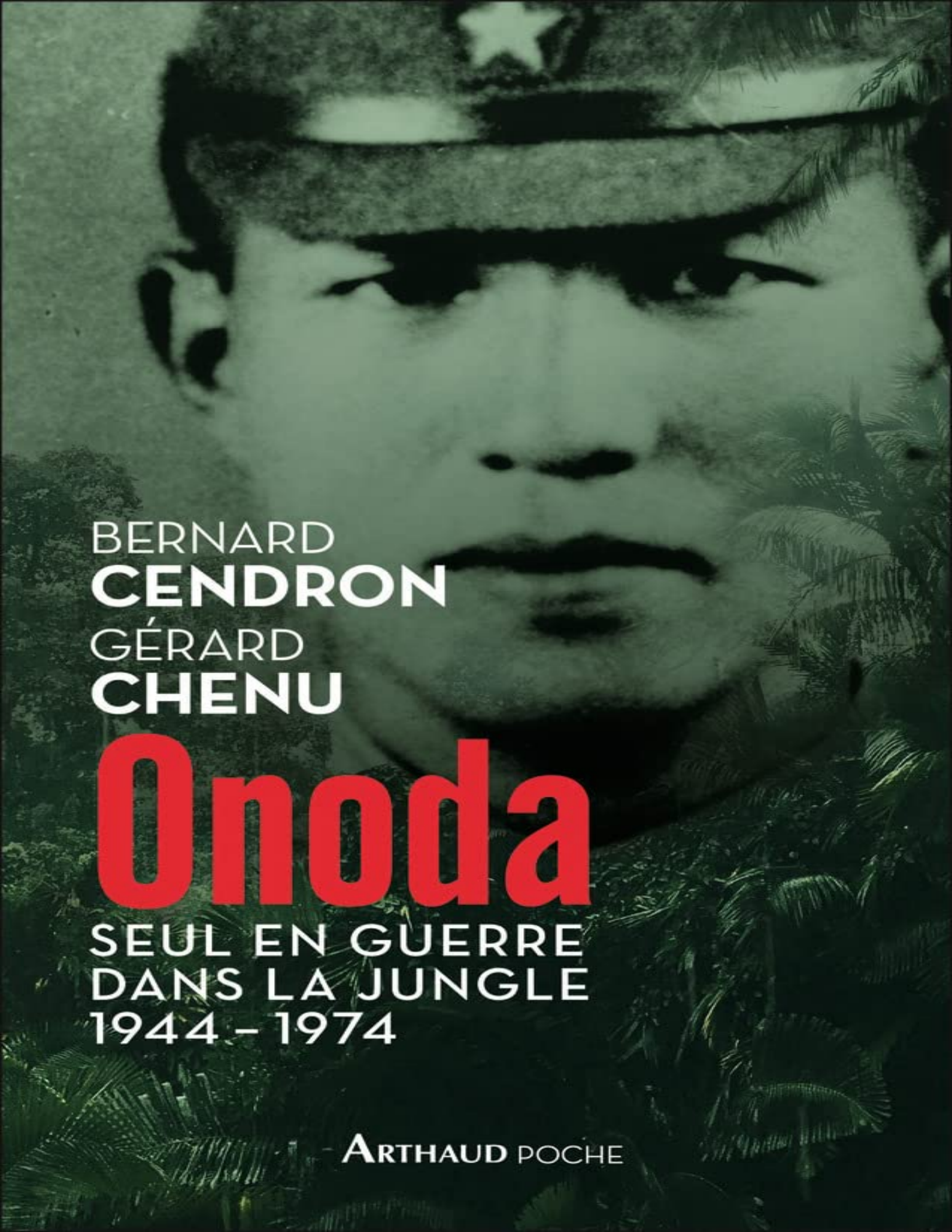

BERNARD
CENDRON
GÉRARD
CHENU

Onoda

SEUL EN GUERRE DANS LA JUNGLE 1944 – 1974

ARTHAUD POCHE

Bernard Cendron
Gérard Chenu

Onoda

Seul en guerre dans la jungle
1944-1974

ARTHAUD POCHE

Bernard Cendron

Gérard Chenu

Onoda
Seul en guerre dans la jungle
1944-1974

ARTHAUD POCHE

La première édition de cet ouvrage a été publiée
par les éditions Arthaud en 1974.

© Flammarion, Paris, 2020
Tous droits réservés

ISBN Epub : 9782081485341
ISBN PDF Web : 9782081485365
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782081485310

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

« Les subordonnés doivent considérer les ordres de leurs supérieurs comme directement émis par l'empereur. Toute désobéissance prend le caractère d'un sacrilège. »
Rester trente ans dans la jungle en croyant que la guerre continue : le sous-lieutenant Onoda n'a jamais capitulé. Envoyé aux Philippines en 1944, dans l'île de Lubang, pour organiser la guérilla, cet officier japonais refuse d'admettre que l'empire aurait perdu la guerre et mène une résistance inlassable contre un ennemi fantôme jusqu'en 1974. À cette date seulement, après avoir perdu ses trois compagnons d'armes et vécu dans une solitude absolue, Onoda consent à renouer avec le fil de l'histoire et à sortir de la jungle…

Bernard Cendron, diplômé des langues orientales, vit et travaille au Japon depuis plusieurs années.

Gérard Chenu, journaliste, était spécialisé dans le domaine de l'armée et de l'espionnage.

Onoda

Seul en guerre dans la jungle
1944-1974

« Ce matin, une fleur de prunier s'est épanouie
pour célébrer le retour à la vie de notre fils. »

Poème composé par Tanejiro, le père d'Onoda Hiroo

Dans le texte, les noms de personnes sont indiqués selon la tradition japonaise, c'est-à-dire que le nom de famille est placé avant le prénom. La transcription est faite selon le système Hepburn : le *u* se prononce *ou* à l'intérieur des mots mais non après un *s* ou à la fin d'un mot.

PRÉFACE

Le 16 janvier 2016, j'avais réuni des amis japonais pour dîner à la maison, tous bons connaisseurs de leur histoire et de la guerre. L'un d'entre eux découvrit mon livre dans la bibliothèque. Il le fit circuler, la conversation se centra très vite sur Onoda, son histoire et je dus faire face à bon nombre de questions. Cette discussion nous mena tard dans la nuit, car tous mes amis étaient très impressionnés de voir que c'était un *gaijin*, un étranger, qui avait écrit ce récit.

Le lendemain matin, j'apprenais la mort d'Onoda à l'hôpital, à 91 ans, à l'instant précis où nous parlions de lui. Peut-être avait-il voulu m'envoyer un dernier message ?

1974-2019, en quarante-cinq ans, le Japon a bien changé, néanmoins l'image d'Onoda Hiroo est toujours la même… très forte.

Gérard Chenu et moi-même étions loin de nous douter que l'histoire du lieutenant Onoda Hiroo aurait un tel retentissement non seulement au Japon mais aussi dans le monde entier. Nous avions décidé d'écrire ce livre suite à une rencontre avec Jacques Arthaud, à l'époque président de la maison d'édition Arthaud et ami de mon père. Jacques Arthaud était passionné par cette histoire et avait proposé de la publier, si toutefois nous nous décidions à l'écrire. Tous les deux, pour des raisons différentes, voulions plonger dans cette aventure – Gérard, qui avait été militaire de carrière dans l'armée de terre, avait fait des recherches poussées sur les équipements de guerre et également sur l'école d'espionnage de Nakano dont Onoda Hiroo avait été diplômé ; et moi-même, jeune japonisant, diplômé de l'École nationale des langues et civilisations orientales ayant déjà passé trois ans au Japon, et qui

m'ennuyais ferme dans une petite agence bancaire de banlieue, rêvant de grands reportages dans le monde entier.

Écrire ce livre fut une épopée en soi, nous menant sur l'île de Lubang grâce à la coopération de l'armée de l'air philippine puis à Fukuoka pour rencontrer les parents d'Onoda, déjà très âgés. Enfin ce fut, à Tokyo, la rencontre en juin 1974 avec Onoda Hiroo dans un salon privé au quatrième étage du restaurant Mikasa Kaikan à Ginza. J'étais accompagné de mon interprète, Kodaira Tsunayoshi, car à l'époque je ne parlais pas encore un japonais courant, de Fred Santamaria, notre photographe, et de deux autres personnes. J'avais en face de moi un homme serein, parlant peu mais répondant précisément aux questions que nous lui posions. Nous avions très vite sympathisé, même si j'étais pratiquement le seul Caucasien non américain qu'il rencontrait depuis son retour au Japon.

Pour nous la grande question était : pourquoi ces trente ans ? Pour ce soldat, c'était très simple : par fidélité à l'empereur et aux valeurs du Japon impérial. Onoda savait que la guerre était finie, probablement oui, mais il ne voulait pas se l'avouer, abdiquer et retourner au pays comme un vaincu.

Il avait lutté pendant trente ans pour un idéal qui s'effondra en quelques semaines lorsque le journaliste Suzuki Norio vint le retrouver et le persuada de se rendre. À cette époque, Onoda renvoyait une image très différente suivant les personnes interrogées à son sujet. Pour les jeunes, il était d'un autre monde, incompréhensible ; en revanche, pour les plus âgés, c'était bien différent. Pendant les deux mois passés au Japon pour enquêter sur cette aventure, j'ai systématiquement posé la même question à tous les chauffeurs de taxi, qui étaient en général tous proches de la cinquantaine : pour eux, Onoda Hiroo était un héros, un modèle, quelqu'un qui méritait un profond respect.

La silhouette frêle d'Onoda avait à peine quitté la passerelle de la Japan Airlines en mars 1974 à l'aéroport d'Haneda qu'une autre histoire commençait pour lui. Onoda a eu deux vies bien différentes, reliées entre elles par la jungle. Tout d'abord sur l'île de Lubang où il a vécu pendant trente ans, dans des conditions difficiles. Perdant ses amis et compagnons de combat Kozuka et Shimada, il resta finalement seul à partir de 1972, mais survécut grâce à son intelligence, son sens du terrain et également grâce à des rapines qui lui permettaient de tenir tout en restant caché. La vie d'Onoda dans la jungle était un mélange de guerre, de *survival game* et d'esprit loyal vis-à-vis du Japon. Néanmoins, il était prisonnier de cette île,

de cette jungle oppressante, que j'ai moi-même vue, et n'a été délivré qu'en mars 1974 par son officier supérieur Taniguchi Yoshimi qui lui a donné l'ordre, tant attendu, de rentrer au Japon.

Mais, dès 1975, conscient de tous les changements qui avaient eu lieu au Japon et finalement assez déçu, en grande partie par l'attitude du gouvernement Tanaka à l'époque, il a très vite senti qu'il ne pourrait rester sur place. Il s'est marié avec Machie Onuku, professeur de cérémonie du thé, et est parti s'installer au Brésil dans l'État de São Paulo. Il a ouvert une ferme près de la jungle, y a élevé du bétail et y est resté jusqu'en 1984. Il est retourné au Japon pour créer l'Onoda Nature School près de Sendai, qui est devenu plus tard la fondation Onoda. Il était persuadé que la jungle, et donc la nature, aiderait les enfants pour communiquer avec le monde naturel et pour construire des valeurs positives.

Vers la fin de sa vie, il voyagea entre le Japon et le Brésil, dont il est devenu citoyen honoraire, et est venu à Lubang où il a fait une donation de 10 000 dollars pour une école locale.

Aujourd'hui, que reste-t-il de l'aventure du soldat Onoda dans l'île de Lubang aux Philippines ? À mon sens, trois choses : tout d'abord, une incarnation du sens du devoir certes très japonais, qui nous dépasse mais reste dans la ligne du Japon d'avant-guerre, l'exemple parfait de l'idéal japonais réutilisé par le Nippon Kaigi, un lobby politique révisionniste et nationaliste très influent au Japon et, enfin, un exemple à méditer pour un Japon qui faiblit par rapport à la fierté des années 1970 avec les premiers jeux Olympiques en 1964 et l'Exposition universelle d'Osaka en 1970.

L'image d'Onoda a été très entretenue au fil du temps même lorsqu'il était au Brésil. Plusieurs dizaines de livres ont été écrits sur lui et son aventure mais on compte aussi un long documentaire produit par la NHK en 1995 et conduit par l'excellent journaliste Nobuhiro Araki ou une exposition à Tokyo en 2015 (Veteran Hiroo Onoda Exhibition), qui a attiré un public nombreux. En 2011, un musée s'est ouvert sur l'île de Lubang, Onoda Trails and Caves, qui retrace son circuit sur l'île et les endroits où il se cachait ; il connaît un grand succès.

Il y a environ quatre ans, la société de production de films Bathysphere m'a contacté lors d'un voyage à Paris. Les producteurs avaient lu notre livre *Onoda, 30 ans seul en guerre* et voulaient en savoir plus sur la vie du soldat Onoda. De là est né le film *10 000 nuits dans la jungle* réalisé par Arthur

Harari, qui est une version plus condensée de sa vie et de ses moments forts sur l'île de Lubang. Ce film sera présenté en France et au Japon en 2020.

Tokyo, octobre 2019

Bernard Cendron

AVERTISSEMENT DE 1974

Il y a quelques mois, la presse, la radio et la télévision ont révélé au monde l'histoire étonnante du Japonais Onoda Hiroo. Envoyé en 1945 aux Philippines, dans l'île de Lubang, pour y organiser la guérilla, cet officier, faisant fi des rumeurs selon lesquelles le Japon aurait capitulé, a mené pendant près de trente ans, d'abord avec trois compagnons, puis dans une solitude absolue, une résistance inlassable contre un ennemi fantôme. C'est en mars 1974 seulement qu'après avoir été l'objet de recherches laborieuses et de plus en plus intensives, il a consenti à sortir de la jungle qui l'abritait depuis si longtemps.

Fait divers, drame personnel ou illustration aberrante d'une idéologie qui déconcerte la mentalité occidentale ? La ou les réponses à cette question, nous sommes allés les chercher aux sources mêmes de ce qu'au Japon l'on appelle l'« affaire Onoda ».

Bien entendu, nous avons interrogé le héros – le lecteur trouvera à la fin de l'ouvrage le compte rendu de cet entretien –, toutefois nous nous sommes rapidement aperçus que dans ce drame Onoda était certes le principal acteur mais que les « seconds rôles », en somme tous ceux qui l'ont connu ou rencontré au cours de sa vie, avaient leur mot à dire. Les pièces du puzzle sont innombrables et, pour reconstituer une image complète et authentique de cette histoire, il nous a fallu pousser nos investigations aussi bien au sein de sa famille que parmi ses compagnons d'armes, ses supérieurs ou encore chez les Philippins pour lesquels il a été pendant très longtemps un hôte pour le moins encombrant.

Nous avons rassemblé, confronté et organisé les résultats, parfois contradictoires, de nos recherches et, d'un seul trait, sans prétendre faire

œuvre d'historiens, nous avons tout simplement raconté l'histoire d'Onoda en respectant scrupuleusement la véracité des personnages et des faits.

Puis, ayant terminé ce récit, nous nous sommes demandé si, plongé soudain dans le tumulte d'un Japon qui a oublié la guerre et la défaite, Onoda ne se sentait pas parfois envahi par une solitude plus grande que celle de ses nuits insulaires. Et il nous a semblé que c'était peut-être dans l'interrogation de ce silence nocturne que le lecteur découvrirait enfin les raisons profondes et mystérieuses du combat trentenaire de ce soldat perdu.

Chapitre 1
L'heure de la reddition

Le 15 août 1945, à 11 h 59, la radio diffuse le *Kimigayo*, l'hymne national japonais, et annonce que S. M. l'empereur va prononcer une allocution. Devant l'importance de l'événement – jamais le Tenno [1] ne s'est adressé directement à la nation –, le Japon tout entier prête une oreille anxieuse aux paroles de son souverain.

D'une voix faible, hésitante, étrangement nasillarde, l'empereur s'exprime dans le langage de la Cour que beaucoup de Japonais ne comprennent pas.

« À nos bons et loyaux sujets ! Après avoir profondément médité sur les tendances générales du monde et sur les conditions dans lesquelles notre empire se trouve aujourd'hui placé, nous avons décidé d'apporter une solution à la situation actuelle en recourant à une mesure extraordinaire.

» Nous avons ordonné à notre gouvernement d'informer ceux des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la Chine et de l'Union soviétique que notre empire accepte les clauses de leur commune déclaration.

» Travailler à la prospérité et au bonheur commun de toutes les nations, ainsi qu'au bien-être et à la sécurité de nos sujets, telle a été la solennelle obligation que nous ont léguée nos Impériaux Ancêtres et qui nous tient profondément à cœur. Certes, nous avons déclaré la guerre à l'Amérique et à la Grande-Bretagne, parce que nous éprouvions le sincère désir d'assurer la sauvegarde du Japon et la stabilisation du Sud-Est asiatique. Mais nous n'avons jamais eu la pensée d'empiéter sur la souveraineté d'autres nations, ou de nous lancer dans des opérations ayant pour objet d'agrandir nos propres territoires.

» Or, il y a aujourd'hui presque quatre ans que la guerre dure. Quoique chacun ait fait de son mieux, en dépit des valeureux combats des forces militaires et navales, malgré l'ardeur et l'assiduité des fonctionnaires de l'État, nonobstant le dévouement à servir de nos cent millions de sujets, la guerre n'a pas évolué d'une manière favorable au Japon, cependant que dans le monde entier se manifestaient des tendances générales toutes contraires à ses intérêts.

» D'autre part, l'ennemi a commencé à employer une nouvelle arme, extrêmement cruelle, dont la puissance destructrice est incalculable et qui a pour effet d'exterminer un grand nombre de vies innocentes. Si nous poursuivions le combat, il en résulterait non seulement

l'effondrement final et la disparition de la nation japonaise, mais aussi l'extinction totale de la civilisation humaine.

» Devant une telle situation, pour sauver nos millions de sujets et pour nous racheter devant les esprits sacrés de nos Impériaux Ancêtres, nous avons ordonné l'acceptation des clauses de la déclaration commune des puissances alliées.

» Nous ne pouvons qu'exprimer les sentiments de très profond regret que nous éprouvons à l'égard de nos alliés, les nations d'Asie orientale, qui ont efficacement coopéré, avec notre empire, à l'émancipation de l'Asie.

» À la pensée de tous les officiers et hommes de troupe qui sont tombés sur les champs de bataille, de ceux qui ont péri en accomplissant leur devoir, de ceux qui ont trouvé une mort prématurée et de leurs familles tant éprouvées, notre cœur saigne nuit et jour. L'assistance aux blessés et aux victimes de la guerre, en particulier à ceux qui ont perdu leur foyer et tout moyen d'existence, est l'objet de notre constante sollicitude. Les épreuves auxquelles notre nation va désormais faire face seront certainement grandes. Nous avons pleine conscience de ce que sera votre situation, à vous tous, nos sujets. Cependant, conformément aux exigences de notre époque et de notre destin, nous avons résolu de préparer le terrain en vue d'une paix générale dont bénéficieront les générations futures, en acceptant l'inacceptable et en supportant ce qui est intolérable.

» Abstenez-vous de la manière la plus stricte de toute démonstration d'émotion qui pourrait engendrer des complications inutiles, et de toute discorde ou lutte fratricides : elles ne feraient que nous entraîner hors du droit chemin et inciter le monde entier à ne plus avoir confiance en vous. Unissez toutes vos forces pour vous consacrer à bâtir l'avenir. Ayez à cœur de cultiver en vous la droiture et la noblesse de caractère, et travaillez avec énergie à retrouver sans cesse la gloire de l'empire, en prenant une part active au progrès universel. »

Le rêve est bien fini. Reste la défaite. Le Japon tout entier, ses civils comme ses militaires, est en larmes. Pour la première fois depuis vingt-six siècles, il se voit contraint de s'incliner devant un conquérant.

D'abord incrédules, puis progressivement épouvantés, les gens se terrent chez eux pour y attendre l'arrivée de l'ennemi. Puis, en fin de journée, désireux de montrer à Hirohito qu'il est toujours leur empereur-dieu, d'innombrables fidèles viennent se prosterner avec dévotion devant le palais impérial.

Une vague de suicides déferle alors sur le Japon. Des officiers de grades très divers se donnent la mort, intimement convaincus que, portant la responsabilité de cette pitoyable défaite, ils doivent à la patrie leur bien le plus précieux, la vie.

La guerre a coûté à l'empire des millions de vies humaines. À Okinawa, les pertes japonaises sont estimées à cent dix mille hommes entre le 1er et le 19 avril 1945. En mai 1945, la Birmanie comptait encore soixante mille Japonais, qui ne sont plus que six mille à la mi-juillet. Aux Philippines, le chiffre des pertes est terrifiant : les deux cent soixante-trois mille Japonais qui tenaient Luçon et Manille en mars 1944 étaient réduits à un effectif de sept mille hommes lors de la capitulation. La population civile a elle aussi

sa part de souffrance. À lui seul, le raid du 9 mars 1944 sur Tokyo coûte la vie à cent quatre-vingt-cinq mille personnes et détruit des milliers d'édifices : la ville est incendiée sur plus de quarante kilomètres carrés, soit le quart de sa superficie. Osaka, Kobe, Nagoya sont dévastées de la même manière. En dix jours, les Américains ont lancé 10 000 tonnes de bombes incendiaires. Huit millions et demi de citadins se réfugient dans les campagnes. Six cents usines de guerre sont détruites et la production tombe à son point le plus bas. Le 6 août 1945, la première bombe atomique est larguée sur Hiroshima, tuant quatre-vingt mille personnes. Trois jours plus tard, c'est le tour de Nagasaki. Dans les neuf derniers mois de la guerre, neuf cent mille Japonais trouvent la mort. Ils périssent au milieu d'un enfer de feu, terrés dans des grottes, affamés, couverts de plaies, mutilés, minés par la fièvre, la maladie, la haine et le désespoir.

Le 14 août, le Japon capitulait. Mais l'emploi de la bombe atomique était superflu car, avec les neuf dixièmes de sa marine marchande coulée, sa flotte et son aviation détruites ou paralysées, son industrie en ruine et son ravitaillement rendu impossible, le Japon se serait effondré de toute façon. Winston Churchill l'avait déclaré. Le rapport de l'US Strategic Bombing Survey le confirme : « Le laps de temps séparant le constat de l'impuissance militaire de l'acceptation politique de l'inévitable aurait probablement été plus court si la structure constitutionnelle du Japon avait permis une détermination plus rapide et plus décisive. »

Au cours de la période qui suivit la défaite, le Japon connut véritablement le chaos, puis, avec l'aide des Américains, la vie se réorganisa peu à peu. Les débris de la grande armée regagnèrent la métropole, honteux d'être vivants, inquiets quant à leur sort. Aujourd'hui encore on rencontre à la porte des temples de ces invalides de guerre, manchots, culs-de-jatte, réduits à la mendicité et qui tendent la main avec une dignité féroce. La foule passe à côté d'eux, impitoyable, sans un regard, sans un geste. Il ne fait pas bon être vaincu au pays du Soleil-Levant. Et pourtant ces hommes ne se sont pas rendus : ils ont seulement obéi aux ordres de l'empereur.

Chapitre 2
« Et ils s'enfoncèrent dans la jungle… »

Mars 1974. La nuit est noire, l'atmosphère lourde, personne ne dort à Lubang. Depuis quelques jours, cette petite île des Philippines, jusqu'alors presque inconnue, est devenue le centre des préoccupations du Japon et du gouvernement philippin. Côté philippin, le général Rancudo, le colonel Los Baños, à qui a été confiée l'opération « Onoda », et le major Kappawan mettent la dernière main aux préparatifs ; côté japonais, c'est l'expectative : Onoda sortira-t-il ou non de la jungle ? M. Kashiwai, l'émissaire du ministère de la Santé japonais, est persuadé du succès de l'opération ; le commandant Taniguchi est lui aussi convaincu qu'il va revoir son ancien subordonné. Seul Suzuki Norio, l'homme qui a débusqué Onoda, qui a pris de lui une trentaine de photos pour prouver au monde l'existence du dernier combattant japonais, seul Suzuki tremble : Onoda sera-t-il demain au rendez-vous de « Wakayama Point » ?

À quelques kilomètres de là, dans les montagnes du centre de l'île, un homme vêtu d'un semblant d'uniforme, son fusil accroché à une branche, est allongé au pied d'un arbre. Il semble dormir mais, en réalité, devant ses yeux défilent trente années d'un passé exceptionnel. Tout se mêle : les coups de feu, les fuites éperdues dans la jungle, la peur, la souffrance, la mort de Kozuka, le dernier compagnon. La solitude d'Onoda n'a jamais été aussi grande et des questions, des questions difficiles, qui sont déjà presque des remords, l'assaillent. N'a-t-il pourtant pas combattu jusqu'au bout comme il en avait reçu l'ordre ? Des images, des images déchirantes continuent d'affluer dans son esprit… Ce paysan qui marchait derrière son buffle, il avait pourtant bien fallu le tuer ! C'était la guerre, non ? Et si, cependant… Demain Onoda retrouvera des Japonais, ses compatriotes,

mais ceux-ci pourront-ils comprendre, imaginer ou seulement entrevoir, ce qu'ont été ces trente années de solitude ?

15 août 1945. La guerre est terminée. Le Japon a capitulé. Officiellement. Dans la petite île de Lubang, la garnison japonaise est harcelée par les habitants auxquels les forces américaines ont donné des armes. « Mort aux Japs », c'est le cri qui résonne sans trêve dans l'épaisse jungle qui recouvre le centre de l'île. En décembre, la garnison est décimée. Seuls deux petits groupes continuent la résistance : l'un est conduit par le sous-lieutenant Onoda, l'autre par le caporal Fujita assisté du première classe Morioka.

Les Japonais viennent de tuer un buffle qu'ils s'apprêtent à ramener à leur camp, des balles sifflent autour d'eux et des voix américaines leur parviennent. Lâchant leur fardeau, ils se réfugient dans la forêt où ils restent jusqu'au soir. La nuit tombée, ils partent à la recherche de leur buffle qu'à leur grande surprise ils retrouvent intact. Un papier maintenu par une pierre est posé sur l'animal. C'est un message : « Ordre de reddition. Rendez-vous, la guerre est finie. »

« *Saa* [1], demande Fujita à ses compagnons, qu'en pensez-vous ? C'est impossible : on serait venu nous donner des ordres !

— À mon avis, répond Sugiura, le théâtre des opérations s'est déplacé. Lubang a été abandonné momentanément, mais ce n'est qu'une manœuvre tactique. Ne vous inquiétez pas, les troupes impériales seront bientôt de retour. J'en suis sûr. Et d'ailleurs, réfléchissez : si la guerre était vraiment finie, je me demande bien pourquoi ils tireraient sur nous ? »

Quelques heures plus tard, alors qu'ils transportent péniblement le buffle, comme pour donner raison à Sugiura, quelques coups de feu claquent. « Vous voyez ! Ils nous chassent comme des lapins. »

Le groupe de Fujita est fort mal en point. Même Miyazaki et Endo, les boute-en-train, ne disent plus rien. Presque tous sont malades ou dorment sans cesse. La plupart n'ont plus que la peau sur les os. Ils sont atteints par la malaria, la dysenterie et bien d'autres maladies. Devant ce spectacle pitoyable, Fujita a pensé un instant à se rendre, mais aussitôt sa conscience a crié à la lâcheté. De plus, il encourt le risque d'être fusillé une fois de retour au Japon. Il faut mourir les armes à la main, même si celles-ci ne sont plus que de vieux fusils piquetés de rouille. « *Banzai* », prononce-t-il à mi-voix. Ses yeux sont brouillés de larmes.

Les hommes d'Onoda ne sont guère plus brillants. L'officier de renseignements est accompagné par le caporal Shimada et les soldats de première classe Kozuka et Akatsu. Trois soldats de deuxième classe se sont également joints à eux : Irie, Kobayashi et Okada. Cherchant à prendre les Américains à revers, ils tournent dans l'île, et, de temps en temps, ils entendent des coups de feu ou des appels : « La guerre est finie ! Sortez de la jungle, rendez-vous ! »

« Écoutez, mon lieutenant, ils parlent vraiment très bien notre langue et n'ont presque pas d'accent…

— Oh ! Ce sont des *nissei*[2] sans aucun doute ! Et maintenant, ces salauds osent venir nous combattre : on aurait dû les noyer à leur naissance comme des petits chats. »

Les appels résonnent dans la jungle, mais Onoda et ses soldats ne veulent rien entendre. Ils se dirigent vers la rivière Bigo.

Peu avant l'aube, le groupe revient d'une petite expédition au cours de laquelle il a raflé de la nourriture. Ils se sont trompés de route et font un long détour.

« À ce train-là, nous ne serons jamais à couvert avant le jour », maugrée Kozuka.

Onoda, inquiet, presse l'arrière de la colonne. Soudain Kobayashi, qui ouvre la marche, pousse un hurlement. Il a marché sur quelque chose de mou mais, sans qu'il ait eu le temps de comprendre son erreur, dans un éclair et avec un bruit assourdissant, la moitié de sa tête a sauté. Le camp des rangers philippins est réveillé : « Alerte ! C'est un raid japonais ! » Sans s'en rendre compte, le petit groupe a pénétré dans un camp philippin. Les vingt soldats qui dorment en cercle, aux cris poussés par leur camarade, se sont dressés, le fusil à la main. Un combat sans merci s'engage. Des coups de feu partent çà et là, les hommes tombent en hurlant. Onoda, un instant paralysé par la surprise, réagit et organise la riposte.

Caché derrière un arbre, Shimada tire sur tout ce qui bouge. De leur côté, les Philippins tirent aussi, sans bien savoir où se trouve l'ennemi. Dans un râle, Kobayashi s'écroule et les boîtes de conserve qu'il transportait s'échappent dans un fracas de métal.

Courbés en deux, les Japonais reculent pas à pas, en essayant d'économiser leurs munitions. Onoda voit soudain le visage d'Irie se crisper ; ce dernier lâche son fusil, porte les mains à sa poitrine, en gardant

son équilibre. Puis, avec un hurlement féroce, il ramasse son arme et, la tenant à deux mains, fait quelques pas en vacillant et plante la baïonnette dans un corps. Le soldat philippin a un râle bref qui se termine par un hoquet. Irie s'écroule sur sa victime. Les deux corps enchevêtrés ont une pose grotesque dans la mort.

Les Japonais sont hors d'haleine : pour s'échapper, ils ont couru sur près de deux kilomètres. Onoda compte ses hommes :

« Kozuka ?

— Présent.

— Kobayashi ?

— …

— Shimada ?

— Présent.

— Okada ?

— Il a été tué le premier, explique Kozuka d'une voix fatiguée.

— Akatsu ?

— Oui, je suis là. »

« Presque la moitié du groupe, pense Onoda. L'accrochage a été dur. » Il ne peut évidemment deviner que les Philippins ont été envoyés là avec la mission toute pacifique de les convaincre que la guerre est terminée et d'organiser leur retour à Manille, d'où l'on devait les transporter en avion jusqu'au Japon…

Deux semaines plus tard, Onoda et ses trois compagnons se reposent près de la rivière Bigo lorsque quelques feuilles bougent. Ils se précipitent sur leurs fusils mais reconnaissent aussitôt les silhouettes du caporal Fujita et des soldats Tachibana et Tsuchizaki ; ceux-ci, tout sourire, déclarent : « C'est vrai, la guerre est finie. Venez avec nous, nous allons rentrer au Japon. » On aurait dit que la foudre était tombée au centre du petit groupe.

« Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— C'est impossible ! On nous aurait prévenus », crie Kozuka.

Akatsu reste pensif.

Irrité, Onoda crie à son tour :

« Pourquoi dites-vous cela ? Vous êtes fous ou vous êtes passés à l'ennemi ?

— Non, mon lieutenant, écoutez-moi, répond le caporal. Avec Tachibana nous avons suivi une patrouille qui nous cherchait depuis quelques jours. Nous avons d'abord observé ces soldats, et nous avons fini par leur poser

toute une série de questions : grade, date de conscription, adresse de leurs parents, etc. Toutes les réponses étaient satisfaisantes, toutes, vous entendez ? Le capitaine Buma, qui dirigeait la patrouille, nous a annoncé que le Japon avait perdu la guerre et nous a lu l'ordre de reddition du général Yamashita. J'étais effondré et bouleversé. Il nous a demandé de venir vous chercher car il craint que vous ne tiriez sur ses hommes.

— Mon lieutenant, c'est vrai, la guerre est finie ! » renchérit Tachibana, qui ne se contient plus.

Onoda reste impassible.

« Vous – et il insiste sur le premier mot –, vous allez pouvoir rentrer dans vos foyers. Mais, pour nous, la guerre n'est pas finie. Le commandant Taniguchi m'a bien spécifié de ne pas quitter mon poste. Tant que je n'aurai pas reçu de contrordre, je continuerai le combat ! Et vous, qu'allez-vous faire ? demande-t-il en se tournant vers ses trois compagnons.

— Comme vous, mon lieutenant, répondent en chœur Kozuka et Shimada.

— Moi aussi », reprend Akatsu d'une voix moins assurée.

Atterré, le caporal Fujita continue néanmoins :

« Mais vous êtes fous ! Vous devez vous rendre ! » Il scande ses mots : « L'empereur a ordonné de déposer les armes. Un traité de paix va être signé avec les États-Unis. Vous devez venir avec nous à Tilic, et de là nous partirons pour Manille.

— C'est non, réplique Onoda, ma mission est d'une nature très particulière et je dois rester ici. Je ne peux cesser le combat sans ordre. »

La discussion dure toute la journée mais Onoda demeure inflexible. Finalement, Tachibana, non sans brutalité, lance : « Tant pis pour vous ! » Il se lève, imité par Fujita et Tsuchizaki, puis demande une dernière fois :

« Votre décision reste inchangée ?

— Oui, répond Onoda. Nous attendons un ordre précis ou le retour glorieux des forces japonaises. À ce moment-là vous reconnaîtrez que nous avions raison. »

Le caporal Fujita commence à s'éloigner, suivi par ses hommes. Il se retourne, regarde longuement les quatre silhouettes plantées au milieu de la jungle, fait un dernier signe de la main et disparaît. Méprisant, Onoda les laisse partir sans un geste.

À leur tour, lui et ses hommes s'enfoncent dans la jungle. C'est le premier pas vers la solitude : Shimada a trente et un ans, Kozuka vingt-cinq,

Akatsu et Onoda vingt-trois.

Chapitre 3
La disparition d'Akatsu

1947. Des trombes d'eau s'abattent sur Lubang. Noyé et uniforme, le paysage n'est plus qu'un immense rideau de pluie grisâtre. La jungle, les frêles habitations, les cocotiers, les bananiers, les buffles eux-mêmes semblent se confondre avec le ciel. Au plus profond de la forêt, les quatre Japonais de l'armée impériale attendent la fin de la saison des pluies qui, à Lubang, dure presque quatre mois, de juillet à la mi-octobre. Serrés les uns contre les autres, ils grelottent sous un auvent de branches coupées.

Le plus âgé, le caporal Shimada Shoichi, est le boute-en-train : il a coutume de dire que l'armée c'est encore ce qu'il y a de mieux, « car au moins on peut y manger tous les jours ». La présence dans le groupe de ce fils de paysan élevé à la campagne dans la province de Saitama est très précieuse. C'est un très bon tireur ; il sait aussi faire du charbon de bois et il a enseigné à ses compagnons la manière de confectionner avec de l'herbe des *zori*, petites sandales pourvues d'une sangle qui sépare le gros orteil des autres doigts et que portent traditionnellement les paysans. C'est grâce à ces *zori* que plus tard Onoda pourra faire de longues randonnées en montagne sans se blesser les pieds. Shimada est doué également d'un sens de la nature très développé qui lui permet de retrouver son chemin en toutes circonstances. En outre, des quatre, c'est incontestablement lui qui jouit de la meilleure santé.

Le première classe Kozuka Kinshichi ne lui ressemble guère. Il est petit, parle peu, ne plaisante presque pas et semble avoir honte de communiquer avec les autres, tant son vocabulaire est pauvre. Il vient de la banlieue de Tokyo, de Hachioji où, fils aîné d'un riche fermier, il possédait un cheval de

course. Quand il sort de son mutisme, on s'aperçoit qu'il est en réalité bien plus chaleureux que son apparence ne le laisse supposer.

En le voyant s'enfoncer avec eux dans la jungle, Onoda avait pensé que le première classe Akatsu Yuichi ne résisterait pas à l'épreuve, et il avait raison. Des quatre soldats, Akatsu est le plus faible et le plus handicapé. C'est un citadin assez frêle qui n'a pas l'habitude des efforts physiques et supporte mal les longues marches qu'Onoda conduit d'un pas rapide.

Quant à Onoda, sous-lieutenant depuis le 10 janvier 1945, bien que le plus gradé des quatre, il se refuse à recourir aux manières autoritaires en vigueur dans l'armée japonaise, de peur de créer des tensions dans le groupe. Il préfère jouer le rôle d'*anikibun*, c'est-à-dire de grand frère. Néanmoins, quand il y a une décision à prendre, c'est lui qui tranche en dernier ressort.

La pluie semble ne jamais vouloir cesser. Et les quatre hommes, trempés jusqu'aux os, attendent désespérément. Leur peau s'éclaircit peu à peu, leurs visages se rident, des sillons s'y creusent. Le seul fait d'ouvrir la main exige d'eux un effort presque surhumain et leur corps s'affaisse comme celui des vieillards. Parfois, gagné par le désespoir et la révolte, Akatsu, bondissant hors de l'abri, se met à hurler : « J'en ai assez, je veux partir ! » Mais Shimada se précipite toujours derrière lui et le ramène de force. Parfois aussi Kozuka et Shimada se battent, amicalement d'abord puis de plus en plus violemment. Pour les ramener à la raison, Onoda doit intervenir avec fermeté et leur rappeler qu'ils sont des soldats.

Deux équipes se sont constituées au sein du groupe. D'un côté, Shimada et Akatsu, auxquels sont réservées les tâches les plus simples : Shimada coupe les arbres ou y grimpe pour cueillir des fruits ; Akatsu est chargé de travaux moins pénibles mais aussi utiles : c'est lui qui va chercher le bois mort pour le feu journalier et puiser l'eau que l'on fait ensuite bouillir pour la rendre potable. De l'autre côté, Onoda et Kozuka règlent les problèmes de survie militaire : ils fabriquent les ustensiles dont la communauté a besoin, hameçons, sandales, vêtements, etc. Et comme pour eux la guerre n'a pas cessé, le nettoyage quotidien des armes tient une grande place.

Au départ, les quatre hommes avaient trois mois de vivres. Onoda avait d'abord pensé réduire les rations mais, compte tenu des mauvaises conditions du stockage, surtout à la saison des pluies, et pour des raisons psychologiques, il avait décidé qu'ils mangeraient tout assez vite. Toutefois,

leurs provisions n'étaient pas inépuisables et, plutôt que de se risquer trop loin, ils préféraient se nourrir de bananes et de noix de coco.

Quant à leur équipement militaire, il est sommaire mais bien adapté à la jungle. Chacun d'eux possède un fusil 38, sauf Onoda qui porte un 99, et des grenades. Leurs munitions sont abondantes : trois cents cartouches pour le fusil d'Onoda et neuf cents pour les trois autres fusils. Quelques années plus tard, ils réussiront à se procurer, en les volant à l'armée philippine, six cents cartouches de mitrailleuse.

Le relief de Lubang ne ressemble pas à celui des autres îles du Pacifique. Il est accidenté : plusieurs montagnes y atteignent six cents à sept cents mètres et sont coupées de gorges où coulent des torrents, dévastateurs pendant la saison des pluies et presque à sec le reste de l'année. Une végétation luxuriante recouvre l'île dont le centre est constitué d'une jungle si dense qu'Onoda avait souvent besoin – du moins dans les premiers temps – de sa machette pour se frayer un passage. Au nord s'étend la ville de Lubang, coincée entre la mer et la montagne ; un peu plus loin, au nord-est, le village de Tilic, près duquel les troupes américaines débarquèrent le 1er mars 1945 ; au sud, enfin, au bord de l'eau, Looc. En fait, ces villes sont plutôt des bourgades aux maisons alignées le long d'une route à peine carrossable et derrière lesquelles s'élèvent d'immenses cocotiers.

Onoda, le stratège du groupe, a divisé l'île en deux parties : le Nord, plat, cultivé par les paysans, est dangereux car il est facile de s'y faire repérer. Le Sud, en revanche, est favorable aux guérilleros. Kozuka partage l'opinion d'Onoda ; les deux autres se laissent guider.

Seule, en effet, une partie des quatorze mille natifs de Lubang habite le Sud. Néanmoins, l'infatigable Onoda, en bon officier de renseignements, continue à sillonner l'île en tous sens. Pour des raisons pratiques, il a donné des noms de code à leurs différents points de repère : Nikenya à l'endroit où ils se cachent en général et dont le véritable nom est Gonchin ; en raison de sa forme, il a baptisé une colline Futagoyama (la montagne des Jumeaux), etc. Au fur et à mesure de leurs rondes, l'île, dans laquelle ils avancent malgré tout avec beaucoup de précautions, leur devient de plus en plus familière. Au cours de leur première année à Lubang, ils en ont fait cinq fois le tour.

Le point de départ de leur exploration est en général Gonchin, au sud de l'île, puis ils longent la mer en bordure de la jungle. Ployant sous la charge de leur matériel, ils remontent ensuite vers « Wakayama Point [1] » à travers

la jungle et les collines. C'est au cours de ces marches difficiles qu'Akatsu souffre le plus de la chaleur et de l'humidité, et Onoda, qui le surveille discrètement, donne alors l'ordre de s'arrêter, dans un endroit toujours judicieusement choisi, soit parce que la nourriture – bananes, noix de coco, buffles d'eau – y est abondante et d'accès facile, soit parce qu'à proximité se trouvent des cabanes d'indigènes dans lesquelles ils peuvent chaparder provisions et vêtements. Il arrive aussi que la nourriture leur soit en quelque sorte offerte. Lorsqu'ils vont travailler en forêt, les Philippins apportent leurs provisions : riz, viande fumée, fruits, dans des sacs qu'ils suspendent à des branches d'arbres. Pour les Japonais, ces petits sacs, auxquels Shimada a donné le nom d'*okimiyage*, qui signifie littéralement « cadeaux laissés là », constituent un véritable supplice de Tantale. Il faut alors toute la prudence d'Onoda pour éviter de se faire repérer. Ce dernier, lorsque les Philippins se sont éloignés, tâte les cendres du feu, hume le bois coupé, examine les feuilles des arbres tombés : si les paysans sont venus la veille, ils risquent de revenir et il est dangereux de s'emparer de leurs provisions ; mais si le travail remonte à plusieurs jours, les Japonais se saisissent de la nourriture, puis, en prenant bien garde de ne pas laisser de traces, s'éloignent très vite du lieu de leur larcin. Les Philippins sont en effet toujours sur le qui-vive : ils craignent les Japonais et ne s'éloignent guère de leur chantier ou de leurs plantations. Au cours de la première année, Onoda a rencontré à quatre reprises des Philippins ; chaque fois il a ordonné à ses hommes de tirer mais en visant à côté de leur cible ; malgré cela, il y a eu plusieurs morts. Plus tard, à la seule apparition des Japonais, les indigènes, terrorisés, s'enfuyaient mais prévenaient les Américains qui, aussi longtemps qu'ils occupèrent l'île, prenaient en chasse les quatre hommes.

À partir de Wakayama Point, Onoda, Akatsu, Shimada et Kozuka traversent l'île en remontant vers l'ouest pour se rapprocher de Hebiyama, la colline aux Serpents. Ils poussent parfois jusqu'à la rivière Bigo, non loin de son estuaire, mais ils ne s'y attardent guère ; cette région, pour eux, ne présente pas d'intérêt. Ils redescendent en général vers Hebiyama, Binacas, Roppyakukochi et se retrouvent à leur point de départ.

Ce tour de l'île dure un mois ou deux, trois pendant la saison chaude, entrecoupés d'étapes de trois à cinq jours. Au cours d'une année, ils repassent environ quatre fois au même endroit.

Des points de repère comme Hebiyama, Wakayama Point sont très importants pour le sous-lieutenant Onoda car ils lui permettent d'avoir une vue très nette de la situation. Il pense que, lorsque l'armée impériale arrivera, elle débarquera au sud de l'île, et lui, Onoda, sera alors en mesure de fournir un plan de l'île très détaillé grâce auquel le combat sera mené à bien. Il reste parfois longtemps silencieux, entièrement occupé à mettre en ordre toutes les informations que sa mémoire a enregistrées. Parfois, lorsqu'il ne se sent pas sûr de celle-ci, il note ces renseignements avec un crayon tout mâchonné sur de petits morceaux de papier qu'il cache dans les poches de son vêtement de rechange et, bien entendu, conformément à ce qu'on lui a appris à Futamata, il rédige ses messages dans un langage codé.

Au cours de son entraînement, on lui a surtout appris à observer, à écouter, à analyser et à retenir. Mais, et il le regrette amèrement, on ne l'a que très médiocrement préparé à la survie dans la jungle : Shimada, par exemple, se débrouille beaucoup mieux que lui. À Futamata, on a mis l'accent sur la lutte et l'espionnage dans un monde civilisé mais on ne lui a guère enseigné la façon de soigner les maladies tropicales ou de déterminer si une racine est comestible ou non.

« Akatsu a disparu… » La voix de Kozuka reste suspendue.

« Encore ! répond Shimada. C'est la deuxième fois. »

Seul Onoda ne dit rien. Quelques instants plus tôt, en voyant Akatsu partir à la recherche de bois sec, courbé, maladif, véritable traîne-savate de l'ex-glorieuse armée impériale, Onoda a eu le pressentiment que son compagnon prenait la fuite.

Les rapports avec le groupe se sont tendus le jour où Onoda a décidé qu'il n'y aurait plus de viande au menu. Tuer un bœuf ou un buffle d'eau les fatiguait énormément. L'effort nécessaire pour se procurer de la viande et la préparer n'avait finalement plus aucune commune mesure avec les calories qu'ils retiraient de cette nourriture. Aussi le sous-lieutenant a-t-il annoncé un soir que dorénavant il n'y aurait plus de viande. Kozuka a approuvé en hochant la tête, mais Shimada et Akatsu se sont sentis humiliés car ils ont compris que c'était en partie à cause d'eux qu'Onoda avait pris cette décision : le premier mange beaucoup, dans la mesure où il se dépense beaucoup lors des gros travaux ; quant au second, bien que faible, il absorbe presque autant de nourriture que Shimada. Pour Akatsu, le choix est simple : soit sortir de la jungle, se mesurer à l'armée et mourir bravement, soit rester enchaîné à ses trois camarades et devenir progressivement un

squelette ambulant. Onoda, qui sait cela, est partagé entre l'agacement et la pitié. Il revoit souvent une scène qui a eu lieu quelque temps auparavant. Un matin, Akatsu s'affairait à la cuisine près du feu – c'est à lui qu'était dévolue cette charge – tandis que Kozuka et lui-même bavardaient ensemble. Involontairement, Onoda avait tourné la tête vers le feu et regardé Akatsu qui, accroupi, remuait d'une main les aliments dans la marmite. D'un coup de poignet, celui-ci avait soudain penché le récipient plein à ras bord et un morceau de viande avait roulé sur le sol près du foyer. Intrigué, Onoda avait continué d'observer Akatsu qui, prestement, avait ramassé la viande et l'avait cachée dans sa vareuse. À dater de ce jour, Onoda a eu de la peine à regarder son jeune première classe dans les yeux. Peu de temps après cet incident, Akatsu a disparu une première fois, mais ses camarades l'ont rapidement retrouvé. Cette fois-ci, c'est plus grave : Akatsu veut les quitter. Plusieurs signes le prouvent. Un jour, vers la fin de l'année 1945, il a lu un journal japonais, le *Nichi nichi Shimbun*[2], que leur avait envoyé l'« ennemi » et a déclaré aux autres : « Regardez, la guerre est bien finie », et, à l'appui de son dire, il leur a fait lire l'interview du général MacArthur par un journaliste japonais. Mais Onoda, furieux, lui a donné l'ordre de jeter ce tissu de mensonges. Une autre fois, en 1946, Akatsu a été le premier à remarquer que le phare de la petite île était rallumé. Il a alors suggéré qu'on aille aux nouvelles, que peut-être la guerre était terminée ; cette fois encore, Onoda lui a démontré que c'était un piège des Américains, mais sans le convaincre.

Cette nouvelle disparition d'Akatsu en pleine saison des pluies ennuie beaucoup les Japonais, qui auront du mal à retrouver les traces du fugitif dans la jungle. Shimada saisit sa musette et propose aussitôt de partir à la recherche de son camarade. Orgueilleux et faible à la fois, Shimada a besoin d'Akatsu, qui lui sert de faire-valoir et auquel il se sent lié face à Onoda et Kozuka.

Shimada revient quelques jours plus tard, trempé, boueux, l'air exténué, traînant un Akatsu qui, livide et au bord de la crise de nerfs, écoute sans les entendre les reproches d'Onoda. Ce dernier, qui craint une trahison d'Akatsu, l'a toujours tenu à l'écart de sa mission. Il l'a également laissé dans l'ignorance de la façon dont il conserve les munitions. Les balles sont rangées dans des bouteilles de bière ou de whisky, mélangées à de l'huile de coprah ; les bouteilles sont fermées par le filtre en caoutchouc d'un masque à gaz et, pour éviter que les souris ne le rongent, Kozuka a eu l'idée de le

protéger avec une boîte de conserve qui sert de second bouchon. Ces bouteilles sont cachées, si bien même qu'il est parfois difficile de les retrouver. Aussi, au moment de vérifier les armes, Onoda demande à Kozuka, qui est dans le secret, d'éloigner Akatsu.

La vie des quatre hommes continue de cette manière monotone et active. À la saison des pluies de l'année 1949, à la suite d'une violente altercation avec Kozuka, Akatsu disparaît pour la troisième fois. Et c'est encore Shimada qui ramène un Akatsu plus déprimé que jamais. Onoda, de plus en plus inquiet, exerce sur le fugueur une surveillance discrète mais étroite, évitant notamment de le laisser seul pour veiller à leur sécurité lorsqu'ils partent à la chasse au buffle. Mais, au retour d'une expédition nocturne, ils s'aperçoivent qu'Akatsu a disparu. « Cette fois, c'est fini, dit Onoda, nous ne le reverrons plus.

— C'était trop pénible pour lui, reprend Kozuka, nous aurions dû le laisser partir depuis longtemps. »

Shimada avoue alors à Onoda qu'il a été dur avec Akatsu, qu'il l'a contraint à des travaux de force et rudoyé lorsqu'il n'allait pas assez vite. Avec la saison des pluies, le moral d'Akatsu est tombé très bas et le désespoir s'est emparé de lui.

À Shimada, qui encore une fois propose d'aller à la recherche de son camarade, Onoda oppose un refus catégorique, déclarant que si Akatsu veut se rendre, c'est son affaire. D'une part, Onoda ne souhaite plus traîner derrière lui ce poids mort, d'autre part il craint de perdre Shimada.

Malgré les ordres d'Onoda, Shimada part dans la jungle où il espère retrouver le fugitif. Il revient bredouille une semaine plus tard, au grand soulagement de ses deux compagnons. Ce que les trois soldats ignorent, et qu'Onoda n'apprendra que vingt-sept ans après, c'est qu'Akatsu a vécu seul pendant plus d'un mois dans la jungle, avant de se rendre le 5 juillet 1950 aux Philippins de Looc, à bout de forces et revêtu d'un uniforme en lambeaux.

Vers la fin de l'été, la chaleur est très forte et les trois hommes, silencieux, sont allongés au pied d'un arbre. Seul le vent qui monte de la mer fait frémir les feuilles des arbres. Soudain, Shimada sursaute : « Mais ce n'est pas une abeille, c'est un moteur ! » En effet, un petit avion de couleur kaki tourne dans le ciel au-dessus d'eux en jetant des tracts. Kozuka

se précipite pour en ramasser un, le lit et s'écrie : « Regardez, c'est d'Akatsu ! »

En quelques lignes, celui-ci leur écrit que l'armée philippine est venue le chercher, qu'il a été bien traité, que la guerre est finie et qu'eux aussi doivent quitter l'île.

« C'est un piège ! hurle Onoda, ils l'ont obligé à écrire ces mensonges. La guerre continue. S'ils veulent nous faire sortir d'ici, il faudra qu'ils nous délogent ! » Et, furieux, il entraîne ses camarades vers la rivière Bigo. Après plusieurs heures de marche, ils entendent soudain une voix qui, amplifiée par un haut-parleur, s'adresse à eux en japonais : « Hier, un avion vous a lancé des tracts, vous avez trois jours, autrement dit soixante-douze heures, pour vous rendre et sortir de la forêt. »

Les trois hommes restent d'abord médusés, puis Kozuka fait remarquer que la grammaire utilisée n'est pas très orthodoxe, comme s'il s'agissait d'un message anglais traduit en japonais. « En très mauvais japonais, même », renchérit Onoda. Pour lui, c'est la preuve que la guerre n'est pas finie. En outre, cette façon de dire « soixante-douze heures » lui paraît bizarre, les Japonais n'ayant pas l'habitude d'exprimer en heures une longue durée. « De plus, ajoute-t-il, le QG sait que nous sommes ici et que nous ne sortirons pas sans son ordre. Les Yankees ne nous auront pas. »

Ils décident d'aller voir les choses de plus près. À cent cinquante mètres, de l'autre côté de la rivière Agcawayan, ils aperçoivent des soldats dont, à cette distance, il est difficile de dire s'il s'agit de Blancs ou de Jaunes ; un homme porte d'une main un micro dans lequel il parle, de l'autre le haut-parleur.

« Regarde, Kozuka, cet homme au chapeau blanc ! »

Kozuka écarquille les yeux :

« Mais… c'est Akatsu ! »

Bien que la moitié de son visage soit cachée par un chapeau, Onoda, Kozuka et Shimada ont reconnu la frêle silhouette de leur ancien compagnon. Les soldats, un moment après, devant le peu de succès de leurs efforts, plient bagage. L'homme au chapeau blanc hésite, fait quelques pas pour les suivre, puis se retourne et scrute longuement la jungle. Avec un dernier hochement de tête, il s'éloigne lentement.

Aux yeux d'Onoda, Lubang est d'une importance stratégique capitale et il trouve normal l'acharnement des Américains à les en déloger. La connaissance qu'il a de l'île lui semble d'ailleurs être son atout majeur dans

cette guérilla qu'il mène avec ses deux soldats. Seule l'inquiète la perspective de voir l'ennemi utiliser contre eux les gaz, comme il l'a déjà fait dans le Pacifique. C'est alors que Shimada, auquel il fait part de ses craintes, a l'idée de mouiller et de s'appliquer sur la bouche la courroie en toile servant à transporter les bidons d'eau. Pendant six mois, ils s'entraînent à décrocher la courroie, à la tremper dans l'eau et à se la mettre sur le visage. Puis, petit à petit, le danger ne s'étant pas précisé, ils perdent l'habitude de prendre cette précaution. Ils vont d'ailleurs devoir très vite affronter des périls autrement plus réels et plus graves.

Chapitre 4
Le temps des cerfs-volants

Le 19 mars de l'an 11 (1922) de l'ère Taisho naît Onoda Hiroo, cinquième enfant d'Onoda Tanejiro et de Kubota Tamae, dans le village de Kamekawa, département de Wakayama.

Les Onoda [1] ont vraisemblablement emprunté leur nom à la région qu'ils habitent depuis très longtemps : c'est une pratique courante au Japon où, jusqu'à l'ère Meiji, seuls les nobles possédaient un patronyme, généralement attribué par l'empereur lui-même.

À côté de la maison familiale se dresse, sur une colline boisée, le sanctuaire shintoïste d'Okobe, dédié à un *kami* réputé pour dispenser l'intelligence à ceux qui en manquent. De père en fils, les Onoda sont *kannushi*, c'est-à-dire prêtres shintoïstes : pour les cérémonies, ils revêtent une tunique empesée, se coiffent d'un bonnet et enfilent des sabots laqués ; cette charge sacerdotale n'exclut nullement le mariage ou l'exercice d'une profession.

Au pied du temple, la maison du grand-père d'Hiroo est la plus belle du village. Au centre de ce qu'on peut appeler le salon trône le portrait du vieil homme : regard sévère, lèvres dures, torse bombé, air majestueux. À bien y regarder, Hiroo lui ressemble, mais plus encore sur le plan du caractère, dont l'opiniâtreté était le trait dominant. La demeure est aujourd'hui occupée par l'oncle d'Hiroo, le frère aîné de son père : la tradition japonaise veut en effet que l'aîné des enfants reste dans la maison paternelle, à la charge de ses parents, les autres s'installant dans les environs proches. Nous remarquerons en passant que chez les Onoda on a l'âme chevillée au corps : aujourd'hui, l'oncle a quatre-vingt-onze ans, le père d'Hiroo quatre-vingt-sept, et sa mère quatre-vingt-huit.

Onoda Tanejiro est devenu instituteur par la volonté de son père, mais sa véritable vocation était la poésie : il composait des *haïku*, poèmes classiques de trois vers dont le premier et le troisième sont pentasyllabiques, le deuxième heptasyllabique.

Le personnage n'est pas banal, même si sa vie a été moins étonnante que celle de son fils. Tout d'abord, il tomba amoureux de sa future femme, ce qui était fort inconvenant au Japon à cette époque. Ensuite, contre la volonté de son père, il l'épousa après la naissance de son premier fils, le 26 juin an 44 de l'ère Meiji (1911). Sa conduite lui valut d'être chassé ignominieusement de chez lui. Puis, en 1913, il divorça de Tamae pour la réépouser trois ans plus tard.

Après cet épisode mouvementé qui témoignait de son peu de respect pour l'orthodoxie, le couple fut heureux ; l'éducation de leurs sept enfants fut leur seul sujet de querelle. Leurs voisins, peu habitués à un mode de vie non conventionnel, ne les aimaient guère, bien qu'en réalité ce soient des gens gais et charmants.

Tanejiro abandonnera vite l'enseignement pour devenir imprimeur, puis rédacteur en chef de deux journaux dans lesquels il publiera des articles sous un pseudonyme. Suivant l'exemple de son père qui avait été élu maire quatre fois, et était resté adjoint pendant vingt ans, le fils se fera élire conseiller général de Wakayama à trente-six ans. Toujours comme son père, qui l'avait élevé dans le respect des règles confucéennes, Tanejiro, qui les avait pourtant fort peu respectées, tentera sans beaucoup plus de succès de les inculquer à Hiroo.

Le confucianisme, qui prône le respect des rites, le culte des ancêtres, la piété filiale, l'obéissance à l'ordre établi et subordonne avec une minutie diabolique l'individu à une série d'entités telles que famille, clan, empire, etc., avait un pouvoir contraignant extrêmement fort qui suscita chez le jeune Onoda un sentiment de révolte. Un jour que, par une chaleur torride, le père Onoda avait ordonné à Hiroo et à son frère de creuser dans le champ voisin un trou destiné à recevoir le contenu du cabinet d'aisances de toute la famille, Hiroo, épuisé, essuya son visage en sueur et, considérant le tonneau malodorant, déclara à son frère : « Shige'*chan*, la piété filiale est fatigante, chaude et… puante ! »

Mais la vie au Japon n'est pas faite seulement de contraintes : une certaine bonhomie, le goût de la liesse et le réalisme des paysans sont là pour tempérer un formalisme étouffant. En vue d'une communion des

esprits, la participation de tous est souhaitable, même celle des nourrissons ficelés sur le dos de leur mère. Les fêtes rituelles appelées *matsuri*, qui ont presque toutes une origine shintoïste ou bouddhique, sont liées au cycle du riz, déterminant pour la vie du pays ; chaque étape de la culture est célébrée de façon différente. Hiroo, comme tous les enfants japonais, participera avec plaisir à ces *matsuri*.

Mais Onoda Tanejiro n'aime guère les réjouissances populaires ; c'est un homme sobre qui s'entoure de peu d'amis : devenu adulte, Hiroo lui ressemblera. Au temps où il était conseiller général, le père ne recevait jamais personne à la maison. Sa femme, Tamae, qui en éprouvait quelque dépit, profitait des voyages d'affaires de son mari à Tokyo pour inviter tous les voisins et la réception tournait au banquet.

Hiroo a six frères et sœurs : Toshio, l'aîné, qui est entré à la célèbre faculté de médecine de Todai ; Tadao, qui fait une carrière dans l'armée ; viennent ensuite une fille, Chie, un garçon, Yoshio, qui meurt en bas âge, puis Shigeo, plus jeune qu'Hiroo, enfin Keiko, la benjamine. Ils sont tous élevés avec sévérité mais sans rigueur excessive : chacun a le droit de s'exprimer librement et un climat d'émulation règne parmi les frères. Le père souhaite créer entre les membres de la famille des liens indestructibles à l'épreuve des événements et du temps. Aujourd'hui, il semble qu'il y soit parvenu, mais lorsque ses enfants étaient très jeunes, l'harmonie était loin d'être réalisée.

Soigneux, vif, Hiroo est un bon fils, respectueux et fidèle, mais c'est aussi un révolté et un inquiet. Il conteste, à une époque où le terme n'est pas encore en usage. De la compétition avec ses frères, il sort vaincu ; il n'est pas de taille à lutter avec eux. Quand il joue, il veut gagner ; s'il perd, il s'enferme dans sa chambre. Déjà la violence gronde en lui : il ne capitule devant personne.

Si l'éducation familiale est sévère, le régime scolaire est spartiate. Au Japon, on aime se lever tôt. Le premier de chaque mois, à 5 heures du matin, les élèves sont rassemblés dans le parc du sanctuaire de Fujishiro pour une séance de gymnastique sous la conduite de leur directeur. La cérémonie commence par un chant à la gloire de l'empereur. En été, la classe est au complet, mais en hiver le froid et la nuit découragent les plus enthousiastes. Hiroo, entêté, n'abandonne jamais.

Hiroo a fait des études modestes au collège de Kainan et il n'y a pas laissé de souvenirs impérissables, hormis peut-être celui d'adversaire redoutable au kendo. Tous les jours de l'année, il manie le sabre de bambou dans le *dojo*. Pour ne pas perdre un instant dans la pratique de son art préféré, il emporte son repas à l'école. Il n'est pas très grand pour son âge, plutôt râblé, et ses camarades, profitant de sa petite taille, l'attaquent régulièrement au casque. Son professeur, qui est sixième dan et possède l'une des meilleures techniques de Wakayama, lui a enseigné une botte très efficace : quand le sabre de l'adversaire s'abat sur sa tête, il s'écarte d'un bond en frappant son adversaire sur le *do*[2].

Il s'entraîne avec zèle, mais à son grand désespoir deux de ses condisciples restent invaincus. L'un, Kobai, est aujourd'hui septième dan après avoir été champion de l'université de Waseda. L'autre se nomme Fujita. Hiroo les provoque sans cesse, mais Kobai attaque régulièrement ses points faibles et le bat. Ces échecs rendent Hiroo furieux, et le jeune coq est dévoré de l'envie de les battre au moins une fois avant la fin de ses études. L'occasion se présente à la fin de sa cinquième année de collège. À Hiroo qui lui demande de bien vouloir faire avec lui un ultime assaut, Kobai répond : « Je suis toujours à ta disposition ! » Revêtus de l'« armure d'entraînement » et devant le collège au complet, les deux adversaires se font face. Comme à l'accoutumée, Kobai attaque au visage. Hiroo esquive le coup en sautant prestement à droite et sent parfaitement qu'il a touché son adversaire au ventre. À ce moment, le *shinai*[3] éclate : le manchon s'est rompu sous la violence du choc. Hiroo est assez profondément blessé au bras par des éclats de bambou et le combat est interrompu.

Au cours du repas, après le combat, Kobai lui dit : « Onoda, c'était un coup violent au torse ! » À ces mots, le jeune homme rougit de honte. Kobai est son ami et Hiroo frémit en songeant à ce qui aurait pu arriver si, au lieu du *shinai*, ils avaient utilisé de véritables sabres, comme cela arrive parfois lors de démonstrations publiques.

Il semble qu'Hiroo ait été un peu le souffre-douleur de la maison. Son plus jeune frère est très intelligent, les aînés réussissent bien dans la vie, et son père lui tient rigueur de ses maigres succès scolaires. En outre, il est le plus petit de la famille. À la maison, depuis sa tendre enfance, il baisse la tête et a pris l'habitude de tout faire en se cachant. De plus, il doit se méfier de Shigeo, qui le dénonce régulièrement à sa mère. Pour toutes ces raisons,

il s'est donné totalement au kendo, grâce auquel il oublie ses soucis et, par ses victoires, prend une revanche sur ses échecs familiaux.

S'il n'aime pas les études, Hiroo caresse quand même l'espoir d'être admis dans une école spécialisée. Il s'en ouvre à son père qui s'exclame : « Mon garçon ! À quoi te servirait de faire des études supérieures ? Tu passes tes journées à pousser des *ya-to* et à sauter comme un cabri ! »

Sa mère renchérit et lui prédit qu'il échouera à l'examen d'entrée. Bien entendu, malgré son désir d'étudier sérieusement, Hiroo n'envisage nullement d'abandonner son cher kendo. Au collège, on lui a conseillé de se présenter au lycée commercial de Wakayama et il annonce à ses parents son intention de s'y faire inscrire. Railleur, le père déclare que si Hiroo entre dans cette école, ce sera avec un sabre en bambou ! La mesure est comble pour Hiroo qui, las des sarcasmes paternels, renonce sans regret à son projet et se met en quête d'un travail dont le lieu sera le plus éloigné possible de la maison paternelle.

Un beau matin de printemps de la quatorzième année de l'ère Showa (1939), Hiroo, qui a dix-sept ans, entre à la société d'import-export Tajima-Yoko, spécialisée dans la vente des vernis à Wakayama. L'entreprise a une succursale en Chine, à Han-kéou, et Hiroo demande à y être affecté.

Ce choix, non dû au hasard, a été influencé par la présence dans cette ville de l'un de ses frères, Tadao, lieutenant d'infanterie. Le parfum de l'aventure devient ainsi moins dangereux à respirer. Les parents Onoda eux-mêmes ignorent ce détail, dont Hiroo a eu connaissance par un journal.

Quand le père apprend que, sans l'avoir consulté, son fils va partir pour la Chine, il entre dans une violente colère et s'oppose tout d'abord à ce projet, puis, la veille du départ, résigné, il l'appelle dans le salon : « Mon fils, je ne te donnerai qu'un conseil : si tu te maries, n'épouse pas n'importe quelle femme ! Montre-toi attentif quant à ses antécédents, sinon ta descendance en serait affectée. De plus, tu as des frères et des sœurs, et en contractant un mauvais mariage tu pourrais nuire à leur situation. »

Profondément choqué par ces paroles, Hiroo répond qu'il ne souhaite pas parler de ces choses-là. Contenant sa colère, le père continue : « Un dernier conseil : conduis-toi toujours en homme et sois digne du nom que tu portes. » Blessé, Hiroo quitte la pièce sans répondre.

Très tôt, le lendemain, il rend visite à ses voisins et amis pour leur annoncer son départ. Après quoi, seul et muni de son maigre bagage, il prend le train pour Kobe. Tel un gai refrain, un petit poème chantonne dans

son cœur libéré : « Comme un cerf-volant qui a largué son amarre, l'âme de ma jeunesse s'est envolée avec légèreté… »

L'*Asamamaru* est à quai et Hiroo embarque dans l'après-midi. Il demande au steward de le prévenir quand le bateau atteindra le détroit de Kurushima. Vers minuit, on lui annonce que le navire va entrer dans la passe. Hiroo grimpe sur le pont. Un escalier conduit à la passerelle de commandement, mais une pancarte en interdit l'accès. Il obtient d'un marin la permission de monter.

Cette passe est l'un des endroits les plus dangereux de la mer intérieure du Japon. La navigation y est délicate et les bateaux s'y croisent sans cesse. Le capitaine dirige la manœuvre et Onoda est très impressionné par le calme et la maîtrise des officiers. Une atmosphère de sécurité se dégage du poste.

Arrivé à Shanghai, le jeune homme embarque sur une canonnière de la marine impériale japonaise pour remonter le Yang-tseu-kiang. La traversée n'est pas sans présenter un certain danger, car la région est loin d'être pacifiée. Les passagers, en nombre limité, doivent justifier d'une autorisation du gouvernement militaire.

À un moment où Hiroo monte sur le pont, un homme d'équipage lui crie de redescendre. En effet, des bandes armées attaquent depuis les berges, des coups de feu claquent. Le reste du parcours se passe sans incidents, mais en quittant le bateau, Hiroo remarque des traces de balles sur la coque.

Le jour même de son arrivée à Han-kéou, il rend visite à son frère qui loge dans un cantonnement réservé aux officiers. Tadao, qui ignore son arrivée, ne peut cacher sa surprise en l'apercevant :

« Que fais-tu ici ? parvient-il à articuler…

— J'en avais assez de la maison, de la famille et des études ; je suis venu ici pour travailler. »

À ces mots, Tadao s'emporte :

« Si tu comptais sur mon aide, tu t'es trompé ! Je suis militaire et ne puis m'occuper de toi. »

Sa colère tombée, Tadao se met à regarder longuement ce frère trop jeune avec lequel il n'a jamais eu de conversation amicale. De son côté, Hiroo réfléchit. Il ne veut pas heurter ce grand frère sévère car il a le plus urgent besoin d'un complet neuf. À cette époque, le salaire d'un jeune Japonais sortant du collège est de 42 yens[4] environ ; en Chine, son salaire sera

doublé, mais il a quitté la maison paternelle sans garde-robe. Il demande timidement : « Pourrais-tu au moins m'acheter un costume ? » À sa grande surprise, Tadao acquiesce aussitôt d'un air bourru. Avec l'innocence de la jeunesse, Hiroo commande aussitôt un complet au meilleur tailleur anglais de la ville. Quand il présente la facture à son frère, ce dernier regrette quelque peu sa générosité… Hiroo a le goût du luxe, mais, dans un avenir très proche, il conservera la même tenue pendant trente ans…

La société Tajima est installée dans un immeuble d'un quartier très animé. Le magasin d'exposition occupe tout le rez-de-chaussée ; le premier étage est réservé aux bureaux, le second aménagé en chambres pour le personnel. Celui-ci est peu nombreux : un directeur et cinq employés. Hiroo s'occupe tout d'abord de la comptabilité. Le travail est fastidieux, mais rien ne le rebute. Seule compte pour lui la joie d'être dégagé de la tutelle paternelle.

À cette époque, dix mille Japonais résident dans cette partie de la Chine et des cours gratuits de chinois sont organisés. Le jeune homme s'y inscrit, achète des livres et entreprend d'apprendre cette langue avec ardeur. Le pays offre peu de ressources touristiques. La ville est située dans une région marécageuse et la chaleur y est torride. L'humidité rend l'air suffocant, mais la jeunesse d'Hiroo s'accommode sans difficulté de ces inconvénients.

Après une année de stage probatoire, il se voit confier les relations commerciales avec les clients et les fournisseurs. Le directeur apprécie beaucoup le travail d'Hiroo et s'est pris d'affection pour lui. Il lui annonce un jour : « Afin que les clients que vous allez visiter vous prennent plus au sérieux, j'ai décidé de vous acheter une voiture. » Hiroo croit rêver. Il est bientôt au volant d'une Studebaker modèle 1936, vaste, confortable, imposante. Il est si fier et si heureux qu'il l'utilise même pour de très courts déplacements.

Pour rehausser encore son prestige, il se rend en voiture après son travail dans un dancing situé dans la concession française. Il y passe toutes ses nuits. Le faste qui règne en ce lieu, dont la patronne est une Chinoise d'environ cinquante ans, éblouit le jeune homme. La clientèle est constituée par la bonne société de Han-kéou. Tous les soirs, les habitués prennent place, selon un rite immuable : il y a là plusieurs diplomates, des directeurs de grandes sociétés, les hommes les plus riches de la ville et leurs épouses. Un orchestre philippin fait valser les couples.

Grisé par l'ambiance, Hiroo, qui ne se souvient plus que vaguement du temps, pourtant proche, où il brandissait le sabre de bambou dans la salle d'entraînement de son collège, prend l'habitude de fréquenter les bars tous les soirs. Mais ces sorties nocturnes coûtent cher et bientôt son salaire est insuffisant. Il va trouver son frère pour lui demander une aide financière, et aussi peut-être un peu de cette chaleur dont il a tant manqué dans la maison paternelle.

Tadao, lui, aime boire : il dépense la moitié de sa solde d'officier en saké et reçoit son whisky du Japon par caisses. Un soir qu'Onoda traîne selon son habitude dans les cabarets de la ville, il a la surprise de voir arriver son frère en grand uniforme : « Viens danser ! » lui dit-il. « Tu sais bien, répond Tadao, que cela m'est interdit. En tout cas, toi, tu fais des progrès, tu parles le chinois comme un mandarin et tu danses comme Fred Astaire ! »

Onoda commence à aimer et à respecter profondément son frère, simplement parce que ce dernier le traite comme un homme et non comme un gamin. Il sait aussi que Tadao, en tant que lieutenant, gagne moins d'argent que lui et sa générosité le touche.

À Han-kéou, le Rotary Club ne compte que trois membres japonais : le premier est le consul général, le deuxième le directeur de Mitsui, le troisième M. Onoda Hiroo en personne. Le petit employé fait son chemin : il fréquente maintenant des administrateurs, des fonctionnaires, des diplomates, l'aristocratie chinoise, les Européens. Il s'adonne à tous les plaisirs, passe ses nuits à jouer au mah-jong, fumant jusqu'à cinquante cigarettes dans la soirée, mais n'abuse pas de l'alcool : Tadao boit pour deux.

Sa connaissance du chinois s'améliore chaque jour et les mauvaises langues prétendent qu'elle lui sert surtout à faire la cour aux jeunes filles. En réalité, Hiroo, très timide, connaît bien quelques entraîneuses, mais n'a pas d'amies au sens propre du terme.

Pressentant peut-être que sa jeunesse sera courte, il désire ardemment profiter de la vie. Il pense que la guerre sino-japonaise se terminera rapidement et qu'une fois la paix revenue il pourra monter sa propre affaire : il se voit déjà patron. Comme beaucoup de jeunes gens de son âge, Onoda rêve de devenir millionnaire et il est sûr de rembourser un jour son frère au centuple. En attendant la réalisation de ses rêves, il travaille et s'amuse sans s'embarrasser outre mesure de scrupules inutiles. Mais les événements vont se charger de bouleverser cette vie paisible. En

juillet 1941, Hiroo reçoit de son père une lettre dans laquelle celui-ci lui demande de rentrer à la maison pour assister à la cérémonie de commémoration de la mort de son frère Yoshio. Hiroo, qui, en quittant le Japon, avait pensé ne jamais revenir dans sa ville natale, ne peut néanmoins se dérober à la demande paternelle. Mais le règlement de la société Tajima est draconien : pour bénéficier d'un mois de vacances, il faut justifier de trois années de travail [5]. Onoda, qui ne travaille en Chine que depuis deux ans, n'y a donc légalement pas droit. Il confie son problème au directeur qui, ne pouvant décidément rien lui refuser, accède à sa demande. Il retourne donc en août à Wakayama.

En arrivant, il comprend tout de suite la vérité. Le service funèbre n'était qu'un prétexte : son père, en l'attirant dans ce piège, voulait le retenir à la maison. M. Onoda a en effet appris les « turpitudes » de son fils et, de peur de devenir la risée de ses voisins, a décidé de l'arracher à la « débauche ».

Après la cérémonie, il appelle son fils et lui dit : « Tu n'en fais qu'à ton idée et tu ne te conduis pas sérieusement. Si j'en crois ce que l'on m'a raconté, tu dépenses ton argent comme on verse de l'eau chaude [6]. Tu seras toujours un incapable. Renonce à l'idée de retourner en Chine, et reste à la maison en attendant ton incorporation dans l'armée.

— C'est impossible, répond Hiroo. Je ne peux pas manquer à ma parole. M. Tajima compte sur moi. Je dois retourner à Han-kéou. »

Furieux, le père conçoit alors le projet de transformer la chambre de son fils en prison, mais celui-ci a eu la bonne idée de s'enfuir avant.

De retour en Chine, Hiroo ne retrouve plus son frère, qui, ayant terminé son stage à l'Intendance, a été affecté à Nan-tchang. Livré à lui-même, il se remet à fréquenter les bars et les dancings.

Le 8 décembre, la guerre éclate dans le Pacifique. Dès lors, le 8 de chaque mois, cabarets et dancings ferment pour commémorer l'événement et, ce jour-là, Hiroo et ses amis vont danser dans la concession française. Les journaux locaux dénoncent leur comportement et les accusent de fréquenter les ennemis de l'Asie. Pendant quelque temps Hiroo, grâce à la complicité d'un soldat qui le prévient des rafles opérées par les patrouilles japonaises, peut continuer à se livrer sans être inquiété à son nouveau sport favori, la danse ; mais, progressivement, la situation devient plus difficile et il doit renoncer à son plaisir. Il tâte alors du chant, de la clarinette et de la trompette, mais sans grand succès. Il écoute des *blues* mais aussi de la musique classique occidentale, celle de Beethoven en particulier, à laquelle

il trouve une grande virilité. Le jeune homme un peu mélancolique qu'est devenu Onoda Hiroo ne peut alors prévoir les bouleversements que l'avenir va apporter dans sa vie.

Chapitre 5
La mort du caporal

« *Shin nen omedeto gozaimasu* [1] *!* » prononce Onoda solennellement.

— *Shin nen omedeto !* » répondent Shimada et Kozuka à l'unisson.

Akatsu disparu, Onoda, Shimada et Kozuka l'ont oublié et, en ce 1er janvier 1951, ils sentent monter en eux des forces neuves. Ce jour-là, selon la coutume établie par Onoda, ils gravissent une des collines de l'île et, arrivés au sommet, s'inclinent longuement vers le nord-nord-est, c'est-à-dire vers le Japon et l'astre d'où, d'après la légende d'Amaterasu, est issue leur patrie.

« Kozuka, Shimada, une nouvelle année commence. Nous, Japonais, sommes les meilleurs soldats du monde. L'armée impériale, j'en suis sûr, va bientôt débarquer et, grâce à nous, reconquérir Lubang.

— Jurons-nous de nous entraider, de ne former qu'un seul homme et de tenir jusqu'à la victoire ! » continue Kozuka.

Ce premier de l'an a pour eux une grande importance, mais, sans le repas traditionnel, la fête perdait de son authenticité. Aussi a-t-il fallu que Shimada fasse une incursion chez les habitants de l'île pour leur voler des haricots rouges. Ils ont ainsi obtenu un *sekihan* [2] tout à fait acceptable. Avec les moyens du bord, beaucoup d'*ajinomoto* [3] et encore plus de ferveur, ils ont confectionné une soupe *oshiru* qui ressemble à s'y méprendre à celle que l'on mange au Japon.

Les préparatifs ne sont pas seulement culinaires, mais aussi vestimentaires : les trois hommes « briquent » les uniformes, les boucles des ceinturons passés à la graisse de bœuf étincellent. À cette occasion, les

chevelures elles-mêmes ont droit à des soins attentifs : « Aïe ! crie Onoda, les ciseaux ne valent plus rien, vous m'arrachez les cheveux par touffes !

— Mais non, mon lieutenant. Restez tranquille, ou je vais vous entailler l'oreille ! »

À son tour, Onoda coupe les cheveux de Kozuka qui lui-même les coupe à Shimada. Ce dernier enfin sert de coiffeur au sous-lieutenant : la hiérarchie est respectée.

Quelques années plus tôt, ils se sont rendu compte qu'ils avaient absolument besoin de ciseaux. Les paysans de Lubang n'en possédant pas, Onoda leur avait volé une scie. « On ne va quand même pas se couper les cheveux avec ça ! » s'est exclamé Shimada, interdit. Onoda a haussé les épaules et, sans rien dire, s'est mis au travail. Après avoir chauffé la lame lisse sur un feu de braise, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment malléable, il l'a découpée avec une lime en deux branches dont il a recourbé la partie antérieure pour que les doigts puissent s'y loger. Puis, ayant à nouveau chauffé le centre pour y faire un trou qui constituera l'axe des ciseaux, il a aiguisé les lames avec une pierre. Enfin, brandissant triomphalement ses ciseaux de fortune, il a aussitôt taillé dans l'épaisse toison de Kozuka.

Le départ d'Akatsu a rompu l'équilibre des forces entre les deux équipes et Shimada se retrouve seul face à Onoda et à Kozuka qu'une solide amitié lie maintenant. Par les tracts que lancent les avions philippins, Shimada apprend un jour que sa femme, enceinte lors de son départ pour la guerre, a donné le jour à une petite fille. À partir de ce moment, il devient de plus en plus morose. Silencieux, il regarde tomber la pluie, et Onoda devine parfaitement les sentiments qui animent le malheureux.

Les accrochages entre Shimada et Kozuka sont nombreux. Une conversation commencée sur un ton badin se termine souvent par des injures, ou même par des coups. Navré, Onoda arbitre ces combats absurdes et tente sans beaucoup de succès de séparer les deux hommes. Il a d'ailleurs remarqué qu'après ces affrontements, ses compagnons sont plus détendus et se rapprochent l'un de l'autre : « *Ame futte ji katamaru*[4] », déclare-t-il en guise de conclusion.

Février 1952. Le danger rôde toujours autour des trois soldats japonais que l'on continue de chercher. Il y a déjà plus de deux ans qu'Akatsu est

rentré dans le monde civilisé, et l'on sait avec certitude que l'île de Lubang est toujours « occupée » par trois soldats japonais.

Un avion passe au-dessus des trois hommes, laisse tomber une pluie de petites feuilles blanches qui descendent en tourbillonnant. Shimada en ramasse quelques-unes et les tend à Onoda : il y a un message pour chacun d'entre eux. Des nouvelles de sa fille pour Shimada, une lettre du frère de Kozuka qui lui affirme que la guerre est finie, que tous les soldats japonais sont rentrés au pays et que ses parents ont hâte de le revoir. Enfin une photographie pour Onoda qui l'examine d'un air soupçonneux : « Regardez ! C'est bizarre… »

Le document représente les parents d'Onoda devant la maison ; mais, un peu plus loin, dans la profondeur du cliché, on distingue d'autres personnes : des voisins, un oncle. Et c'est là que réside l'anomalie aux yeux d'Onoda : ses parents, suivant la coutume japonaise, devraient être seuls sur la photographie.

« Encore une ruse, mais grossière, de ces diables d'Américains pour nous déloger et briser notre résistance dans les îles ! Mais nous sommes plus malins qu'eux ! »

Les trois hommes ont, on le voit, des réactions totalement opposées à celles qu'on espérait provoquer, et cette espèce de malentendu permanent explique aisément les échecs répétés des expéditions lancées à leur poursuite.

« Ohé ! Kozuka, Onoda, Shimada ! » La voix leur arrive, grinçante et déformée. « Je m'appelle Tsuji et je suis du journal *Asahi*. À l'hôtel Manila, à Manille, on m'a dit que vous étiez ici. Je suis venu pour vous rencontrer et… » Dans le vent qui rend inaudible la suite de la phrase, Onoda reconnaît cependant un chant militaire japonais, l'un de ceux qu'il chantait avec tous ses camarades à l'auberge de Futamata après les longues journées d'étude. « Un journaliste, maintenant ! Que ne vont-ils pas inventer ? Allez, remontons vers le nord. » Ils se glissent dans la forêt, laissant s'égosiller le malheureux Tsuji. Soudain, ils aperçoivent au pied d'un arbre quelque chose d'insolite : c'est un journal. Depuis sept ans, ils n'en ont pas vu un seul ! Les mains tremblantes, ils commencent à feuilleter l'*Asahi Shimbun*.

« *Masaka*[5] », s'exclame Kozuka en découvrant en deuxième page un article où il est question d'eux et dont le titre est souligné en rouge. Et, comme des enfants, ils s'arrachent les pages du journal. Quand leur

excitation est tombée, Onoda se met à réfléchir. Le silence du journal quant à la guerre ne laisse pas de le rendre perplexe, mais il finit par se convaincre que ce silence même est la preuve qu'elle continue. Deux détails le troublent cependant : d'une part, les Américains semblent très bien renseignés sur la vie nippone et cela tend à prouver leur puissance ; d'autre part, l'*Asahi Shimbun* note que les émissions de radio japonaises consacrées aux variétés ont augmenté en nombre, et Onoda ne peut s'empêcher de penser qu'en temps de guerre elles auraient plutôt été supprimées. Mais il écarte rapidement de son esprit ces quelques doutes et conclut à la duplicité diabolique des stratèges américains.

Cette même année, peu de temps avant la saison des pluies, les trois Japonais se dirigent vers Gonchin, dans la partie sud de l'île, leur territoire réservé, lorsqu'ils aperçoivent un groupe de pêcheurs. « Ils sont environ seize », dit Onoda. Les hommes s'affairent autour du feu et une forte odeur de poisson grillé et de graisse se répand dans l'air. Un peu plus loin, on distingue sur la grève trois barques échouées. À quelques mètres, un bloc de rocher semble avoir surgi du sable.

« Il va falloir les déloger et leur faire peur une bonne fois, pour qu'ils ne reviennent plus. »

Sans plus attendre, selon la tactique d'Onoda, ils sortent en hurlant des buissons où ils se sont cachés et commencent à faire feu.

La stupéfaction cloue un moment les pêcheurs sur place. Ils se ressaisissent cependant très vite et s'égaillent dans toutes les directions en poussant des cris. L'un d'entre eux, vêtu d'un short beige délavé, saisit au vol une carabine posée sur une pierre et sans s'arrêter court vers la lisière de la forêt. Un autre Philippin, au teint très basané, ne sachant trop s'il faut fuir vers la jungle ou vers la mer, se réfugie finalement à l'ombre du rocher avec une rapidité et une souplesse étonnantes.

Onoda, qui a vu la manœuvre du Philippin, se dirige, suivi par ses deux compagnons, vers le rocher qu'il veut contourner pour prendre l'homme à revers, certain que, de toute façon, Kozuka et Shimada couperont la retraite du Philippin s'il essaie de fuir parallèlement à la plage.

Mû par un pressentiment, Kozuka se retourne : le pêcheur qui a ramassé la carabine remonte lentement l'arme jusqu'à son visage pour viser. « Aah ! » hurle Shimada, en appuyant sur la détente. Les détonations

claquent et un feu nourri éclate de part et d'autre. Le Philippin glisse à terre. A-t-il été touché ou s'est-il aplati derrière une butte ?

En se jetant au sol pour prendre la position de combat, Onoda sent une vive douleur à la main droite, un peu comme si on lui avait appliqué un fer brûlant sur l'auriculaire : une balle a effleuré son doigt qui saigne légèrement. Mais Kozuka s'est mis à hurler : « Vite, Shimada est touché ! »

La fusillade a cessé. La plage est vide et silencieuse. Shimada, livide, perd son sang. Onoda examine rapidement la blessure : la balle est entrée dans le gras de la jambe et ressortie. « Du courage, mon vieux ! » Et, le prenant chacun sous un bras, ils le soulèvent et l'entraînent dans la forêt. Quand ils se sentent suffisamment en sécurité, ils étendent Shimada avec précaution au pied d'un bananier. Onoda lui enlève son pantalon poisseux de sang et lui pose un garrot qu'il vient de fabriquer avec une courroie de son équipement : « La blessure n'est pas vilaine. La terre n'y est pas entrée, il n'y a donc pas de risque d'infection et de tétanos. Kozuka, tiens-le. » Le front couvert de sueur, Shimada serre les dents mais la douleur est si forte qu'il ne peut s'empêcher de crier. Avec de la graisse de buffle, Onoda confectionne un pansement qu'il applique sur la blessure en le maintenant par une attelle sur le côté de la jambe. Le pire est passé.

Pour la première fois, le petit groupe n'a pas eu le dessus lors d'une rencontre avec les paysans de l'île et, pour la première fois aussi, les hommes ont senti l'inquiétude les gagner. Onoda lui-même n'est pas épargné.

Ils s'installent pour la saison des pluies et construisent leur abri comme d'habitude. Tous les jours, Onoda lave soigneusement la plaie de Shimada avec de l'eau qu'il fait bouillir. Par aspiration, il fait circuler le sang, puis pose un nouveau pansement à la graisse de buffle. Contaminé par la fièvre de Shimada, il tombe malade à son tour, mais sa forte constitution et son envie de vivre le remettent très vite sur pied.

En guise de bandes, ils utilisent un vieux pantalon transformé en charpie, et, leur paquetage ne contenant aucun médicament, Onoda a rassemblé toute une pharmacopée à base de plantes, de graisse et de viscères animaux. Au bout de quarante jours, l'immobilité et l'inactivité auxquelles la saison des pluies les contraint aidant, les blessures de Shimada se referment. L'infection a entièrement disparu et une petite peau fine commence à se tendre sur la blessure. Mais le moral du convalescent a plutôt tendance à se

détériorer. L'humeur blagueuse des premières années a fait place à l'inquiétude, à la tristesse, à l'obsession de la mort.

« Ça va, Shimada ?

— Ça va, mon lieutenant », répond-il en hochant la tête. Il ne dupe personne, lui moins que tout autre.

« Allons, caporal, demain vous irez mieux et vous serez bientôt sur pied », ajoute gaiement Onoda. Mais le caporal, qui ne sait plus guère sourire, murmure quelques mots sans suite et son lieutenant, incapable de feindre plus longtemps la légèreté, finit par se taire, pris d'angoisse à son tour.

Le choix de l'endroit où ils passeront la saison des pluies suppose chaque fois une minutieuse recherche. Pour que leur sécurité soit complète, il faut que les habitants de l'île ne puissent ni les entendre ni même voir la fumée de leur feu depuis un village. Enfin, le dernier élément qui préside à ce choix est la proximité du ravitaillement en bananes, noix de coco et buffles. Cette recherche leur prend parfois plusieurs semaines et, lorsqu'elle a abouti, ils se tiennent éloignés de l'emplacement choisi jusqu'au début du mois de juin, de peur de laisser des traces susceptibles de mettre la police de Lubang sur leur piste.

Mais dès que les premières gouttes d'eau commencent à crépiter sur les feuilles, les trois hommes se précipitent vers l'emplacement repéré et se mettent au travail. Shimada, qui, nous l'avons vu, est doué de sens pratique, dirige les opérations, car il faut agir très vite et avec le maximum d'efficacité. Après avoir choisi un endroit frais, en pente, faisant face au sud, pour y édifier leur maison qui, terminée, ressemblera beaucoup aux *bahaga* des habitants de l'île, le caporal bricoleur coupe un arbre assez robuste à une hauteur de 2,50 mètres et se sert du fût comme point d'ancrage de la maison. Puis, à l'aide de branches élaguées, les trois hommes construisent une charpente dont les éléments sont fixés par des chevrons. Le toit, de pente assez faible, est recouvert de feuilles de cocotier coupées en deux et superposées en quinconce. Kozuka a eu une fois l'idée de couvrir la hutte avec des bambous fendus en deux dans le sens de la longueur, mais l'opération leur a coûté tant de peine qu'ils ne l'ont pas renouvelée les années suivantes. Le faîte de la toiture est renforcé par des plaques de tôle tordues et des bidons éventrés, soigneusement écrasés et pliés pour cet usage. À son point le plus haut, la hutte mesure 1,50 mètre et

par conséquent les trois soldats ne peuvent s'y tenir debout. Le toit s'évase de façon différente à l'avant et à l'arrière. La partie arrière, la plus haute, protège la « chambre à coucher ». C'est là qu'ils passent le plus clair de leur temps à deviser, à échanger des souvenirs. Pour dormir, ils n'enlèvent que leurs chaussures et leurs cartouchières, mais malgré cela l'humidité est telle que le lendemain matin leurs articulations sont douloureuses, et que parfois même une colique leur tord le ventre toute la journée.

La partie antérieure de la hutte, plus basse que le dortoir, sert de « cuisine ». Sur un des murs est fixée une tablette large d'une cinquantaine de centimètres sur laquelle sont rangées les branches destinées au feu de la cuisine ; celles-ci sèchent à la chaleur dégagée par les pierres du foyer posées à même le sol sous la tablette qui canalise la fumée vers l'extérieur. C'est aussi sur cette tablette qu'Onoda démonte et remonte son fusil.

Vers la mi-octobre, c'est-à-dire au retour de la saison sèche, les trois hommes doivent très rapidement effacer toute trace de leur séjour. Le pourrissement de la hutte ne facilite pas les choses. Mais lorsque celle-ci s'effondre, l'émotion s'empare d'Onoda et de ses compagnons qui voient disparaître avec elle les derniers vestiges de leur précaire sécurité.

Le camouflage est si bien fait qu'eux-mêmes, revenus sur les lieux, ne retrouvent pas leurs propres traces. Leur travail fini, ils s'enfoncent dans la forêt pour une nouvelle année de veille et de surveillance.

« Regarde ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une combinaison et un slip de femme. »

Ce jour-là, les trois hommes ont fait une razzia dans la maison d'un pauvre paysan chez lequel ils savaient qu'ils trouveraient du sel et ils en ont de surcroît rapporté ces sous-vêtements blancs. « Ça sent mauvais ! » maugrée Onoda. « Et même si on les lave plusieurs fois, l'odeur persistera un peu », renchérit Shimada. D'un coup de couteau, Kozuka fend la combinaison : « C'est de la popeline ; cela fera une couverture pour les nuits froides. » Kozuka, après les avoir lavés, entreprend de camoufler les sous-vêtements et pour cela les enduit de suie afin qu'ils ne soient pas trop visibles dans la jungle. Malgré le traitement, la couverture reste malodorante et peu prisée des trois soldats. Quant au slip, il leur sert de serviette, mais le lin, de mauvaise qualité, se déchire très vite.

Pour se reposer, Onoda, Shimada et Kozuka prennent des précautions infinies. Dormir sur un terrain plat est dangereux car on n'y voit que le ciel, et l'ennemi peut vous surprendre sans peine. Onoda a trouvé la solution, qui

consiste à s'allonger sur une pente : de là, en ouvrant un œil, on voit tout le paysage. En fait, l'humidité et la dureté du sol rendent le sommeil profond et prolongé impossible. Les trois Japonais se réveillent sans cesse, bras et jambes ankylosés, puis replongent dans le sommeil. À son retour au Japon, Onoda a avoué qu'en trente années de jungle il n'a pas connu une seule nuit paisible.

Aucun des trois hommes ne possède de montre, et pourtant, en trente ans, le décalage entre le calendrier officiel et celui tenu par Onoda n'a été que de six jours. Pour parvenir à cette exactitude, ils combinent plusieurs systèmes. Le cycle de la nature leur facilite les choses, car la saison des pluies commence et se termine chaque année à peu près le même jour. D'autre part, l'observation des quartiers de la lune permet de corroborer les résultats obtenus par la première méthode. Il paraît que, pour savoir l'heure, les ninjas, ancêtres des élèves de l'école de Nakano, se fiaient à la dilatation de la pupille d'un chat. Onoda n'a sans doute pas recours à une méthode aussi subtile, mais il est seul capable de lire l'heure avec une marge d'erreur minime en fonction de la position du soleil au-dessus de la ligne d'horizon. Les Japonais ont eu un temps recours au système des noix de coco : à partir du premier jour d'un mois déterminé par la position de la lune, ils déposaient quotidiennement dans un endroit précis une noix de coco vide. La méthode était simple et sûre, mais ils ont dû y renoncer car les patrouilles philippines les obligeaient très souvent à abandonner leur campement et ils ne pouvaient emporter avec eux leur encombrant calendrier… C'est grâce à ces minutieuses observations qu'Onoda peut fêter son anniversaire. Il apparaît un jour – c'est le 19 mars 1954 – tenant à la main une sorte de chiffon vert que les autres n'identifient pas immédiatement : « C'est mon cadeau. Aujourd'hui, j'ai un an de plus. » Et il pose sur sa tête une casquette qu'il a fabriquée lui-même avec la visière de l'ancienne, un morceau de pantalon coupé et cousu en calotte descendant bas sur la nuque pour la protéger du soleil.

« J'ai trente-deux ans.

— Vous ne les paraissez pas, mon lieutenant. Vous êtes encore en âge de faire *omiai*[6] ! »

En ce matin de mai, les trois hommes se dirigent vers Suishin.

Shimada, dont la blessure est totalement refermée et qui marche en tirant à peine la jambe, n'aime pas cette région : superstitieux comme beaucoup de ses compatriotes, il considère qu'elle porte malheur puisqu'il y a été blessé une fois.

Onoda, qui marche en tête du groupe, s'arrête soudain : à huit cents mètres d'eux environ, on distingue une bonne trentaine d'hommes en uniforme vert et bleu. « On va les attaquer très vite et se disperser dans la jungle. Ils ne nous rattraperont pas. Avec dix cartouches chacun, on a des chances d'en tuer au moins quelques-uns. »

Alors qu'ils sont déjà prêts à tirer, Onoda déclare brusquement : « Stop. Prudence. Ne gâchons pas nos munitions pour si peu. De plus, caporal, votre jambe est encore douloureuse et vous avez du mal à courir. Filons vers la gauche : il y a là une petite vallée encaissée. »

Shimada paraît soulagé, mais Kozuka, furieux, grommelle : « Shimada, toujours Shimada ! »

Une rivière coule au fond de la petite vallée. Sur un versant, la pente est interrompue par une plate-forme et reprend ensuite. La jungle est à quelques dizaines de mètres derrière eux. L'endroit est idyllique mais Kozuka estime qu'il faut filer vers le nord, par les collines, en contournant le groupe des Philippins, la forêt étant suffisamment dense pour s'y dissimuler.

Onoda hésite, à cause de Shimada, qui finit par dire d'une voix fatiguée : « Nous ne sommes pas si mal ici ; les Philippins ne nous ont pas repérés et je préférerais ne pas bouger. » Kozuka bondit, les yeux étincelants de colère, et saisit Shimada par le col de sa vareuse : « Ta jambe va mieux. Ne dis pas de bêtises. Tu veux rester là jusqu'à ce que les Philippins viennent te prendre ? Pour la dernière fois, tu es des nôtres ou pas ? » Il lâche brutalement Shimada, ramasse le fusil qui est dans l'herbe un peu plus loin et pointe le canon de l'arme sur la poitrine du caporal. Il semble ne plus se contrôler ; ses yeux ne forment plus qu'une ligne à peine visible dans l'ombre de la visière de sa casquette. Onoda s'approche et, du revers de la main, calmement, écarte le fusil braqué sur le blessé : « Allons, Kozuka, du calme, vous voyez bien qu'il n'a pas confiance en sa jambe ! Il faut y aller doucement. Nous allons coucher ici ce soir, et demain nous aviserons. »

Le lendemain, Onoda décide qu'il faut rester sur place. Le vent leur apporte en effet des bruits de voix et des sons qui ne peuvent provenir que d'une patrouille ennemie. Ils cueillent quelques bananes, les coupent en

fines tranches et les posent sur un arbre tombé à la limite de la clairière et de la jungle pour les faire sécher au soleil. Onoda et Kozuka s'endorment pendant que Shimada monte la garde. Ils se sont installés sur la petite plate-forme, à l'abri des regards.

S'apercevant que les fruits vont bientôt être à l'ombre, Shimada ramasse les bananes et va les mettre au soleil au fond de la petite vallée. De retour, il explique à Onoda ce qu'il a fait. Le sous-lieutenant sursaute : « C'est dangereux et inutile ; si une patrouille les découvre, elle saura que nous sommes là. Kozuka, allons en reconnaissance ! »

Décontenancé, Shimada s'apprête à redescendre dans la vallée pour reprendre les bananes, lorsqu'un bruit très net de feuilles froissées leur parvient. Onoda plonge vers le sol et rampe jusqu'au rebord. Quelque chose bouge en contrebas, sur la gauche. D'un mouvement rapide, il attrape le fusil mais, dans l'intervalle, comme un éclair, un jeune Philippin a bondi hors d'un fourré et commence à courir de toutes ses forces. Certain qu'il les a vus, Onoda fait feu. Au deuxième coup, le garçon se met à hurler. « Je l'ai eu, pense Onoda. Il faut décrocher au plus vite, sinon toute la patrouille sera ici avant peu. » Caché derrière l'arbre abattu, Kozuka, en position de tir, n'attend plus que l'ennemi pour ouvrir le feu. Des balles sifflent. Quant au caporal, debout près des arbres, il s'apprête à tirer sans songer au danger. « Mais, il est fou ! » pense Onoda qui, la gorge nouée, ne peut donner à Shimada l'ordre de s'aplatir. La patrouille se trouve vraisemblablement en face d'eux, sur la pente, à la hauteur de Shimada qui est placé dans leur ligne de tir. Un buisson protège Onoda, Kozuka est le mieux camouflé.

Une détonation claque. Comme dans un cauchemar, Onoda voit Shimada basculer en avant, le visage maculé de sang : « Il a été touché à la tête. Il n'y a rien à faire. Vite, Kozuka, allons-y ! » hurle-t-il.

Ils ramassent leurs fusils et bondissent vers la lisière de la jungle où ils s'enfoncent. Un peu plus tard, alors qu'ils reprennent haleine, dissimulés derrière un arbre, Onoda commence à se poser des questions.

« Mais pourquoi ne s'est-il donc pas couché à terre ? Je ne comprends pas…

— Ne vous tourmentez pas, mon lieutenant. On a dû lui montrer un drapeau ; il a été trompé. Et nous aurions pu y rester tous les trois. »

Mais Onoda ne se satisfait pas de cette réponse car il se sent responsable de la mort de Shimada auquel il n'a pas réussi à crier un ordre qui aurait pu le sauver. L'habitude qu'ils ont de parler entre eux à voix basse pour ne pas

éveiller l'attention a été fatale au caporal. Onoda se promet, la guerre finie, d'aller s'incliner profondément devant la famille de Shimada en signe de contrition.

« Pour moi, reprend Kozuka, le plus grave est que nous avons abandonné là-bas baïonnettes, machettes et provisions.

— La nourriture, ce n'est pas un problème. Nous irons comme d'habitude en récolter dans la forêt. Quant aux machettes et aux baïonnettes, nous en récupérerons d'autres. C'est évidemment ennuyeux, car il va falloir aller en voler quelque part. »

Kozuka voit bien que son compagnon parle sans attacher de sens à ses paroles, l'esprit vide.

« Allons, mon lieutenant, essayez de ne plus y penser. Shimada voulait s'arrêter ici, c'est la fatalité ! »

Deux mois plus tard ils repassent par cette petite vallée : pour eux, c'est une sorte de pèlerinage. « Tu vois, Kozuka, d'abord Akatsu, puis lui. Nous ne sommes plus que deux pour accomplir notre mission. En dix ans, malgré nos engueulades, nous étions devenus de vrais camarades. »

Dans le soleil couchant, à l'ombre grandissante des arbres de la jungle, ils prient, les deux mains jointes devant le visage. Kozuka, les yeux fixés sur l'endroit où Shimada a été abattu, déclare solennellement :

« *Shimada kun*, nous te vengerons. Désormais, nous serons impitoyables. Notre cœur déborde de colère et crie vengeance. Fais-nous confiance, Shimada ! »

Le ciel est couvert de nuages lourds, dorés par le crépuscule.

Onoda se redresse : « Ne restons pas dans ce lieu de tristesse. » Et il essuie furtivement ses larmes, les premières qu'il verse depuis son arrivée à Lubang.

Chapitre 6
Un descendant des ninjas

Mai 1942 : Onoda a vingt ans. Convoqué à Han-kéou pour la visite médicale d'incorporation, il adresse le soir même un télégramme à ses parents : « Bon pour le service. *Banzai.* » Selon la tradition japonaise, il est affecté au corps de troupe le plus proche de sa ville natale, le 61e régiment d'infanterie de Wakayama.

Vers le milieu d'août, il quitte la société Tajima. Toujours plein d'attention à son égard, le directeur lui conseille de ne pas donner sa démission, car s'il continue de faire partie de la société, celle-ci est tenue de lui verser son salaire intégral pendant un an, la moitié pendant la deuxième année, puis le quart jusqu'à sa démobilisation, sans limitation de durée. Cet argent serait versé à sa famille pour l'aider à vivre en son absence. Mais Onoda, magnanime, refuse, prétextant avec juste raison qu'il lui est difficile de savoir quand il reviendra de la guerre et si même il en sortira vivant. Le directeur dut frémir rétrospectivement en pensant que, si Onoda avait accepté sa proposition, il aurait dû lui payer le quart de son salaire pendant trente ans.

Les quelques semaines qui le séparent de son entrée à la caserne, il va les passer à chasser les miasmes des cabarets chinois. Rentré dans sa province natale, il retrouve avec plaisir son sport favori, le kendo. Deuxième dan à sa sortie du collège, il s'entraîne chaque jour et, grâce à son obstination, devient troisième dan. Le soir, pour se détendre, il rend visite à ses amis et bavarde avec eux jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Pendant son absence, certains changements sont survenus dans sa famille. Son père est maintenant administrateur honoraire de deux sociétés

dont l'une fabrique des insecticides et l'autre des moteurs de bateaux. Son frère aîné, Toshio, qui a quitté la Chine, enseigne à l'École militaire de santé de Tokyo. Shigeo est entré à l'École de l'air.

Tous les garçons de la famille mènent une carrière très honorable, tous sauf, aux yeux des parents Onoda, leur fils Hiroo. Selon eux, son séjour en Chine n'a pu lui être bénéfique. Alors qu'avant son départ ils le considéraient déjà comme l'enfant le moins doué de la famille, désormais ils craignent même qu'il ne soit faible et peu endurant. Décidés à le mettre à l'épreuve, ils l'envoient chez un parent éloigné qui a besoin de bras supplémentaires pour la récolte du riz.

Pendant vingt jours, Hiroo travaille sans répit, conscient que l'honneur de la famille est en jeu. Un soir qu'il semble particulièrement épuisé, Yasu – c'est le nom du parent – dit à la mère du jeune homme : « Hiroo ne viendra pas demain.

— Cela m'étonnerait, réplique Tamae, il est têtu comme une mule. »

Un sac de riz est l'enjeu du pari que Mme Onoda a la joie de gagner : son fils est digne de la famille. Et lorsque Yasu veut payer Hiroo de sa peine, celui-ci refuse avec hauteur et insiste pour que cet argent serve à l'achat de cadeaux pour les enfants d'Yasu.

La seule personne de la famille qui témoigne de l'affection à Hiroo est sa belle-sœur, la femme de son frère préféré, Tadao. Depuis le départ de son mari pour la Chine, elle a beaucoup de mal à s'occuper seule de ses deux enfants. Elle a en outre des obligations envers sa belle-mère, son beau-père, ses beaux-frères et belles-sœurs. Malgré toutes ses charges, elle trouve le temps de laver le linge d'Hiroo et de lui préparer ses repas. Ce dernier rentre tous les soirs vers 1 heure du matin. Sa belle-sœur, qui se lève la première, ne se couche jamais avant son retour et pour la remercier Onoda lui chante ses airs préférés. Il aime particulièrement ses neveux et nièces, ce qui n'est pas du goût de sa mère, qui considère ce genre d'attachement comme fort peu viril.

Le grand jour arrive enfin. Sa famille reçoit du colonel commandant le 61^{e} régiment d'infanterie une lettre semblable à celle que reçoivent les parents de toutes les nouvelles recrues. Lettre fort courtoise, affectueuse, rassurante, qui, en termes clairs, laisse espérer aux parents, inquiets quant au sort réservé à leur enfant, que celui-ci sera traité par ses supérieurs avec tous les égards possibles.

Peu de temps après, Onoda franchit pour la première fois les portes de la caserne, le drapeau japonais étalé sur ses épaules en signe de patriotisme. Dix jours plus tard, il est affecté au 218e régiment d'infanterie et apprend que sa destination est Nan-tchang, où son frère Tadao – encore lui – est en garnison : décidément le hasard fait bien les choses. Le régiment franchit le détroit de Shimonoseki, arrive à Fusan, en Corée, traverse la Mandchourie, le nord de la Chine, embarque sur un bateau de Nankin à Kieoukiang. De là, un train amène les premières recrues à Nan-tchang. C'est la fin de l'année 1942, le froid est intense, le riz gèle dans les gamelles. En descendant du train, les jeunes gens tremblent de tous leurs membres. Devant la gare, on les fait se ranger par quatre et ils se dirigent vers la caserne en défilant devant les officiers. En raison de sa petite taille, Onoda est en queue de peloton et il se tord le cou pour essayer de voir son frère. Il l'aperçoit enfin, engoncé dans une capote et, en passant devant lui, le regarde droit dans les yeux ; Tadao, en le reconnaissant, reste muet de surprise : il n'y a vraiment pas moyen de se débarrasser de ce garçon !

Cette fois, la vie militaire d'Onoda a commencé. Son chef de section, une véritable brute, qui se met dans de violentes colères et frappe les hommes, le fait un jour appeler : « J'ai examiné les dossiers des nouvelles recrues et, dans ma section, c'est vous que j'ai choisi pour préparer l'examen d'élève aspirant. »

Onoda est consterné à l'idée de devoir devenir officier dans un régiment célèbre pour son endurance. Tout en écoutant son supérieur, il se remémore sans enthousiasme les grands principes qui régissent l'armée japonaise : « Le devoir est plus lourd qu'une montagne, la mort plus légère qu'une plume » ; « Les subordonnés doivent considérer les ordres de leurs supérieurs comme directement émis par l'empereur. Toute désobéissance prend le caractère d'un sacrilège » ; « La peur est le plus misérable de tous les vices » ; « Le respect du secret est capital, mais il ne signifie pas pour autant qu'il faille renoncer à l'emploi du mensonge, de la ruse et de la trahison à l'égard de l'ennemi » ; « La caserne est la maison dans laquelle les soldats partagent leurs joies et leurs peines, leur vie et leur mort ».

Les dés sont jetés : pour Onoda, une vie très pénible, quasi ascétique commence. Dans le meilleur des cas, le régiment de Wakayama fait quarante kilomètres à pied dans la journée ; certaines marches sont de cent kilomètres, à une moyenne de huit kilomètres à l'heure, avec trente kilos d'équipement sur le dos.

Pas une fois Onoda ne faiblit, pas une fois il n'est en proie au découragement ni au doute. Les rares moments de liberté qui lui sont accordés, il les passe avec son frère Tadao.

La période d'instruction terminée, Onoda est promu soldat de première classe et participe à sa première campagne. De violents combats se déroulent entre Han-tchéou et King-té. Les Japonais doivent en outre maîtriser la subversion qui sévit dans les territoires occupés. L'attaque a lieu en deux vagues successives et elle est précédée par un tir d'artillerie. Les Chinois reculent, laissant de nombreux prisonniers, parmi lesquels des officiers supérieurs que la *Kempeitai*[1] a pour mission de faire parler. Cette bataille est pour Onoda une révélation, car elle lui permet d'apprécier les avantages qu'offre le grade d'officier en temps de guerre. Il décide alors de tout faire pour devenir aspirant. Malheureusement, la légère blessure qu'il a reçue au pied au cours de l'engagement avec les Chinois s'étant infectée, il est condamné à l'immobilité et ne peut se présenter aux épreuves pratiques de l'examen. Dès qu'il est guéri, il obtient de son frère que celui-ci intervienne en sa faveur auprès du commandant et, grâce à ce petit « coup de piston », il entre le 1er août 1943 dans un camp spécial. Là s'opère une sélection parmi les recrues : selon leurs capacités et les résultats obtenus, les hommes sont divisés en deux groupes, celui des élèves officiers et celui des élèves sous-officiers. Hiroo est intégré au premier groupe.

D'habitude, après ce stage, les élèves entrent à l'École des officiers de réserve de Nankin, mais cette année-là, l'état-major les renvoie au Japon. Le 1er décembre 1943, Onoda arrive à Kurume, dans le Kyu Shu. Quant à son frère Tadao, il est parti pour la Corée.

L'école de Kurume a une réputation effrayante. Le général Shigetomi, qui la commande, mérite le surnom de « monstre » que les élèves lui ont donné. Il a coutume de répéter chaque jour aux jeunes soldats : « La sueur doit couler à l'entraînement comme le sang à la guerre. »

Trois mois très difficiles commencent pour Hiroo. Les officiers mènent une vie aussi rude que celle de leurs hommes. Ils perçoivent une solde de misère et se nourrissent comme la troupe : mélange de riz et de seigle, poisson et légumes salés, avec, une fois par semaine, de la viande ; pour toute boisson, du thé. Commencé à 4 h 30 en été et à 5 heures en hiver, le service ne finit jamais avant 22 heures, à condition toutefois qu'il n'y ait pas d'exercice de nuit. Le repos, les distractions n'ont aucune place dans

cette vie, même le dimanche. Les officiers ne peuvent frayer qu'entre eux et seulement s'ils sont de la même unité. Les sujets de conversation sont à peu près tous interdits, qu'ils aient trait au commerce, à l'argent ou à des sujets aussi abstraits que la philosophie ou la politique. Quand un élève commet une faute, ses excuses sont inutiles : faisant la sourde oreille, l'instructeur le frappe et souvent avec violence.

C'est à cette école de l'endurance qu'est inculqué à Onoda l'esprit militaire. Stoïque, il supporte sans broncher contraintes et souffrances et acquiert un entraînement grâce auquel sans doute il pourra mener par la suite une résistance de trente années dans la jungle.

La guerre du Pacifique s'intensifie et l'état-major a un besoin de plus en plus pressant de cadres pour ses troupes. De nouvelles recrues arrivent sans cesse à Kurume et Onoda quitte le camp le 5 mars 1944, avec ordre de regagner son unité d'origine. Tadao l'y attend :

« Chaque fois que nous nous rencontrons, tu me réserves une nouvelle surprise, dit-il à son cadet.

— Pourquoi cela ?

— Mais c'est que tu es devenu un homme ! Je ne reconnais plus le danseur mondain de Han-kéou !

— Hélas ! répond Onoda.

— Je prends demain l'avion pour Hakata, mais, avant de partir, je voudrais te dire qu'il se passe actuellement des choses très graves sur le plan militaire. Il faudra faire preuve d'un grand courage. »

Sans hésiter, Hiroo déclare : « Je suis prêt à mourir pour l'empereur. » Tadao le regarde longuement : « Ne sois pas trop pressé de mourir, mais… prépare-toi. Bientôt, tu seras officier et je suis sûr que tu sauras te bien conduire. Si tu veux, je t'enverrai un de mes uniformes. »

Puis les deux frères se séparent, très émus. L'idée de la mort possible d'Hiroo bouleverse Tadao qui, de son côté, sait que le Japon ne peut plus gagner la guerre et n'envisage pas de survivre à la défaite.

L'instruction d'Onoda, qui est désormais officier de réserve, doit se terminer fin août. La situation militaire est désespérée. La compagnie d'Hiroo est divisée en deux groupes : le premier rejoint l'armée de l'Ouest. Onoda est affecté au second. Il pense repartir pour la Chine quand l'ordre arrive à son groupe de rejoindre la 33^{e} compagnie de l'armée de l'Est. Onoda et ses camarades, qui n'ont jamais entendu parler de cette unité, interrogent leur instructeur :

« Que fait-on là-bas ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire, répond-il.

— Pouvez-vous au moins nous dire où se trouve cette compagnie ?

— À Futamata, au nord de Hamamatsu. »

Le laconisme de la réponse éveille l'attention des jeunes gens, qui pensent aussitôt que leur mission a un caractère à la fois secret et exceptionnel. L'Intendance a préparé les uniformes, les jumelles, les bottes, mais a oublié les ceinturons pour le sabre. Dans l'armée impériale, la couleur des ceinturons varie suivant les grades : les officiers subalternes ont un ceinturon vert, les officiers supérieurs un rouge, le jaune est réservé aux généraux.

Avant d'entrer dans l'armée, Onoda a demandé à son père de lui donner le sabre qui se trouve à la maison et avec lequel il lui arrivait étant enfant de s'entraîner seul dans la forêt, à l'insu des siens. Onoda renouvelle sa demande, mais celle-ci reste sans réponse et sa déception est grande.

Les études prennent fin et de nombreux parents viennent dire adieu à leurs enfants. Seul Onoda ne reçoit aucune visite. Lorsque ses camarades le plaignent, il s'efforce de montrer de l'indifférence mais, en réalité, il se sent abandonné et souffre en silence.

Le général Shigetomi tient à féliciter en personne les jeunes gens qui vont partir :

« Pendant la durée de votre séjour, vos instructeurs ne se sont plaints d'aucun d'entre vous. Vous avez tous fait votre devoir. Soyez dignes de cette école et du grade que vous portez maintenant. »

Puis il leur donne l'accolade à la japonaise, c'est-à-dire en posant ses deux mains sur les épaules des jeunes gens. Les yeux du « monstre » sont mouillés de larmes.

Onoda, avec quarante de ses camarades, quitte Kurume sans ceinturon et sans le sabre familial, pour rejoindre la mystérieuse 33^{e} compagnie.

Ils arrivent à Futamata le 13 août 1944, mais les cours ne doivent commencer que le 1er septembre. L'école se remplit petit à petit. Des recrues en provenance des quatre coins du Japon arrivent, déposent leur paquetage et repartent immédiatement passer ces quelques jours de liberté avec leur famille. Seul le groupe d'Onoda, qui n'a toujours pas de ceinturon, ne peut quitter l'école et ce contretemps irrite beaucoup les jeunes gens. Ils font part de leur mécontentement au capitaine Urano qui intercède en leur faveur auprès du lieutenant-colonel Kumakawa, qui

commande l'école. Le soir même, vers minuit, la permission tant attendue est accordée.

Dès le lendemain, Onoda fait un détour par Tokyo pour se procurer un ceinturon. Il va rendre visite à son frère Toshio qui, on s'en souvient, enseigne à l'École militaire de santé, avec le grade de commandant, et lui demande de l'aider à trouver le ceinturon, objet de tous ses maux. Il passe la soirée avec son frère et sa belle-sœur dans leur petite maison de Nakano (l'un des quartiers de Tokyo où se trouve la fameuse école d'espionnage dont Futamata est une annexe).

« Alors, te voilà maintenant officier, dit Toshio. Quelle est ta nouvelle affectation ?

— Je sais seulement, répond Hiroo, que c'est la 33e compagnie de Futamata, mais j'ignore ce que l'on peut y faire. »

À ces mots, Toshio devient grave. Sa femme, qui prépare le dîner, ne s'aperçoit de rien. À demi-mot, il fait comprendre à Onoda qu'à Futamata on enseigne l'art de tuer, le secret et le silence. Onoda traduit aussitôt par renseignement et espionnage (à cette époque, même au sein de l'armée, beaucoup d'officiers ignoraient l'existence de l'école de Nakano et de son annexe Futamata, qui ont disparu à la fin de la guerre et dont on a ensuite beaucoup parlé au Japon). Onoda se rappelle alors qu'avant son départ de Nan-tchang le sous-lieutenant Ono, qui était officier de renseignements à l'état-major de la division, lui a dit : « Nous avons besoin d'hommes comme toi, qui parlent le chinois couramment. Quand tu auras fini ton instruction, tu seras sans doute affecté aux services de renseignements. » Mais à cette époque Onoda n'avait pas pris ces paroles au sérieux.

Le lendemain, il fait ses adieux à son frère, pend le sabre à son ceinturon, va saluer le palais impérial, le sanctuaire Yasukuni [2] et le sanctuaire Meiji, et prend le train pour Wakayama, sa contrée natale.

En arrivant à la maison, ses premières paroles sont pour reprocher à ses parents de n'être pas venus lui apporter le sabre à Kurume.

« Que dis-tu là ! s'écrie sa mère en colère, ton télégramme nous demandait de rester ici ! »

Onoda reste stupéfait : sans doute s'agit-il d'une erreur de transmission.

L'été s'achève et, déjà à l'agonie, le Japon va encore se battre pendant un an avant de capituler et d'entraîner le jeune homme dans l'une des plus singulières aventures de notre temps.

Face à l'éventualité de plus en plus probable d'un débarquement américain dans l'archipel nippon, la guerre subversive est désormais considérée comme la seule forme de résistance possible.

Jusqu'en 1944, l'entraînement à ce nouveau genre de guerre avait lieu à l'école de Nakano dont la création remonte à 1938. Mais les installations de cette dernière étant rapidement devenues trop exiguës, il avait fallu envisager une décentralisation en province. C'est ainsi qu'avait été fondée l'école de Futamata : à deux kilomètres de la ville, sur les bords du fleuve Tenryu, dans le département de Shizuoka, des baraquements en bois avaient été dressés. Là devait être assurée la formation rapide et intensive d'officiers de commando. Le cycle des études, qui, à l'origine, était d'un an, fut rapidement réduit à six mois sous la pression des événements militaires.

La première promotion, constituée par deux cent quarante aspirants, est divisée en plusieurs groupes : Onoda est affecté à celui des commandos spéciaux.

Le 2 septembre, à 8 heures du matin, le commandant réunit les hommes dans la grande salle :

« Messieurs, je suis heureux de vous accueillir ici. Je vais essayer de répondre aux nombreuses questions, que, j'en suis sûr, vous vous posez au sujet de cette école. Notre but est de vous entraîner à la guerre subversive. Ce camp est ultra-secret et sous aucun prétexte vous ne devez en révéler l'existence à quiconque. D'autre part, en entrant ici, vous devez renoncer à tout espoir de glorification personnelle et abandonner vos conceptions traditionnelles de l'honneur militaire. Je vous remercie de votre attention. »

L'auditoire est frappé de stupeur. Seul Onoda, prévenu par son frère, ne témoigne que peu d'étonnement. L'officier instructeur, le capitaine Sawayama, intervient à son tour :

« J'ai à vous poser quelques questions auxquelles, je pense, il vous sera facile de répondre. Tout d'abord, je voudrais connaître vos impressions sur la ville de Futamata… »

Surpris, les aspirants se regardent. Le capitaine sourit et enchaîne rapidement :

« À votre avis, combien d'hommes peuvent y établir leur cantonnement ?

» Pourriez-vous m'indiquer les caractéristiques essentielles de cette agglomération ?

» Quelle est la nature de sa principale industrie ?

» Avez-vous une idée des ressources en vivres que nous pourrions nous procurer ici ?

» Avez-vous une idée de la superficie moyenne d'une maison de la ville et du nombre de pièces qu'elle comporte ?

» Vous le voyez, mes questions sont très simples et le premier touriste venu pourrait y répondre. »

Les hommes sont abasourdis. Bien entendu, aucun d'eux n'est capable de répondre et chacun masque son embarras comme il le peut.

Le capitaine continue :

« Ce petit test est destiné à vérifier votre sens de l'observation. Désormais vous devez apprendre à vous servir de vos yeux. Les choses qui vous entourent vous semblent familières et normales ; pourtant certains détails, même s'ils vous paraissent insignifiants, sont du plus haut intérêt. Centralisés, confrontés à d'autres et exploités par l'état-major, ils permettent d'établir une stratégie mieux appropriée à la situation. Quand le quartier général prépare une grande offensive, il a besoin d'être informé dans tous les domaines. Votre entraînement commencera véritablement demain. Vous pouvez disposer. »

Ce discours inquiète beaucoup les jeunes gens. Le soir même, ils envoient au capitaine une délégation chargée de protester contre leur affectation à cette unité :

« Depuis le premier jour, nous souhaitons combattre sur le front à la tête de nos hommes ! C'est pour cette raison que nous avons voulu devenir officiers ! Non seulement l'espionnage ne nous tente pas, mais nous répugnons à sa pratique. Nous sommes incapables de devenir officiers de renseignements ou de commando et nous demandons à retourner au régiment. »

Le capitaine les a écoutés silencieusement, puis : « Il est tard, dit-il. Allez dormir. Nous reparlerons de tout cela quand il fera jour. »

Le lendemain matin, il réunit à nouveau les aspirants : « Il est vrai que l'enseignement que vous recevrez ici est très difficile et différent de ce que vous attendiez. Vous l'avez déjà compris, et cela prouve votre supériorité sur les autres. » Sawayama s'interrompt un instant, puis, d'une voix plus sèche : « Maintenant, je ne veux plus entendre une seule réclamation à ce sujet ! »

Le mouvement de révolte a été étouffé dans l'œuf.

Les officiers qui entraient à l'école de Nakano étaient morts pour la société : ils recevaient une nouvelle identité et leur famille était officiellement informée de leur décès. Cette pratique sinistre n'était heureusement pas en vigueur à Futamata. C'est ainsi qu'Onoda conserva son nom et put correspondre avec ses parents. Il n'était tenu au secret que sur l'existence et les activités de l'école.

Le recrutement de Futamata se faisait dans toutes les armes : infanterie, artillerie, génie, transmissions, marine, aviation, et cet éclectisme permettait un brassage et un échange des connaissances fort profitable pour les élèves.

Ceux-ci disposaient de leurs loisirs comme ils l'entendaient. La liberté d'expression était totale, aucun sujet n'était interdit, seuls étaient sanctionnés tout acte ou toute parole susceptibles de nuire à l'intérêt supérieur du Japon.

Les conditions de travail étaient médiocres. Dans les salles inconfortables où les hommes s'entassaient, l'instructeur lui-même avait des difficultés à passer entre les pupitres, tant ceux-ci étaient rapprochés. Sur une estrade ridiculement petite, il disposait d'une simple table branlante. Néanmoins l'entraînement se poursuivait sans répit. Il n'était pas question de couvre-feu à 22 heures : les lumières brillaient souvent à 3 heures du matin dans les salles où les élèves pâlissaient sur les manuels. De temps à autre, une permission était accordée : Onoda et ses camarades en profitaient pour filer à l'auberge de Kakuya ou d'Iwataya, où ils continuaient de travailler. L'école favorisait ces sorties car, selon le souhait de leurs supérieurs, les jeunes gens devaient s'intégrer à la population : la consigne était d'aider cette dernière et non de la tracasser. Ce nouvel état d'esprit supposait que les élèves de Futamata n'aient droit à aucune faveur particulière. Ainsi, la police ayant constaté que les jeunes gens ne respectaient pas l'interdiction faite à la population de sortir, de nuit comme de jour, dans la rue en chemise blanche, ou d'y fumer, s'était plainte au commandant de la place. Celui-ci avait obligé les élèves à s'excuser. Onoda et ses camarades avaient éprouvé une certaine honte à recevoir une leçon de patriotisme de la part de civils.

En fait, le nouvel enseignement en vigueur, fondé sur le libre développement de la personnalité, était véritablement révolutionnaire au Japon. À Kurume, on avait appris aux aspirants à monter à l'assaut des positions ennemies, sabre au clair, avec comme seule issue la mort ou la victoire. À Futamata, on leur apprenait à survivre coûte que coûte, même si l'honneur devait en pâtir : la poursuite de la guerre devait l'emporter sur

toute autre préoccupation. Il n'était plus question de mourir glorieusement : cette conception du devoir, pour respectable qu'elle fût, devait être abandonnée au profit de l'intérêt collectif.

Onoda s'accommodait fort bien de ce nouvel état d'esprit. Depuis l'enfance, en effet, il supportait mal le cadre étroit dans lequel on l'avait enfermé. Les ordres, les interdictions, les devoirs lui pesaient.

Outre le sabotage, le commando avait pour mission essentielle de saper le moral de l'ennemi en agissant par surprise. Pour beaucoup d'élèves, ces notions n'étaient pas aisées à concevoir et encore moins à mettre en pratique. Après un mois d'entraînement, le capitaine Sawayama les confronta à un cas concret, celui de l'île de Taiwan.

Le gouvernement militaire avait publié un fascicule sur les ressources de l'île. Une série de questions étaient posées auxquelles les élèves de Futamata devaient s'efforcer de répondre : « Compte tenu des pertes ennemies connues, comment Taiwan pouvait-elle être défendue ? Quelle forme de combat fallait-il adopter ? Comment assurer le transport des troupes, le ravitaillement ? Pouvait-on prévoir les réactions de la population civile chinoise de l'île ? » L'exercice était difficile et beaucoup de jeunes gens refusèrent tout simplement d'y participer. Onoda, à qui son frère Tadao avait inculqué quelques idées générales sur la guerre et la politique, tenta avec beaucoup de bonne volonté de trouver une solution.

Au cours du premier mois du stage, on enseignait aux jeunes gens la psychologie, l'ethnologie, les techniques d'effraction telles que l'ouverture des lettres, la photographie de documents, etc. Le deuxième mois était consacré au sabotage, à la miniaturisation des armes et des explosifs avec leurs effets sur les organes vitaux des complexes industriels. À cette occasion, les aspirants apprenaient par exemple à distinguer dans un train en marche une citerne vide d'une pleine. Ils apprenaient aussi à interpréter le plus rapidement possible les phénomènes nouveaux qui pouvaient se produire : il fallait en effet éviter qu'ils ne commettent la même erreur que de nombreux Japonais qui prirent pour une nouvelle arme secrète les longues traînées blanches laissées derrière eux par les premiers B 29 américains qui survolèrent le Japon et qui n'étaient que le résultat de la condensation des gaz d'échappement. Le troisième mois, on enseignait les arts martiaux japonais, le close-combat, les techniques de survie dans la jungle, le système des transmissions et les codes chiffrés, puis on passait à

la mise en application de ce qui avait été enseigné. C'est ainsi qu'à l'insu de toute la population, fut simulé un débarquement américain sur l'aérodrome d'Hamamatsu ; les commandos de Futamata, pour empêcher cette action, étaient censés détruire ce dernier. Seul le commandant de la base était dans le secret. Un officier de l'école de Nakano supervisait l'opération. La manœuvre devait durer quatre jours et trois nuits. À un moment, un commando qui tentait de pénétrer sur la piste d'atterrissage fut surpris et fait prisonnier. Inquiets, les habitants de la région en vinrent à supposer que les élèves de Futamata s'étaient révoltés et que leur intention était de détruire l'aéroport et, après s'être concertés, ils décidèrent de prévenir la *Kempeitai*. Mais, heureusement, l'opération était terminée et tout s'arrangea.

On démontrait aussi aux jeunes gens que, contrairement à ce qu'ils croyaient jusque-là, le fait d'être prisonnier, loin d'être déshonorant, était profitable dans la mesure où il permettait de fournir à l'ennemi de fausses informations. On les incitait même, si l'occasion devait se présenter, à se constituer prisonniers de leur plein gré pour noyauter les prisons.

Les instructeurs tentaient de leur faire comprendre et accepter ce que pourrait être un jour leur destin, celui de *mobo*[3] : si, fait prisonnier par l'ennemi, le *mobo* est renvoyé au Japon, il est jugé par un tribunal militaire qui, le plus souvent, le condamne à mort. S'il échappe à cette sentence, la raison de la clémence dont il bénéficie n'est pas dévoilée ; il est lui-même tenu au secret et la société, qui ignore tout de son rôle, le rejette : il est méprisé par ses amis, sa famille elle-même et ne peut recourir au suicide qui le déshonorerait à jamais.

Cet enseignement, révolutionnaire, n'emportait pas l'adhésion unanime des élèves, qui, dans leur majorité, étaient des hommes simples, uniquement désireux de combattre loyalement pour la patrie, sans s'embarrasser de ces subtilités dont la nouveauté heurtait la morale qu'on leur avait inculquée.

À l'époque où Onoda étudiait à Futamata, la situation militaire du Japon était, nous l'avons dit, désespérée : avec le débarquement des Américains aux Philippines, la guerre avait pris un tournant tragique et à l'état-major impérial il avait été décidé que l'archipel serait défendu île par île. Une lutte sans merci s'engageait et les instructeurs de Futamata avaient pour tâche essentielle de convaincre les futurs combattants que tout pouvait encore changer : ainsi endoctrinés, Onoda et ses camarades brûlaient de l'envie de se jeter dans la guerre.

Leur impatience allait être rapidement satisfaite. Le 30 novembre 1944, l'entraînement est brutalement interrompu : Onoda est affecté à l'état-major de Manille et doit quitter le Japon le 7 décembre. Le jeune homme dispose d'une semaine pour faire ses adieux à sa famille. C'est au cours de cette dernière rencontre que sa mère lui remit le poignard que sa propre mère lui avait légué lors de son mariage afin qu'elle pût se faire hara-kiri si son mari la répudiait. Cette arme, qui symbolise en quelque sorte le respect dû à la parole donnée, Onoda ne s'en séparera pas au cours de ce qui va être dès lors sa seconde vie.

Chapitre 7
Une mission impossible

7 décembre 1944 : départ pour les Philippines. L'aspirant Onoda fait partie du groupe des vingt-deux hommes formés aux techniques de la guérilla.

En camion et en train, les jeunes gens gagnent Tokyo d'où ils doivent s'envoler vers leur destination. Mais, pour des raisons d'ordre technique, le départ des avions est retardé et de longues et monotones journées s'écoulent dans des chambres d'hôtel sinistres. Un matin, l'un des garçons du groupe, Furuta, entre en trombe chez ses camarades et leur apprend que les Américains ont débarqué à San José, dans l'île de Mindoro. À l'annonce de ce désastre, les jeunes gens restent pétrifiés et Onoda sent grandir en lui l'impatience de pouvoir mettre enfin au service de son pays les connaissances qu'il a acquises à Futamata.

Au bout de dix jours, l'ordre de départ est donné. Trois appareils, dont un ancien bombardier du type 97 et deux autres d'un modèle plus récent, sont mis à la disposition des vingt-deux élèves officiers. Onoda embarque avec Furuta, Takaku, Moriguchi et Yamamoto.

Le plan de vol prévoyait une escale à Taipeh, où devait se faire le ravitaillement en essence, puis un atterrissage sur la base de Clark, dans l'île de Luçon. Mais le voyage va être beaucoup plus long que prévu et se dérouler dans de très mauvaises conditions. En effet, tout de suite après le décollage, à la verticale de Kisarazu, le temps devient franchement mauvais. L'avion éprouve des difficultés à atteindre les cinq mille mètres d'altitude indispensables pour franchir le mont Fuji. Les appareils ne sont ni pressurisés ni chauffés et Onoda et ses camarades, en uniforme d'été, souffrent terriblement du froid et font de la gymnastique dans la carlingue

pour lutter contre l'engourdissement. Après le passage de la montagne, l'avion perd de l'altitude et les passagers se réchauffent légèrement.

Le mauvais temps s'aggrave et l'avion doit se poser à Gannosu, dans le Kyu Shu. Le lendemain, le départ a lieu très tôt. Mais l'avion rencontre un typhon au-dessus de Gannosu. Le vent souffle avec violence, la pluie bat la carlingue. Il faut prendre d'urgence une décision. Le pilote, le lieutenant Kimura, qui veut sauver ses passagers et son avion, décide de se poser sur l'aérodrome de Naha, à Okinawa. Sans aide au sol, l'approche est un véritable suicide, mais les talents du pilote sont grands : il réussit à poser son appareil qui cependant quitte la piste à la suite de la rupture du train d'atterrissage ; le moteur droit est endommagé. Trempés jusqu'aux os mais heureux d'être encore en vie, Onoda et ses compagnons courent se mettre à l'abri dans des baraquements. Il faut trois jours pour réparer l'avion. À l'aube du quatrième, le lieutenant Kimura décide de tenter un décollage. La tempête sévit toujours mais diminue d'intensité. L'avion éprouve quelque difficulté à quitter le sol : le moteur droit bafouille, rendant très difficile la prise d'altitude. Enfin, pour tout arranger, le typhon redouble de violence. Le pilote doit se poser en catastrophe à Miyako, petite île située au sud d'Okinawa.

Les passagers, dont le moral est fort bas, pensent ne jamais atteindre Luçon. Mais la météo annonçant une amélioration des conditions atmosphériques, le pilote donne immédiatement l'ordre du départ. En réalité, le temps ne s'arrange guère et l'appareil doit se poser à Taiwan. Après trois jours d'attente, l'avion peut enfin redécoller pour se poser à Clark, le 22 décembre 1944. Le voyage a duré une semaine.

La base de Clark est en état d'alerte, pourtant nul ne semble beaucoup s'en préoccuper. Un mécanicien explique à Onoda, qui s'inquiète : « Rien à craindre aujourd'hui, c'est le tour de Manille d'être bombardée. Vous savez, les Américains ont une tactique très simple : ils bombardent Manille les jours pairs, et nous les jours impairs. Comme nous sommes le 22, vous ne risquez rien et vous pourrez dormir tranquille ! »

Dès le lendemain matin, Onoda et ses camarades quittent Clark pour Manille. À basse altitude, des avions américains survolent la ville, qu'ils inondent de cartes de Noël dont le texte, en anglais, est le suivant : *Nous combattons contre les Japonais pour que le peuple philippin puisse passer un joyeux Noël et une bonne année.*

Les services de renseignements de l'armée sont installés dans un bâtiment en béton de douze étages. À l'entrée, on peut lire : « Institut de recherche des sciences naturelles ». L'immeuble est remarquablement bien situé, dans le quartier des résidents étrangers, boulevard de Manille. Les services de renseignements sont placés sous la responsabilité du commandant Taniguchi Yoshimi, ancien élève à l'école d'espionnage de Nakano. Les effectifs sont d'environ vingt personnes : officiers, sous-officiers et soldats, tous en civil. Pour des raisons de sécurité évidentes, le port de l'uniforme japonais est interdit. Le travail d'intendance est confié à des Philippins qui vivent dans le bâtiment sans jamais en sortir.

Après que leur identité a été minutieusement contrôlée, Onoda et ses compagnons sont soumis à un véritable examen. Le commandant Taniguchi, qui assiste à l'entretien, leur déclare ensuite : « Demain, vous partirez pour Naja, à quatre-vingt-dix kilomètres dans le sud de l'île de Luçon, où se trouve l'état-major du régiment. Là vous trouverez une ferme appartenant à l'armée japonaise. Vous serez déguisés en commerçants venus percevoir l'argent qui leur est dû pour des marchandises vendues. »

Dans la soirée, tous les officiers se réunissent pour la cérémonie des adieux. On porte des toasts, on boit du saké en échangeant les coupes selon la tradition japonaise. Conscients du rôle qu'ils ont à jouer et de la situation plus que précaire du Japon sur le plan militaire, les jeunes gens restent, au milieu de cette petite fête, empreints d'une certaine gravité. Le lendemain, la mission des « commerçants » est annulée : il faut cette fois rejoindre immédiatement la compagnie Sugi à l'état-major de la division chargée de défendre les régions de Batangas et de Nasugbu, au sud de Luçon.

Le 26 décembre, Taniguchi, Onoda et ses camarades quittent Manille dans un camion chargé de munitions. Il s'agit d'explosifs destinés à la guérilla, camouflés dans des boîtes de conserve autour desquelles s'enroule une étiquette « Confiture de fraises. *Made in USA*. » qu'il suffit d'enlever pour accéder au dispositif de mise à feu.

En uniforme d'officier, les hommes portent le sabre, le revolver et les jumelles. Taniguchi, lui, a revêtu la tenue de la police philippine et coiffé un chapeau de montagnard. La nuit est claire et dans le camion les hommes sont tendus. À l'aube, enfin, ils arrivent à l'état-major de la division.

L'armée japonaise a construit une route à travers la forêt et l'état-major loge dans les maisons philippines qui la bordent. L'ensemble est camouflé

par des branches de cocotiers et protégé des regards indiscrets par des palissades.

Dans la grande salle sont réunis le lieutenant-colonel Motoyama, des services stratégiques, le commandant Takahashi, des services de renseignements, le commandant Yamaguchi, des unités de réserve, et le lieutenant Kusano, officier de renseignements, ainsi qu'un sous-lieutenant de la division « Chikujo ». Les cinq hommes, au garde-à-vous, attendent silencieusement dans un coin de la pièce, tandis que les commandants Taniguchi et Takahashi discutent entre eux à voix basse.

Paralysé par l'émotion, la gorge sèche, les mains tremblantes, Onoda a soudain le sentiment que son destin va se jouer là.

Taniguchi appelle d'abord Yamamoto et Moriguchi, qui reçoivent l'ordre d'attaquer avec cinquante hommes et de détruire les installations américaines de San José, dans l'île de Mindoro, où l'ennemi vient de débarquer. C'est ensuite le tour de Furuta et Takaku, qui se voient fixer comme objectif Calapan.

« Quant à vous, aspirant Onoda, dit le commandant Taniguchi en se tournant vers lui, vous devez vous rendre dans l'île de Lubang où vous prendrez contact avec le lieutenant Hayakawa et entraînerez son groupe à la guérilla. »

Bien qu'il n'ait jamais entendu parler de cette île, Onoda n'ose poser aucune question.

Le commandant Takahashi, qui a préparé l'ordre écrit destiné au lieutenant Hayakawa et y a apposé son sceau, s'adresse à son tour à Onoda :

« Je vais envoyer un message codé au lieutenant Hayakawa, mais, pour plus de précaution, vous emporterez cet ordre écrit avec vous. Il concerne uniquement cette compagnie et ne s'adresse pas aux officiers supérieurs commandant les autres corps. Nous vous confions une mission de sabotage : vous devez retarder le débarquement, détruire les installations portuaires et les pistes des aérodromes. Si l'ennemi débarque, il vous faudra utiliser la technique de la guérilla pour le repousser. » Et il ajoute :

« Pour mener à bien cette mission, deux officiers au moins seraient nécessaires. Malheureusement, compte tenu de la situation militaire actuelle, vous serez seul pour l'accomplir. Soyez prudent, patient. C'est une mission difficile et il vous faudra du courage ! »

Le lieutenant-colonel Buto, commandant de l'état-major de la 14e armée, vient d'entrer dans la pièce :

« Je savais que vous étiez là, dit-il aux jeunes gens, mais j'étais fort occupé. Je suis très heureux de vous rencontrer et je compte sur vous, Onoda, pour accomplir votre devoir, totalement.

— Les ordres seront exécutés, mon colonel, quoi qu'il arrive. J'irai jusqu'au bout. »

Entré à son tour, le lieutenant-colonel Yokoyama regarde Onoda droit dans les yeux et lui dit : « Rappelez-vous : pas de combat-suicide ! La lutte que vous allez engager peut durer plusieurs années. Nous ferons bien entendu l'impossible pour vous relever, mais, même si vous perdez tous vos hommes et si vous êtes obligé de vous nourrir de racines, ne capitulez jamais ! »

Cette sollicitude à l'égard du simple aspirant qu'il est fait comprendre à Onoda toute l'importance de sa mission. Touché par l'affection presque paternelle que lui témoigne Yokoyama, il jure obéissance et fidélité à l'empereur et au Japon.

Le destin du jeune homme est scellé pour trente ans.

Conscient néanmoins de la faiblesse de ses moyens, Onoda demande à Taniguchi et à Takahashi de lui fournir dix hommes supplémentaires. La réponse de ses supérieurs est nette : « Non, sincèrement, c'est impossible. Mais vous trouverez à Lubang une compagnie d'élite qui vous apportera une aide précieuse. En outre, l'île est un petit paradis ; on ne risque pas d'y mourir de faim, rassurez-vous. Et vous aurez la chance de combattre aux côtés non pas d'indigènes plus ou moins sûrs, mais des fils de l'empire du Soleil-Levant. C'est un grand honneur, soyez-en digne. »

Très ému, Onoda acquiesce.

Taniguchi lui remet deux cartes de Lubang, l'une au 1/25 000, l'autre au 1/50 000, et lui dit encore : « Pour la stratégie générale de l'état-major, cette île est très importante. Même si la résistance y est difficile, vous ne devez pas abandonner la lutte. Avant de partir, passez au bureau de la compagnie : vous y trouverez une carte aérienne de l'île qui date de la construction de l'aérodrome. »

Le jour de son départ, on charge dans le camion qui doit transporter Onoda cinquante boîtes de plastic, deux boîtes de kalite, cinquante boîtes de « confiture de fraises », cinquante grenades antichars, cent grenades antipersonnel. Au total : 8 tonnes. Onoda emporte également une tenue de combat camouflée, un costume civil, un chapeau, et 30 kilos de sucre.

Takahashi lui remet 5 000 yens, somme considérable pour l'époque, prélevés sur les fonds secrets, et Onoda quitte le PC de la division avec cinq soldats et le sergent-chef Suzuki qui conduit le camion, chargés de récupérer à Lubang l'essence et les bombes entreposées sur l'aérodrome. Onoda fait ses adieux à Taniguchi, qu'il ne reverra que le 10 mars 1974.

Arrivé au port, il se met en quête du bateau qui doit le transporter à Lubang. Il le trouve à quai. C'est un bâtiment de 50 tonnes baptisé *Seifukumaru*. Le commandant du navire, un petit homme jovial de quarante ans, qui a été avisé qu'il aura à prendre à son bord Onoda et ses 8 tonnes de munitions, explique à ce dernier que, pour ce chargement, une autorisation de la capitainerie du port est nécessaire. Onoda s'y rend rapidement mais le responsable est déjà parti. Agacé par ce contretemps, il va jusqu'au domicile du fonctionnaire, à quelques centaines de mètres de là : celui-ci prenait tranquillement son bain. Sous le regard sévère d'Onoda, le bureaucrate sort de l'eau et se met aussitôt à préparer les papiers demandés.

« Le capitaine du bateau est-il d'accord pour transporter ces munitions ?

— Naturellement.

— Dans ce cas, les formalités sont simples. Inscrivez sur ce registre ce que vous transportez. »

Pendant ce temps, un soldat a apporté un plateau sur lequel se trouvent une bouteille de bière et un bol de riz.

« Quand revenez-vous à Manille ?

— Je ne reviens pas », répond Onoda avec simplicité.

L'officier le regarde longuement : « C'est un travail pénible et dangereux. » Puis : « Cette bière, je vous l'offre de grand cœur et je serais heureux que vous l'acceptiez. »

Devant l'attitude amicale du jeune homme, Onoda ressent soudain un peu de honte : « Je vous remercie, mais je suis vraiment très pressé !

— Alors, permettez-moi de vous souhaiter bonne chance. »

Quand Onoda revient au port, les munitions sont déjà chargées sur le bateau. Tout le monde dîne à bord avec le commandant et son équipage.

« Vous savez, dit le capitaine, mon bateau est le seul de Manille encore utilisable pour ce genre d'expédition.

— Pourquoi vous exposez-vous ainsi, au lieu d'aller vous mettre en sécurité, vous et votre bâtiment ? demande Onoda.

— J'ai besoin d'argent. La vie est chère et l'armée ne paie pas beaucoup. J'ai à peine de quoi acheter le nécessaire. C'est pourquoi j'accepte ces

missions. Au retour, je ramènerai des buffles pour les revendre à Manille. Maintenant, allez vous reposer, nous appareillerons dès que la nuit sera tombée. »

Le 30 décembre 1944 à 21 heures, le *Seifukumaru*, par une nuit noire et sous la pluie, quitte silencieusement et tous feux éteints le port de Manille. Vers minuit, il croise au large de Corregidor, très à l'ouest, pour éviter les torpilleurs américains qui patrouillent le long des côtes. Le bâtiment file 8 nœuds. Il faut faire vite, car pour la seconde fois la bataille fait rage aux Philippines. L'armée impériale japonaise recule, après des combats acharnés. Depuis Midway, pour l'état-major, la défaite est inévitable. On le sait au palais impérial, mais l'heure de la reddition n'a pas encore sonné.

Sur la passerelle, aux côtés du commandant, Onoda scrute la mer avec attention pour y déceler la présence de navires ennemis.

Soudain, il voit se dessiner les contours d'une île qui, pour lui, n'a alors d'autre réalité que son nom : Lubang.

Tandis que le capitaine, heureux d'être arrivé à bon port, explique à Onoda la manœuvre qu'il faut effectuer pour aborder l'île dans les meilleures conditions, Onoda observe le paysage avec ses jumelles. Lubang, c'est un peu l'île d'Oléron : même forme, même superficie, dix kilomètres d'est en ouest et trente kilomètres du nord au sud ; soit environ trois cents kilomètres carrés que se partagent quatorze mille indigènes.

Un camion de l'armée de l'air emmène aussitôt Onoda et le capitaine à la ville de Lubang, distante d'environ dix kilomètres. Pendant ce temps, les matelots et les soldats restés à bord camouflent le bateau avec des branches.

À cette époque, il y a à Lubang environ deux cent cinquante militaires, une cinquantaine d'hommes de l'armée de terre commandés par le lieutenant Hayakawa ; une vingtaine de soldats de l'aviation sous les ordres du sous-lieutenant Suihiro plus spécialement chargés de protéger l'aérodrome ; une compagnie de transmission du service du chiffre dirigée par le sous-lieutenant Tachigami, un groupe d'observation aérien commandé par le sous-lieutenant Tanaka et une compagnie d'entretien des avions embarqués sur porte-avions, dont le sous-lieutenant Osaki a la responsabilité et qui doit rejoindre Manille incessamment.

Le soleil brille maintenant et le camion approche de Lubang. Soudain, une série d'explosions se fait entendre et Onoda distingue très haut dans le ciel des bombardiers américains.

« Pourvu que mes matelots aient eu le temps de finir le camouflage du bateau ! dit le capitaine avec inquiétude. Vous savez, c'est toute ma fortune. »

Le fracas s'atténue peu à peu et les avions disparaissent à l'horizon. Le camion cahote lentement sur la piste qui longe l'aérodrome lorsque surgit à la portière le sous-lieutenant Suihiro :

« Où allez-vous ?

— Nous cherchons la compagnie du sous-lieutenant Hayakawa, répond Onoda. Savez-vous où elle se trouve ?

— Vous arrivez de Manille ?

— Oui, dit Onoda.

— Alors, on ne sait pas là-bas que, lorsque les Américains ont débarqué à San José, la compagnie d'Hayakawa a pris position dans la montagne Amporon ? Prenez cette route et, à deux kilomètres de la plage, vous trouverez son PC. »

Peu après, le camion arrive devant une grotte. À l'entrée, parfaitement dissimulée sous les arbres, une tente abrite le poste de commandement et les munitions. Quant aux hommes, ils sont installés aux points stratégiques de la montagne. Au sous-lieutenant Hayakawa, qui s'avance vers lui, Onoda tend aussitôt son ordre de mission. Hayakawa le lit avec attention et demande :

« Vous êtes venu en bateau ?

— Oui, mon lieutenant. »

Hayakawa hoche la tête. C'est un homme d'une quarantaine d'années et la jeunesse de l'aspirant le gêne un peu.

« J'ai été prévenu de votre arrivée par un message codé de la division et j'ai fait préparer les bateaux comme convenu. »

Onoda, surpris, comprend bien vite qu'il y a un malentendu : il est venu pour défendre l'île et non organiser la retraite. Ne connaissant pas la traduction en code du mot « guérilla », le sous-officier du chiffre, pour l'exprimer, a choisi le terme *sen*, qui en japonais signifie à la fois « bataille » et « bateau ». Le sous-lieutenant Hayakawa, qui n'est pas un foudre de guerre, s'en est tenu au second sens et a fait préparer dans la baie de Tagubag dix embarcations pouvant contenir chacune cinq hommes, c'est-à-dire l'ensemble de sa compagnie. L'erreur, qui est d'importance, ne laisse pas d'inquiéter Onoda.

« Allons déjeuner », dit Hayakawa.

Le repas est frugal, et les deux hommes mangent sans grand appétit.

« Voyez-vous, reprend le sous-lieutenant, je suis heureux de votre arrivée. Je suis atteint d'une maladie de foie incurable et je ne puis assurer seul ce commandement. J'ai été appelé au début de la guerre, puis réformé pour raison de santé, mais quand l'offensive américaine s'est déclenchée, on m'a rappelé. En vérité, je devrais être à l'hôpital en train de me soigner. »

Compatissant, Onoda soupire, puis s'enquiert de l'armement : 150 fusils, 5 mitrailleuses de 12,7 et canons de 13,2, retirés à des avions de chasse endommagés. C'est bien mince.

« Avez-vous des mitraillettes ?

— Non, répond Hayakawa. À San José on m'avait dit qu'il y avait ici des armes pour tout le monde. En fait, vous le voyez, nous sommes assez démunis. Ah ! j'oubliais : nous avons aussi trois automatiques qui appartenaient à des Philippins. Mais nous n'avons pas une seule grenade. »

Onoda, qui passe en revue les lignes de défense côtière, constate que les fossés sont peu profonds et décide qu'il faut les creuser davantage si l'on veut qu'ils résistent aux pièces lourdes de l'artillerie de marine ennemie. De plus, il faut commencer d'urgence l'entraînement des troupes à la guérilla.

Après avoir récupéré les munitions apportées par le *Seifukumaru*, il fait installer un dispositif de destruction des installations portuaires ; il ordonne également que des explosifs soient placés le long des pistes de l'aérodrome et que le reste soit camouflé dans la montagne. Il faut agir vite et avec prudence, car chaque jour des avions américains survolent l'île. Le bateau doit appareiller le lendemain pour Manille avec un chargement d'essence, puis, en principe, récupérer en deux fois les hommes du sous-lieutenant Osaki. Mais ceux-ci sont pessimistes et certains d'entre eux, estimant que le débarquement américain est imminent, pensent que le navire ne pourra pas revenir les chercher et que, par conséquent, il vaut mieux, compte tenu du fait qu'ils n'ont pratiquement pas d'armes, rentrer tout de suite à Manille. C'est le bon sens même qui s'exprime par leur bouche, mais les officiers font la sourde oreille : résolument optimistes, ils continuent de croire que l'armée japonaise repoussera victorieusement les Américains.

Suihiro avise Onoda que tant qu'il restera de l'essence sur le port, l'ordre de faire sauter ne pourra être donné. De son côté, la compagnie d'entretien lui demande de patienter encore avant de détruire les pistes, l'aviation japonaise pouvant reprendre l'offensive d'un jour à l'autre.

La mort dans l'âme, Onoda, à qui son grade d'aspirant ne confère aucun droit au commandement, se voit dans l'impossibilité de remplir sa mission.

Le 3 janvier, vers 8 heures, une sentinelle qui est en observation sur le sommet d'un piton arrive en courant et annonce : « La flotte ennemie est en vue ! »

Onoda attrape ses jumelles et bondit sur la colline. Au premier regard, il est frappé de stupeur : c'est une véritable armada qui s'avance vers l'île. Il compte deux croiseurs, quatre porte-avions, quatre cuirassés lourds, trente-sept escorteurs et contre-torpilleurs, environ cent cinquante bâtiments de transport de troupes et, semblables à de minuscules points noirs autour des grandes unités, plusieurs centaines de péniches de débarquement. Il renonce rapidement à dénombrer cette flotte gigantesque qui se dirige vers le nord.

Il rédige aussitôt un message destiné à l'état-major et demande à Hayakawa de le coder et de l'expédier d'urgence. Quand il relit le texte qui a été transmis, il est littéralement affolé. Le sous-lieutenant a donné comme direction l'est, c'est-à-dire Manille, alors que le convoi se dirige vers la baie de Lingayen. Il fait immédiatement rectifier le message. Une demi-heure plus tard, celui-ci parvient à l'état-major qui communique sans tarder à toutes les unités l'ordre suivant : « État d'alerte d'urgence ! Préparez-vous au combat ! »

En lisant ce texte que l'aviation de Lubang a pu capter, Onoda se sent réconforté. Mais sa satisfaction est de courte durée, car il se rend rapidement compte que, s'ils débarquent à Luçon, les Américains se tourneront aussitôt vers Lubang. Il est alors facile de supposer qu'ils attaqueront avec l'artillerie de marine et que, dans ce cas, toutes les munitions sauteront. Il fait donc transporter celles-ci dans les grottes et décrète l'état d'alerte. Mais l'armada dédaigne Lubang et continue sa route vers le nord.

Ayant appris qu'en raison des événements, le *Seifukumaru* ne pourrait revenir le lendemain à Tilic, Onoda décide que les installations portuaires sont devenues inutiles et qu'il faut les faire sauter. Mais Suihiro, indécis, veut attendre encore un peu. Finalement, Onoda parvient à faire mettre en place les charges d'explosif : si les Américains débarquent inopinément, il n'y aura plus qu'à appuyer sur le bouton. Par mesure de sécurité, le dispositif est doublé par un cordeau Bickford.

La destruction des pistes de l'aérodrome est moins importante et moins urgente, car même sur un terrain défoncé, le génie peut installer en quelques heures des plaques métalliques du type Sommerfield et rendre le terrain opérationnel dans la journée. Onoda, qui, tout en ménageant ses munitions, veut remplir coûte que coûte sa mission, a conçu un plan astucieux qu'il expose à Suihiro :

« Vous vous souvenez très certainement du stratagème inventé au Moyen Âge par un samouraï qui, pour tromper l'ennemi, se servit de mannequins de paille ?

— Bien sûr ! dit Suihiro, mais je ne vois pas…

— C'est très simple. Nous allons installer sur les pistes les avions endommagés et inutilisables, et nous les camouflerons, mais suffisamment mal pour qu'ils soient reconnaissables, de telle sorte que l'ennemi, qui nous bombarde tous les deux jours, va détruire notre piste à ses frais. »

Le lendemain, les bombardiers sont au rendez-vous et effectuent le travail que l'on attend d'eux. Cachés dans la montagne, Onoda et Suihiro jouissent de l'extraordinaire spectacle dont ils sont les metteurs en scène. Leur joie est à son comble lorsqu'ils entendent la radio américaine annoncer en japonais que l'aviation a attaqué avec succès la base aérienne de Lubang, stratégiquement très importante. Le manège continue ; au bout de dix jours, le terrain est complètement inutilisable et Onoda a conservé ses précieuses munitions. L'euphorie règne :

« Combien d'avions détruits ? demande Onoda.

— Jusqu'à hier, trente, répond Suihiro.

— Eh bien, nous allons en construire trente autres ! »

Chaque jour, la radio américaine continue de proclamer ses succès. Onoda espère que le commandant Taniguchi, resté à Manille, les entend et qu'il apprécie sa ruse.

Le 10 janvier 1945, l'aspirant Onoda est promu sous-lieutenant. Cette décision a été prise par l'état-major au mois de décembre, avant son départ pour Lubang, mais comme il n'y a aucun tailleur militaire dans l'île, le sous-lieutenant Onoda ne portera jamais ses galons.

Le 1er février 1945, l'ennemi commence à débarquer au sud de Luçon. Le temps des avions fantômes est passé et il faut transporter au plus vite munitions et ravitaillement au cœur de la montagne. Mais les cinquante hommes du sous-lieutenant Hayakawa sont aussi peu efficaces que

possible ; vingt-cinq d'entre eux sont atteints de maladies tropicales et les autres, fort mal en point, ne peuvent transporter plus de 15 kilos à la fois. De son côté, Hayakawa se plaint de son foie et réclame du lait de noix de coco. Onoda est indigné : cette compagnie est bien la plus minable de l'armée impériale japonaise. Il tente d'expliquer la nécessité de la résistance et de la guérilla, mais personne ne l'écoute. Les soldats parlent de continuer la guerre jusqu'à la mort, alors qu'en réalité ils espèrent sauver leur peau. En outre, ils n'aiment pas Onoda, qu'ils ont surnommé Nodashoyu, du nom d'une marque de sauce de soja. Le jeune sous-lieutenant, qui souffre de cette incompréhension, voudrait être officier supérieur, pour inspirer le respect et par conséquent pouvoir insuffler aux autres son idéal.

Le lendemain, dans le port de Tilic, arrivent une série de petits bateaux appartenant aux 15e et 16e groupes de la marine et bourrés de munitions. Ces *kaiten*, véritables torpilles humaines, ont pour mission de s'écraser sur les navires américains et de sauter avec eux. Pour attaquer, ils attendent que les navires ennemis pénètrent dans la baie de Manille. L'état-major de la 14e armée se replie sur Baguio. Les quarante hommes des bateaux-suicide débarqués à Lubang n'ont rien à manger. Onoda, qui sait qu'on ne peut combattre, surtout de cette façon, le ventre vide, cherche une solution. Il ne peut cependant, sachant que l'île est coupée du monde extérieur, envisager de prélever de quoi les nourrir sur le ravitaillement, prévu pour deux mois, de ses propres hommes. Transformé en officier d'intendance, il se rend chez le maire de Lubang, un Philippin qui n'aime guère les Japonais, et qui a des raisons pour cela, et lui ordonne de fournir cent sacs de riz. « Si je dois fournir autant de riz à l'armée japonaise, ce sont les habitants de l'île qui vont mourir de faim ! » se lamente celui-ci. De leur côté, peu coopératifs, les habitants refusent de transporter le riz de jour, de peur d'être attaqués par l'aviation américaine. Onoda ayant aussitôt répliqué « Faites-le de nuit ! », ils prétextent alors que la nuit est trop sombre et qu'il faut attendre la nouvelle lune. Conscient que l'on se moque de lui, mais résolu à obtenir ce riz à tout prix, Onoda demande alors que le travail s'effectue à la lueur de lampes à pétrole et que l'on mette en service la machine à écorcer le riz. Le maire lui répond qu'il n'y a ni lampe ni pétrole et que la machine est en panne. Loin de s'avouer vaincu, le sous-lieutenant fait mélanger de l'huile minérale à de l'essence, alimente les lampes avec cette mixture, met en marche la machine et arrive à ses fins. Il envoie quelques-uns de ses hommes cacher le grain dans la montagne.

Le spectacle de cette armée lamentable, uniquement soucieuse de sauver sa peau, dont les officiers sont aussi veules et égoïstes que les simples soldats, suscite une terrible colère chez Onoda qui en vient à souhaiter que l'attaque ennemie se produise le plus rapidement possible. Son attente n'est pas déçue : trois jours plus tard, les Américains débarquent à Lubang.

Chapitre 8
L'invasion américaine

Deux sortes de raisons ont présidé à la reconquête des Philippines par les Américains. D'une part, le prestige des États-Unis était en jeu dans cette région du Pacifique tombée sous le joug des Japonais et, par voie de conséquence, MacArthur et son état-major considéraient comme un devoir la libération des Philippins, d'autre part, sur le plan stratégique, les Américains souhaitaient établir dans le centre de l'archipel des bases aériennes à partir desquelles ils pourraient tenir en échec les armées nippones.

De leur côté, les Japonais ont mis sur pied un plan, baptisé *Sho I*, qui prévoit en cas d'offensive américaine une riposte aérienne et navale de grande envergure. Le plan est complexe et son succès repose entièrement sur une parfaite coordination des différents états-majors, mais les sourdes rivalités qui séparent ces derniers vont très vite vouer à l'échec le plan nippon.

Après avoir procédé à une série d'attaques aériennes qui détruisent un grand nombre d'avions japonais, les Américains attaquent les Philippines en octobre 1944. Leyte, petite île située au centre de l'archipel, est le premier objectif des troupes de MacArthur. La bataille livrée dans le golfe de Leyte est gigantesque, les pertes japonaises énormes. Le gros de la flotte, de l'aviation et une partie de l'armée sont détruites. L'emploi lui-même des *kamikazes*, ces avions pilotés par des volontaires prêts pour des missions-suicide, est inutile : le sort de la bataille est joué et, du même coup, l'état-major nippon prend conscience que la guerre est perdue. En outre, la présence des Américains dans l'archipel rend désormais impossible l'approvisionnement en combustible de la marine japonaise dans les Indes

néerlandaises. L'effondrement complet des armées de l'empire du Soleil-Levant est proche.

En janvier 1945, l'armada américaine, celle même qu'Onoda avait signalée à son état-major depuis l'île de Lubang, quitte Leyte en direction de l'île de Luçon défendue par les troupes nombreuses, mais mal organisées et médiocrement équipées, du général Yamashita. En moins de trois mois, les Américains, qui rencontrent partout une farouche résistance, se rendent maîtres de l'île. Quant au port de Manille, malgré l'ordre donné à ses troupes de l'évacuer par le général Yamashita, il est âprement défendu jusqu'au 15 mars par les marins du contre-amiral Iwabuchi.

Le projet de MacArthur était couronné de succès puisque désormais la reconquête des autres îles était largement facilitée mais, du moins, la ténacité et le courage des troupes japonaises avaient-ils retardé l'avance des troupes américaines et par la même occasion la défaite jugée inévitable par une partie des officiers nippons.

Le 28 février 1945, un peu avant midi, cinquante « marines » de l'armée des États-Unis d'Amérique débarquent sur la côte ouest de l'île de Lubang, à la hauteur du village de Tomibou. Ils sont si peu nombreux qu'Onoda pense qu'il s'agit d'un piège. À ses côtés, Suihiro, très excité, s'apprête à les poursuivre avec ses hommes. Mais Onoda l'arrête : selon lui, ces soldats ne sont peut-être que des éclaireurs et le gros de la troupe peut survenir. Mieux vaut donc attendre et laisser les Américains commettre une imprudence qui pourra leur donner à eux, Japonais, un avantage. Mais Suihiro, qui est entêté, s'enfonce dans la jungle avec ses dix soldats.

Trois kilomètres séparent la plage de débarquement de l'endroit où se trouve Onoda, mais aucune route directe ne relie les deux points. Pour atteindre la côte nord, Suihiro doit passer par Lubang où il compte récupérer un certain nombre de ses hommes qui, malades, sont restés dans les bâtiments de la compagnie. Pendant ce temps, Onoda, qui attend la deuxième vague du débarquement, organise la défense : en première ligne, la compagnie du sous-lieutenant Tanaka et celle du sous-lieutenant Osaki ; la compagnie de Hayakawa constitue la seconde ligne et Onoda, qui commande le reste de la troupe, se tient en réserve.

Le temps passe. La nuit tombe. Vers 1 heure du matin, Tachibana et Osaki arrivent en camion de l'aéroport :

« Où est Suihiro ? interroge anxieusement Onoda.

— Il est resté à Lubang. Il a refusé de venir avec nous. Quant à nous, nous sommes partis parce que nous étions sur le point d'être encerclés. »

Une demi-heure plus tard, Onoda contemple tristement le ciel embrasé : non loin, la ville de Lubang brûle et sans doute avec elle Suihiro et ses hommes.

À l'aube, il aperçoit, près du port de Tilic, un cuirassé et trois bâtiments qui transportent des hommes. C'est la deuxième vague qui, avec ses soixante-dix LCT [1] et ses quatre mille hommes, s'apprête à débarquer. L'artillerie de marine pilonne la montagne. Le nouvel objectif des Américains, cette fois, est Tilic.

Onoda ne ressent aucune peur, mais il tremble en songeant à la fin qui attend les *kaiten*, ces fameux commandos-suicide de la marine. Ce qu'il ignore, c'est que le quai n'a pas sauté comme prévu et que les marins, n'ayant pu attaquer, se sont réfugiés dans la rivière avec leurs engins.

Au bout de deux heures, les avions de chasse entrent en action, attaquant en piqué et mitraillant tout sur leur passage. Des bombes d'environ 100 kilos, suspendues à un parachute, explosent avant d'atteindre le sol. Les Japonais, qui n'ont pas de défense anti-aérienne, sont terrorisés. Enfin le bombardement cesse et les navires de transport commencent à déverser le flot des attaquants.

À ce moment Onoda voit s'approcher en rampant un homme en qui il reconnaît un soldat de la compagnie de Suihiro :

« Les nouvelles sont mauvaises, mon lieutenant. Hier soir, à Lubang, les Américains ont attaqué notre cantonnement au lance-flammes. Je suis le seul à avoir pu m'échapper. Il n'y a pas d'autre survivant.

— Mais le lieutenant Suihiro a-t-il été tué également ?

— Je le crains, malheureusement. »

Ainsi, le pressentiment qu'Onoda a eu la veille au soir était juste et comme en un songe, le sous-lieutenant revoit le visage enfantin de Suihiro qui avait eu tant de plaisir à tromper les Américains avec ses avions-fantômes…

Un peu plus tard, des marins du commando-suicide arrivent en courant : « Quand les Américains ont débarqué, déclare l'un d'eux, le lieutenant Ueno a ordonné la retraite dans la montagne.

— Comment ? s'exclame Onoda avec désespoir, et les bateaux ?

— Inutilisables : la marée était trop basse.

— Alors, vous avez renoncé ?

— Non, non. Le lieutenant est resté sur place et il a l'intention d'attaquer la prochaine vague d'assaut.

— Et le quai ?

— Il est intact. Nous n'avons pas eu le temps de le faire exploser. »

Pendant ce temps, le débarquement se poursuit. Quatre chars et une compagnie de « marines » progressent en direction de Bigo. Le lieutenant Ueno vient d'arriver : avant de s'enfuir, il a saboté le moteur de ses torpilles. La colonne américaine se dirige maintenant vers la position d'Onoda, qui décide de décrocher et d'aller attendre l'ennemi dans la jungle, sur le piton, car dans un combat à découvert ses hommes n'auraient aucune chance. Mais les lieutenants Ueno et Tanaka ne sont pas de cet avis et veulent combattre sur place. Onoda tente de leur démontrer que c'est un suicide.

Une nouvelle attaque se déclenche et, sans perdre une seconde, Onoda ordonne aux soldats malades et blessés de se réfugier dans la montagne. Cinq ou six hommes valides doivent les aider et transporter le ravitaillement nécessaire. Une heure plus tard, l'un de ces derniers revient en boitant : la colonne a été attaquée et lui-même est blessé à la jambe.

« Que sont devenus les autres ? demande Onoda.

— Je marchais devant, en éclaireur, quand les Américains nous sont tombés dessus. J'ai tenté de les arrêter. Malheureusement mes grenades n'ont pas explosé. Je crois que mes camarades ont eu le temps de se mettre à couvert. »

Étonné, Onoda examine les grenades : elles sont en parfait état ; le jeune soldat ignorait sans doute qu'il fallait les dégoupiller avant de les lancer…

La route est maintenant coupée et l'attaque se poursuit. L'étau se referme et Onoda, qui en est conscient, décide d'agir vite. Il commence par emmener avec lui les soldats qui se trouvent à découvert. Au cours de leur marche, Onoda et ses hommes voient des traces de sang appartenant aux malades et aux blessés qui ont été attaqués. Les soldats Kozuka et Muranaka sont étendus, face contre terre.

À ce moment, l'ennemi commence à tirer. Muranaka, qui s'est levé d'un bond, est tué net par une rafale de mitrailleuse. Onoda se couche à côté de Kozuka et lui demande s'il peut avancer un peu, puis, apercevant un fossé à quelques mètres, il cherche à tâtons la main de Kozuka pour l'y entraîner avec lui. Il sent un liquide chaud lui couler sur le bras ; c'est du sang. Il regarde la main de Kozuka : le pouce a été tranché par une balle.

Deux jours plus tard, dans la soirée du 2 mars, Onoda est acculé et la retraite est devenue impossible. Les pertes s'aggravent. Les sous-lieutenants Tanaka et Osaki ont été tués au cours du dernier assaut. Les soldats, livrés à eux-mêmes, tirent sans arrêt et gaspillent les munitions. Il faut contre-attaquer, adopter une stratégie permettant d'échapper à la mort. Onoda décide de mettre à profit le relief accidenté de l'île et la jungle : il faut refuser le combat en terrain découvert chaque fois que l'ennemi est supérieur en nombre, et procéder par coups de main successifs sur des éléments isolés. Cette contre-offensive, Onoda la développe pendant deux jours. Elle est couronnée de succès, puisqu'il réussit à se dégager de l'étau américain.

Il a été convenu que le 15e groupe de *kaiten*, commandé par le capitaine Tsukii, rejoindra Onoda au plus tard le soir même. Onoda, qui sait que ces hommes sont sans armes, veut assurer leur protection ; avec un courage exceptionnel, il les attend deux jours, sous le bombardement intense et ininterrompu des mortiers. Mais, au matin du troisième jour, les commandos-suicide n'étant toujours pas arrivés, Onoda doit renoncer car il risque de compromettre la sécurité de la section tout entière.

Ce jour-là, des nouvelles désastreuses lui parviennent : la compagnie d'entretien de l'aéroport a été attaquée et les hommes ont dû fuir en emportant seulement les grenades, sans avoir pu détruire les munitions et l'essence. Pour toute défense, ils ont utilisé une mitrailleuse d'avion démontée.

La situation est désespérée et un sentiment de honte envahit Onoda à l'idée que les quais du port et l'aéroport ont été livrés intacts à l'ennemi. De fureur, il jette au loin le fourreau de son sabre, prêt à mourir. Mais brusquement, sans raison apparente, les Américains « décrochent » et Onoda se sent partagé entre le soulagement et la déception.

Il retrouve le corps intact de Muranaka et, pensant que la famille du soldat serait heureuse de posséder quelque chose de lui, à l'aide du poignard que lui avait donné sa mère, il lui tranche un doigt qu'il enveloppe dans du papier et met dans sa poche. Puis, se rappelant les paroles de Yokoyama : « Je vous interdis de vous battre jusqu'à la mort », il se baisse, ramasse le fourreau de son sabre et le remet à son côté.

Le 3 mars au matin, le capitaine Tsukii réussit enfin à regagner le camp alors qu'Onoda s'apprête à le quitter en compagnie du caporal Shimada. Le

lieutenant Ueno demande à Onoda de prendre avec lui un jeune soldat qu'il a laissé plus loin en observation.

Alors qu'il passe devant la tente où sont abrités les blessés, quelqu'un interpelle Onoda : « Mon lieutenant ! Avant de partir, pourriez-vous nous laisser des munitions ? »

Étonné, Onoda pénètre dans la tente. Du regard et de la voix, un soldat le supplie : « Vous comprenez, nous ne pouvons plus bouger et nous préférons mourir plutôt que de tomber aux mains de l'ennemi. »

Une vingtaine de blessés fixent le jeune officier.

« Oui, répond Onoda en maîtrisant difficilement son émotion. Je vais vous laisser du plastic et des détonateurs. Pour le cas où ceux-ci ne fonctionneraient pas, je vous laisse également quelques explosifs camouflés dans des boîtes de "fraises". Vous connaissez la façon de les amorcer ? » Il se tait un instant, puis reprend : « Je voudrais vous demander une faveur…

— Laquelle, mon lieutenant ?

— Je n'ai plus d'ordre à vous donner, puisque vous avez décidé de vous suicider. Mais avant, vous pouvez encore faire quelque chose pour notre pays. Je vous demande d'attendre pour mourir le moment où l'ennemi s'approchera de votre tente. Jusque-là, vous devez vivre. Je vous laisse de la nourriture et des médicaments.

— Pour nous, c'est la même chose, que l'ennemi vienne ou qu'il ne vienne pas !

— Pour vous, oui, mais pour nous autres c'est différent ! Quand l'ennemi sera sur vous, nous ne pourrons plus revenir ici et j'ai besoin de savoir à quel moment il arrivera. Je pense que vous avez compris.

— C'est bien. Nous le ferons !

— Merci. »

C'est le dernier mot qu'Onoda peut adresser aux malheureux soldats.

Quand, un peu plus tard, il revient à ce camp, rien ne subsiste : à la place des tentes et des vingt-deux soldats blessés, il y a un grand trou. Il erre longuement dans ces lieux et recueille quelques ossements et une boîte de pansements, pauvres vestiges de la tragédie.

Onoda a retrouvé le jeune soldat dont le lieutenant Ueno lui avait parlé. C'est un garçon d'environ dix-sept ans, au visage d'enfant souriant que les horreurs de la guerre n'ont pas encore marqué.

« Le lieutenant Ueno te demande d'aller le rejoindre. Tu vas ramener avec toi le reste de la compagnie. Pendant ce temps, nous avancerons en observant les mouvements de l'ennemi. Il faut renforcer et défendre nos positions avancées. Dès que la compagnie aura occupé le terrain, tu viendras nous rejoindre. Je compte sur toi, absolument ! »

Après le départ du garçon, Onoda et Shimada continuent leur progression, mais toujours sans découvrir aucune trace des Américains. Ils s'arrêtent un peu plus loin et décident d'attendre le retour du soldat, car de toute manière il est devenu imprudent d'aller plus loin et ils ne peuvent regagner le camp avant la tombée de la nuit.

Deux heures s'écoulent sans que le jeune homme ne revienne. Le jour baisse. Les attaques ennemies sont moins à craindre la nuit, mais en revanche les communications sont très difficiles. Rentrer au camp au moment où la nuit tombe est une entreprise hasardeuse ; de plus, ils n'ont pas de nourriture et leurs bidons d'eau sont vides. Il devient urgent de redescendre dans la vallée, ne serait-ce que pour s'y procurer à boire. Onoda descend seul, laissant Shimada en sentinelle.

Avec d'infinies précautions, il atteint la vallée située cent cinquante mètres plus bas, rampe jusqu'à la rivière et remplit les bidons d'eau. Comme toujours dans les pays tropicaux, la nuit est tombée brusquement. Soudain, dans l'obscurité, il entend la voix de Shimada :

« Mon lieutenant ! Où êtes-vous ?

— Je suis là ! »

Ils essaient en vain de se rejoindre et doivent se résoudre à attendre le jour. Le lendemain matin, ils constatent qu'ils se sont considérablement éloignés de l'endroit où, la veille, ils ont trouvé le guetteur du lieutenant Ueno. Il leur faut une heure pour revenir à leur point de départ. Le soleil est déjà haut dans le ciel quand, à environ trente mètres, ils aperçoivent un petit groupe de soldats américains qui se reposent. Ils se tapissent aussitôt derrière un gros arbre abattu et s'interrogent :

« Qu'est-ce qu'on fait ?

— On attend ou on prend la fuite ? »

Shimada porte un fusil et des grenades. Le lieutenant n'a que son sabre et un revolver. Il n'est pas question d'attaquer, et pourtant la cible est bien tentante.

« Jetons nos grenades et fuyons ! »

Profitant du bruit de l'explosion et du désarroi semé chez l'ennemi, Onoda et Shimada courent à perdre haleine. Une fois hors d'atteinte, ils rampent sur le flanc de la montagne. Une demi-heure plus tard, ils retrouvent le jeune garçon à qui Onoda donne l'ordre de ramener les hommes de la compagnie, lesquels sont restés toute la nuit en faction avec une mitrailleuse. En se lançant à la poursuite d'Onoda et de Shimada, les Américains qui ont été attaqués à la grenade se sont trouvés nez à nez avec la compagnie qui venait rejoindre Onoda. L'engagement a été bref, un soldat américain a été tué et les autres se sont enfuis, refusant le corps-à-corps. Quelques instants plus tard, Onoda et ses hommes sont à nouveau bloqués par un tir de mortier qui dure plusieurs heures. Puis un éclaireur vient prévenir le lieutenant que ce qui reste des troupes placées sous le commandement du capitaine Tsukii s'est séparé en deux groupes : l'un se dirige vers Tilic, l'autre vers Bigo. À leur arrivée, Onoda et Shimada ne trouvent plus personne et décident alors de regagner leurs positions initiales, là où le ravitaillement est caché : à un moment ou à un autre, les rescapés finiront par y revenir.

Sur la route du retour, Onoda remarque avec amertume les chewing-gums collés sur l'herbe et les papiers de bonbons qui jonchent le sol. L'ennemi semble combattre tranquillement, presque confortablement, en ménageant ses forces et ses hommes, alors que l'armée japonaise combat farouchement, jusqu'à la mort. Il se sent subitement très las et éprouve une immense pitié pour son malheureux pays.

Les combats tirent à leur fin : Lubang est presque entièrement aux mains des Américains qui procèdent à un ratissage systématique de l'île au lance-flammes. Le lieutenant Hayakawa et dix de ses hommes ont été tués alors qu'ils se reposaient quelques instants près de la rivière ; il n'y a qu'un survivant. La section du caporal Suzuki est tombée dans une embuscade en descendant un torrent : des Philippins avaient signalé leur présence aux Américains. Là encore, un unique survivant, blessé à l'œil et au bras droit.

La section du caporal Usami a disparu. Le lieutenant Tachigami a été tué au cours d'un engagement : Onoda a découvert son corps dans la jungle. Le 15^{e} groupe des commandos-suicide de la marine a tenté une attaque surprise des positions américaines dans le port de Tilic mais on est sans nouvelles de lui ; le capitaine Tsukii, qui commandait cette section, a succombé à une

maladie. Le 16e groupe, placé sous les ordres du lieutenant Ueno, a attaqué l'ennemi au sabre et à la baïonnette : il a été exterminé.

Tous les officiers sont morts, sauf Onoda qui maintenant compte ses effectifs. Les chiffres sont éloquents : sur deux cent cinquante hommes, il ne reste qu'environ cinquante survivants ; parmi eux se trouvent les caporaux Shimada et Fujita.

Onoda, pourtant très affecté par ces pertes terribles, ne renonce pas et projette d'attaquer l'aéroport avec ses hommes. Pour cela, il faut restreindre encore un peu plus les rations. En calculant au mieux la part de chacun, il est possible de tenir jusqu'au mois d'août. Mais les soldats ne partagent pas les vues de leur officier : ils sont affamés et c'est à qui volera les provisions de riz. Les distributions de soupe sont à l'origine de nombreuses bagarres.

Le cœur serré, Onoda assiste à l'inéluctable détérioration de cette armée que le souffle de la défaite a touchée. Écœuré, il laisse les soldats partir vers leur destin. Seuls Shimada et quelques volontaires de la section du caporal Fujita se joignent à lui.

Des combats dispersés opposent encore les Américains aux derniers survivants des commandos-suicide de la marine. C'est le baroud d'honneur : en fait, la bataille de Lubang est perdue. En peu de temps, l'armée américaine contrôle entièrement l'île et met fin à ses patrouilles dans la jungle. Le calme revient.

La reddition est imminente, mais Onoda qui, isolé avec quelques hommes au cœur de Lubang, n'en sait rien, bande ses forces pour une résistance illimitée.

Chapitre 9
Une existence bien remplie

Bien que petite, l'île de Lubang offre de larges ressources alimentaires. Les fruits surtout y sont abondants, et les bananes, noix de coco, ignames, mangues constituent un menu de base idéal dans la mesure où ils remplacent à la fois les féculents et les matières grasses. Onoda les lave soigneusement avant de les manger et répète inlassablement à Kozuka : « Tu es trop négligent : il faut se méfier des microbes. » Il choisit toujours des bananes encore vertes et mange même la peau, ce qui fait dire à son compagnon, lorsqu'il aperçoit une souris – à Lubang, cet animal peut atteindre une vingtaine de centimètres – qui vient de dévorer une banane en laissant la peau bien nettoyée : « Elle est moins à plaindre que nous ; elle se contente de l'intérieur ! » Ces mêmes bananes sont aussi lavées, coupées, séchées au soleil, puis mélangées à du lait de noix de coco ; c'est un plat convenable dont le goût rappelle celui des patates douces du Japon.

Néanmoins ils considèrent la viande comme un élément indispensable de leur alimentation. À Lubang, on trouve des chevaux, des buffles, des buffles d'eau ou *carabaos*, des cochons sauvages ou *armadillos*. Dans ce domaine aussi il faut être circonspect : un jour qu'ils n'avaient pu capturer un buffle, les deux hommes s'étaient rabattus sur un gros lézard vert. L'animal n'inspirait pas confiance à Kozuka qui craignait que sa chair ne fût nuisible à leur organisme. Il n'avait pas tort, car quelques heures à peine après avoir absorbé leur repas, ils s'étaient mis à trembler de tous leurs membres. Ils se sentaient doués d'une force monstrueuse : « Je serais capable de vaincre à moi seul toute l'armée américaine », répétait Onoda entre deux claquements de dents…

Ils préféraient les bovins, pourtant ils devaient parfois se contenter du buffle d'eau, moins bon mais plus charnu, ou du cheval dont la chair, douceâtre et quelque peu écœurante, laisse longtemps un goût désagréable dans la bouche. En 1945, il y avait environ trois mille buffles dans l'île mais, les habitants en étant friands, leur nombre décrut considérablement en trente ans. La saison des pluies est la plus favorable à la capture de ces animaux qui, se nourrissant essentiellement d'herbe, sont obligés de remonter vers les collines où elle pousse plus dru. En voyant les bêtes grimper, Onoda pensait : « On croirait qu'elles nous préviennent que le moment de les manger est venu. » D'autre part, la pluie assourdit les détonations qui, en temps normal, peuvent alerter les paysans.

Tout d'abord, il faut choisir une bête dans le troupeau, puis la suivre pendant plusieurs heures sans la perdre de vue, afin de l'abattre au moment le plus favorable. Au bruit de la détonation, les buffles s'égaillent, sauf la victime qui ploie lentement sur ses pattes et d'un seul coup s'abat sur le côté. Onoda l'achève alors d'une balle entre les deux yeux ou d'un coup de baïonnette. Ahanant, ils tirent le buffle jusqu'à la lisière de la forêt et lui tranchent l'artère fémorale en prenant bien soin de ne pas être éclaboussés par le jet de sang. Ils procèdent le plus rapidement possible au dépeçage avant d'aller cacher toute cette viande dans un endroit sûr. Selon une technique immuable, Kozuka ouvre le ventre de l'animal et lui enlève la peau. C'est ensuite le tour du cou, de l'échine, des cuisses et des muscles fessiers. Ils font basculer le buffle et Kozuka commence à dépecer l'autre côté. En dernier lieu, il prélève le cœur, le foie, le pancréas et tous les viscères, qu'il met dans des sacs.

Pendant deux ou trois jours, à tous les repas, ils mangent de cette viande fraîche, grillée ou bouillie, mais ce brusque apport de protéines dans leur organisme provoque un choc physiologique assez difficile à supporter : au cours de la digestion, leur température s'élève et pour la faire redescendre ils boivent du lait de noix de coco. Puis, revigorés, ils entreprennent la partie la plus fastidieuse de l'opération, c'est-à-dire la cuisson de la viande, indispensable à sa conservation dans la chaleur tropicale de l'île. Ils découpent la viande en languettes qu'ils font cuire à feu doux pendant un jour ou deux pour éviter le pourrissement. C'est la première étape. La seconde, qui consiste à fumer les morceaux pour en faire de l'*ibushi niku*, est beaucoup plus longue. Ce travail doit être effectué la nuit, car de jour feu et fumée seraient visibles de loin. Ils plantent dans le sol quatre pieux

qu'ils relient deux par deux par un bambou horizontal, puis, ayant enfilé les languettes sur de fines branches, ils posent celles-ci au-dessus du feu, à chaque bout du portique. Au cours de la première nuit, la viande durcit extérieurement. Ensuite, pendant neuf nuits consécutives, ils la fument sur un feu assez doux jusqu'à ce qu'ils obtiennent de petites tranches racornies qui se conserveront longtemps.

Pour les deux hommes, un bœuf préparé de cette manière dure quatre mois. Généralement, et au prix d'efforts méritoires, ils se contentent d'un morceau par jour, mais de temps en temps, quand ils se sentent faibles ou déprimés, ils en mangent plusieurs. Ils accompagnent ce plat de choix avec ce qu'ils appellent du *sumashijiru*, soupe paysanne qui, faute de papayes, se compose de feuilles de pommes de terre et d'aubergines sauvages. Assaisonnée d'*ajinomoto* ou de poivre, cette préparation devient très mangeable.

Mais, pour les Japonais qu'ils sont, le riz reste l'objet de tous leurs désirs. Deux ou trois fois par an, n'y tenant plus, et malgré la présence des paysans, ils s'emparent de riz déjà coupé. De retour dans la jungle, ils le passent au tamis, le font cuire et le mélangent à un riz déjà décortiqué. À Lubang, le riz est soit très bon, soit très mauvais, mais le plus souvent, malheureusement, il est mauvais. Lorsqu'ils parviennent à voler de l'*uruchi mai*, c'est-à-dire du riz de meilleure qualité, le repas prend l'allure d'un véritable festin. Toutefois, pour supporter le goût du *mochigome*, l'adjonction de blé ou de millet est indispensable. Plus le riz est mauvais et plus les deux Japonais rêvent d'un riz blanc et pur dans un de ces bols qui se logent parfaitement au creux de la main…

Depuis longtemps, le sel n'est plus un problème. Ils se ravitaillent tout simplement « chez l'habitant ». Le sel, selon l'expression de Kozuka, c'est la *mahogusuri*, le remède magique. Il permet de conserver la viande, donne aux aliments une saveur un peu plus civilisée. C'est à Looc et à Tilic, où se trouvent quelques marais salants, qu'ils le volent. Lors de ces rapines, ils rapportent aussi quelquefois du café ou de l'*ajinomoto*. Dans le vocabulaire qu'ils se sont forgé, « faire une sortie » signifie aller voler des provisions.

Pour la boisson, ils ne sont pas gâtés : le saké et la bonne bière japonaise leur manquent terriblement. Ils doivent se contenter d'eau, mais il faut la faire bouillir avant de la boire. Onoda a vu un jour des buffles uriner au bord de la rivière puis s'ébattre dans cette eau ; depuis lors il est convaincu que, même limpide, l'eau de source est dangereuse si elle n'est pas bouillie.

Le thé vert, l'un des inimitables charmes de la vie japonaise, si cher à Onoda et à son compagnon, est introuvable. Ils ont bien essayé d'en faire un ersatz avec une décoction d'herbes, mais ils ont été si malades qu'ils ont complètement renoncé à satisfaire ce genre d'envie.

Le problème de l'habillement joue un rôle important dans la vie de ces guérilleros. Ils ont fait durer le plus longtemps possible leur uniforme et leur tenue de combat qui constituent toute leur garde-robe. Kozuka se plaint : « Ah ! Si seulement nous avions eu des vêtements en serge, ils auraient tenu le coup beaucoup plus longtemps ! »

L'humidité pourrit littéralement leurs uniformes. Ce sont les pantalons qui souffrent le plus et deviennent les premiers inutilisables. Le tissu, usé aux genoux et aux fesses, se déchire très vite ; l'entrejambe suit, tandis que le bas, rongé par l'humidité, s'effiloche. Impossible même d'en faire des shorts de brousse, tenue qui d'ailleurs serait inconvenante pour des soldats de l'armée impériale. Bien que mises également à rude épreuve, les vestes résistent en général plus longtemps. Les manches et le dos se détériorent d'abord ; bientôt seul le devant de la vareuse subsiste.

Leur situation vestimentaire devenant critique, ils se sont improvisés tailleurs. Onoda a fabriqué le fil et l'aiguille. Pour le fil, il assouplit les longues fibres d'un arbre qui ressemble au chanvrier ; pour les aiguilles, cela a été plus compliqué : il a fallu chauffer au rouge un fil de fer et en écraser l'extrémité pour y percer le chas. L'opération terminée, Onoda a trempé l'aiguille et l'a effilée longuement.

Pendant les quatre premières années de leur vie insulaire, ils ont utilisé des morceaux de toile de tente pour poser des pièces, mais, les réserves n'étant pas inépuisables, ils ont décidé d'aller chaparder chez les paysans. Partis pour rapporter des vêtements, ils reviennent parfois chargés d'innombrables objets utiles : bidons, tapis de sol, bottes, couvertures, etc.

Après son retour au Japon, Onoda a admis volontiers que les habitants de l'île les avaient « beaucoup aidés ». C'est en effet grâce en partie à l'aide forcée des gens de Lubang que lui et ses compagnons ont pu survivre aussi longtemps. Entre eux, les paysans ne les appelaient pas autrement que « rois », « diables » ou « brigands de la montagne ».

Au début, les Japonais volaient surtout les vêtements laissés par les Américains, plus solides que ceux fabriqués par les indigènes. Mais les stocks ayant diminué, ils ont dû se contenter de ce qu'ils trouvaient.

Shimada peste contre les Philippins : « Ils sont minuscules, ces gens-là. Je ne peux pas m'habiller ici. »

De leurs razzias, Onoda et ses compagnons ont rapporté des uniformes fabriqués aux États-Unis, munis d'une fermeture à glissière. Ils la posaient au bas des pantalons de telle sorte que ceux-ci serrent bien le mollet, ou au contraire pour qu'ils restent ouverts pendant la marche, ce qui permet à l'air de circuler.

Onoda a également modifié le style de la vareuse. Pour ne pas se sentir oppressé pendant son sommeil, il a déplacé les poches de poitrine d'une dizaine de centimètres vers le bas et renforcé les épaules, car ils ont beaucoup de choses lourdes à porter, en particulier au cours de la période qui précède la saison des pluies.

Quant aux casquettes, Onoda les fabrique lui-même avec des matériaux de fortune. Mais les chaussures surtout posent des problèmes, car les longues marches dans la jungle sont vite venues à bout des brodequins fournis par l'armée. Sous la direction de Shimada, ils ont fabriqué des *zori* avec de l'herbe, mais ces sandales protégeaient assez mal le pied. Ils ont donc confectionné de véritables chaussures : pour cela, ils utilisent la partie en cuir de leurs brodequins primitifs et ont volé des morceaux de caoutchouc qu'ils ont transformés en semelles.

En 1963, le nylon et le vinyle ont fait leur première apparition à Lubang et les deux compagnons n'ont pas tardé à s'apercevoir des propriétés intéressantes de ces matières, dont ils se servent surtout pour protéger le matériel pendant la saison des pluies. Cette nouveauté fait dire à Kozuka : « C'est vraiment pour nous que ces choses-là ont été inventées ! »

Malgré le peu de moyens à leur disposition, Onoda et Kozuka observent une hygiène sévère. Tous les matins, ils se lavent les dents avec des fibres de noix de coco : « Aïe ! Ça râpe les gencives », répète chaque jour Kozuka qui néanmoins se soumet à cette discipline librement acceptée. Comme ils ne possèdent pas de savon, ils s'aspergent à grande eau pour se débarrasser de la sueur, et lorsqu'ils se sentent très sales, ils ont recours au meilleur des détergents : un mélange d'eau et de cendres. C'est dans cette même « lessive » qu'ils lavent leurs vêtements.

Ils ne se baignent jamais, bien qu'il y ait d'assez nombreuses rivières à Lubang. Selon Onoda, c'est un plaisir dangereux car dans l'eau ils sont désarmés. Ils ont dérogé une seule fois à leur règle car, en dépeçant un buffle, ils s'étaient aspergés de sang.

En bons soldats japonais, ils portent en guise de sous-vêtement un *fundoshi* blanc, sorte de longue serviette enroulée autour de la taille et qui, en passant entre les jambes, enveloppe les organes génitaux. Mais, bien que seuls au milieu de cette jungle, l'un n'apparaît jamais aux yeux de l'autre vêtu du seul *fundoshi*, d'ailleurs fort inesthétique.

« Kozuka !

— Oui, mon lieutenant.

— Je t'ai déjà dit de ne plus m'appeler ainsi.

— Bien, mon lieut… » Et la phrase se termine dans un rire.

« Si nous allions faire une reconnaissance cette nuit et si nous ramenions un prisonnier ? »

Le première classe reste interloqué.

« À mon avis, reprend Onoda, nous n'avons pas une vue assez précise de ce qui se passe dans l'île. Nous observons depuis la jungle, depuis les collines, mais nous ne savons pas réellement ce qui se trame. Après tout, les Japonais sont peut-être à deux doigts de débarquer ! »

Onoda se considérait toujours comme un observateur envoyé à Lubang pour y recueillir des renseignements.

« Ce n'est pas une mauvaise idée mais c'est dangereux. Il faudra faire vite, car les paysans amènent souvent des chiens et des fusils avec eux, répond Kozuka.

— Ne t'inquiète pas. Nous resterons à proximité de la jungle où nous pourrons nous réfugier si besoin est. »

La préparation de l'expédition les occupe jusqu'au soir. Puis ils attendent avec impatience que les derniers rayons du soleil aient disparu derrière la ligne d'horizon. Quand les chiens se sont tus, que tout est devenu silencieux, telles deux ombres ils commencent à descendre de la montagne en direction des salins. Depuis quelque temps, Onoda a repéré près des marais une maison isolée, dans laquelle un homme vient parfois habiter et il lui semble l'avoir vu récemment.

Ils se déchaussent et, silencieusement, commencent à traverser les salins. Sous leurs pieds nus, le sel craque à peine. Arrivés à la hutte, ils s'arrêtent un instant pour observer les alentours, puis entrent d'un bond : elle est vide. Rien à voler, sinon quelques instruments de première nécessité.

Onoda semble déçu, mais Kozuka lui souffle à mi-voix : « Le voilà, j'entends des pas ! »

Le bruit d'herbe froissée se rapproche. Tendus, les mains moites, le fusil braqué sur la porte, les deux Japonais ne respirent plus.

L'homme entre, et Kozuka lui met son fusil sous le menton. Sous l'effet de la peur il blêmit, ses dents se mettent à claquer, ses genoux à s'entrechoquer. C'est un paysan philippin d'une quarantaine d'années, pauvrement vêtu. Il commence à parler très vite en tagalog[1]. Kozuka l'interrompt : « *Shut down !* » Mais l'homme continue de parler : « Tiens, il ne comprend pas l'anglais ! » pense Onoda en lui mettant la main sur la bouche pour le faire taire. Croyant qu'Onoda veut l'étrangler, le paysan a un mouvement de recul. Il n'ose pas se défendre et se contente de regarder les deux Japonais d'un air effaré.

Onoda commence à l'interroger : « Qu'es-tu venu faire ici ? » Cette fois le Philippin paraît comprendre, car il explique aussitôt, dans un mélange d'anglais et de tagalog et à l'aide de ses mains, qu'il est venu chercher son chien. Il l'avait laissé près de la cabane pour qu'on ne lui vole pas son bétail. « Pitié, je ne suis pas un soldat américain. Ne me tuez pas ! *American gone !* » répète-t-il d'une voix sifflante.

Onoda veut absolument savoir si le paysan les connaît :

« À ton avis, sommes-nous philippins, japonais, chinois ?

— *Happon ! Happon !* » répond-il en hochant la tête de haut en bas de manière très affirmative.

Conscient qu'ils ne peuvent sans danger rester là plus longtemps, Onoda dit à Kozuka : « Allez, partons, nous finirons l'interrogatoire chez nous ! » Kozuka ouvre la marche, le paysan suit, le fusil d'Onoda dans les reins.

Ils marchent une demi-heure environ, puis s'arrêtent dans une clairière. Croyant sa dernière heure venue, l'homme répond avec peine aux questions très précises que les deux Japonais lui posent pendant plusieurs heures. Quel est le prix du tabac ? Des vêtements ? Quel est le salaire journalier d'un ouvrier ? Combien d'habitants y a-t-il à Looc ? À Tilic ? Etc. Le malheureux, qui, en dehors de son troupeau de buffles, ne connaît pas grand-chose, répète sans cesse : « *May I go now ?* »

À Kozuka qui propose de torturer le Philippin, Onoda répond : « Non, c'est inutile. Visiblement il ne sait rien. Il n'y a qu'à le laisser partir. » Et, du canon de son fusil, il lui désigne la pente : « *Go, now.* » Interdit, le paysan le regarde, croyant flairer un piège, puis il se relève en prenant appui sur l'arbre contre lequel il s'était assis, hésite encore, profère quelques mots en tagalog et part en courant.

« Allons, on le suit ! Il a peut-être des amis cachés par ici. »

Ils partent sur ses traces en se dissimulant derrière les arbres, mais l'homme ne songe guère à se retourner : il file droit devant lui, uniquement préoccupé de mettre entre lui et ces deux diables de Japonais la plus grande distance possible. Au bout d'un moment, ceux-ci s'arrêtent, scrutent une dernière fois l'étendue des salins et remontent vers la jungle.

« Si la police ne vient pas demain, c'est qu'il ne l'a pas prévenue.

— Oh ! Je ne pense pas qu'il va se vanter de son aventure ; il avait vraiment l'air terrorisé. Nous ne sommes pourtant pas des *tengus*[2] ! »

La police ne vint ni le lendemain ni les jours suivants, et peu à peu l'incident fut oublié.

En bon et authentique combattant de l'empire du Soleil-Levant qu'il est devenu après avoir mené joyeuse vie en Chine, Onoda attache aux armes une valeur quasi sacrée : elles symbolisent à ses yeux la puissance de son pays. Aussi les entretient-il avec amour et oblige-t-il Kozuka à faire comme lui. L'huile de coprah sert à les briquer et à les conserver pendant l'hiver. Durant la saison des pluies, il faut les démonter et les remonter quotidiennement, mais, malgré ces soins, les crosses sont attaquées par l'humidité. Ayant découvert un jour que celle de son 99 s'effritait, Onoda déclare : « Je vais enfin pouvoir raccourcir mon fusil : il a toujours été trop long pour moi. » Et, avec sa baïonnette, il entaille l'extrémité de la crosse de sorte qu'elle puisse se loger de manière satisfaisante dans le creux de son épaule. À la saison sèche, après avoir enlevé les balles, ils suspendent les fusils au-dessus du feu durant quelques minutes avant de les graisser. Pendant leur sommeil, ils les accrochent aux lianes qui pendent au-dessus de leur tête, car ils se sont aperçus que s'ils les laissent sur le sol après les avoir graissés, les fourmis, qui sont friandes d'huile de coprah et de graisse de buffle, les recouvrent entièrement.

Lors de la mort de Shimada, les deux hommes, on s'en souvient, ont dû s'enfuir en abandonnant leurs baïonnettes. Ces armes leur font défaut et, en 1958, au cours d'un raid chez les habitants de l'île, ils s'emparent d'un fusil, d'une carabine et d'une baïonnette.

« Regarde cet arsenal !

— Avec cela, au moins, nous pourrons nous défendre ! »

Mais une déception les attend :

« Impossible de mettre mes balles dans ces engins ! Passe-moi les tiennes ! » dit Onoda. « Rien à faire, reprend-il après quelques instants, les

douilles n'entrent même pas dans la chambre. Je risque de détériorer l'âme du fusil.

— Alors, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Eh bien, on va les graisser et les enterrer, et comme cela, si l'on a besoin de pièces de rechange ou d'une crosse, en bricolant un peu, on devrait pouvoir adapter certaines parties de ces armes à notre matériel. »

La baïonnette ne convient pas non plus, mais à l'aide d'une lime également « empruntée » lors de ce raid, ils parviennent à modifier la fixation à l'extrémité du canon et, bien qu'un peu plus petite que l'arme d'origine, elle fait parfaitement l'affaire.

Les munitions, elles aussi, sont d'une grande importance aux yeux d'Onoda. Il porte à sa ceinture une cartouchière d'un modèle un peu spécial. Cette « boîte à cartouches », dans laquelle il enferme un petit sac de toile contenant des balles et qui ferme à l'aide d'un bouton-pression, est en fait l'étui d'un appareil photo qu'il a patiemment « trafiqué » pour lui donner une apparence militaire. Le système n'est cependant pas très commode en cas d'attaque surprise, car il faut faire trop de gestes pour sortir les précieuses munitions.

Les deux hommes portent sur eux environ soixante balles chacun : trente dans la cartouchière de gauche, vingt dans celle de droite, cinq dans le fusil et cinq dans les poches de pantalon. C'est suffisant pour un court accrochage avec les forces adverses. Ils utilisent d'ailleurs uniquement des cartouches japonaises pour les escarmouches, car ils sont sûrs qu'elles « partiront ». Les balles volées sont réservées à la chasse.

Une fois par an, Onoda et Kozuka passent leurs munitions en revue : les balles défectueuses sont jetées dans la rivière, celles qui semblent bonnes sont marquées d'un cercle sur la douille. Sur les cartouches douteuses, Kozuka grave un petit triangle avec son poignard. Grâce à cette sélection minutieuse, les erreurs sont impossibles.

S'ils sont bien équipés pour combattre les Philippins, Onoda et Kozuka le sont moins face aux mille et un dangers de la jungle. Parmi ceux-ci, les fourmis ne sont pas les moins redoutables. Elles ne sont pas toutes dangereuses, mais certaines peuvent provoquer de graves ennuis. Un matin, Onoda est réveillé par Kozuka qui le secoue d'une poigne ferme : « Étrange, pense-t-il, je n'entends pas sa voix ! » Et en même temps il s'aperçoit que sa vareuse est tachée de sang : « Kozuka, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Il voit les lèvres de son compagnon remuer, mais ne perçoit aucun son.

« Viens plus près, hurle-t-il, je n'entends rien !

— Tu as été piqué dans l'oreille par une fourmi ! »

En effet, l'oreille d'Onoda est très gonflée et extrêmement douloureuse.

« Ne t'inquiète pas ! Ça fait mal, mais ça ne dure pas. »

En fait, Onoda souffrit le martyre pendant une semaine et crut même qu'il ne retrouverait jamais l'ouïe. Kozuka, qui tentait de dissimuler son inquiétude, appliquait sans cesse des compresses d'eau bouillie sur l'oreille malade et empêchait son officier de faire le moindre effort. Finalement, la douleur disparut et Onoda, toujours stoïque, conclut : « Je l'ai échappé belle ! »

Les deux hommes n'ont pas fait d'études médicales, mais l'un et l'autre connaissent quelques trucs qui leur permettent de se maintenir en bonne santé.

Un moyen simple pour vérifier qu'ils se portent bien consiste à mesurer régulièrement la grosseur de leur poignet gauche avec leur main droite. Si le poignet a maigri, c'est mauvais signe, mais s'il a conservé la même dimension, il n'y a pas de souci à se faire.

Kozuka a un autre point de repère qu'il considère comme infaillible : c'est l'état des ongles. Un vieux dicton japonais veut qu'une personne dont les lunules ont disparu soit certainement en très mauvaise santé. Kozuka a un jour remarqué cette anomalie sur Akatsu, qui n'a tenu aucun compte de l'avertissement de son camarade ; deux jours plus tard, une fièvre le clouait à son tapis de sol.

L'état de leurs excréments joue aussi un rôle important dans le « bulletin de santé » quotidien. Cet examen leur permet de savoir si telle ou telle nourriture leur convient. En fonction de la quantité et de la forme de leurs selles, ils concluent que l'alimentation la plus appropriée à leur mode de vie est constituée par les bananes, les noix de coco et la viande fumée. On peut d'ailleurs penser que c'est grâce à ce régime qu'aucun d'entre eux n'a jamais été atteint par l'ulcère des tropiques, maladie très répandue dans l'île. Selon la nature de leurs excréments, ils établissent pour la journée à venir une marche plus ou moins longue et s'arrangent pour ne se nourrir sur l'itinéraire choisi que de fruits inoffensifs. Ils se méfient aussi beaucoup du vent et de la chaleur intense, qui les rendent malades.

La couleur de l'urine a également son importance : si elle vire au jaune sombre ou au brun, cela signifie que le seuil de fatigue tolérable est proche et qu'il faut ralentir les activités. Ces précautions sont, bien entendu, source de plaisanteries : à celui qui part aux « toilettes », on dit : « Tu vas examiner ton état de santé ? »

Onoda et Kozuka ont une technique toute militaire pour installer leurs feuillées : ils creusent un trou dont la profondeur varie avec la durée de leur séjour à cet endroit (de deux jours à un mois au maximum). Ils ramassent une grosse pierre qui sert de couvercle et entassent du feuillage sur le bord du trou. Quant au papier hygiénique, il est remplacé par les feuilles des arbres. À Shimada qui propose un jour d'utiliser les tracts américains, lesquels, dit-il, « trouveront enfin leur véritable destination », Onoda oppose un refus catégorique : « Quand nous n'en aurons plus, il nous faudra nous réhabituer aux feuilles, et ce sera encore plus irritant. »

Lorsqu'ils décident de se déplacer, ils comblent la fosse et la recouvrent d'une couche d'humus assez épaisse pour que personne ne puisse trouver trace de leur passage. Onoda insiste beaucoup pour qu'on camoufle ces lieux avec soin. Cet aspect de la guérilla dans la jungle n'enchante pas Kozuka, qui grommelle : « Creuser, cacher, camoufler, on va finir par sentir aussi bon que les *kusokumiya*[3] de mon village ! »

La vie quotidienne des deux hommes est certes fort remplie par les mille et une besognes que leur imposent leur santé, leur subsistance et leur sécurité. Mais ils doivent également veiller à la santé morale de leur amitié, condition nécessaire à la continuation de leur combat solitaire. Tous deux ont en mémoire les bagarres qui ont opposé Shimada à Kozuka et ni ce dernier ni Onoda ne souhaitent voir ces conflits naître entre eux. Aussi se ménagent-ils l'un l'autre et se témoignent-ils une grande confiance réciproque. Mais la fatigue, les difficultés, la peur ont parfois raison de leur volonté de maintenir entre eux une atmosphère harmonieuse. Il leur arriva un jour, sous un prétexte futile – respect de la hiérarchie militaire –, d'en venir presque aux mains. Kozuka, plus irritable et plus susceptible que son compagnon, alla jusqu'à menacer Onoda de le tuer. Resté maître de lui, ce dernier parvint à calmer Kozuka et leur amitié, leur solidarité s'en trouvèrent renforcées.

Chapitre 10
À l'écoute du monde

En 1955, un événement vient modifier le cours de leur existence qui, sans être réellement monotone, manque néanmoins de variété.

C'est la saison du riz. Les paysans, qui travaillent dans les rizières au pied des montagnes, sont venus en groupes et, comme à l'accoutumée, ils se sont armés pour se défendre contre une éventuelle attaque des deux Japonais.

Ce matin-là, Onoda et Kozuka ont noté une certaine agitation près de la hutte où les paysans entreposent leurs affaires. Un jeune homme entre et sort, un fusil à la main, et toutes les demi-heures fait une ronde qui le mène au sommet d'une petite colline d'où il domine les champs en espaliers. Un peu plus loin, à l'arrière-plan, s'étend la forêt vierge dans laquelle personne n'ose s'aventurer.

« Ils ont visiblement peur de nous. Cette fois, nos menaces ont porté leurs fruits.

— Oui, mais il ne faudrait pas qu'ils s'avisent de venir trop nombreux. »

En effet, sur la colline, quelques individus se sont rassemblés autour du jeune homme. Ce dernier ne ressemble pas aux natifs de l'île : il a la peau assez claire et des gestes vifs.

« On les disperse ? »

Comme mus par des ressorts, ils surgissent à la lisière de la forêt et commencent à tirer en direction du petit groupe. Des balles passent au-dessus des têtes et certaines vont se planter dans la terre à quelques mètres des paysans. D'abord médusés, ceux-ci réagissent et dévalent la pente. Onoda et Kozuka tirent encore un peu pour décourager définitivement leur

curiosité. L'homme au fusil, qui a imité les autres, doit maintenant se trouver à plus de deux cents mètres en contrebas.

« Visitons la cabane, suggère Onoda, il y a peut-être quelque chose à glaner. » Ils entrent et restent stupéfaits : elle contient en effet des choses peu courantes : des chaussettes et une chemise en nylon, un pantalon de ville, etc. Pour Onoda, c'est clair : cet homme n'est pas un autochtone. De toute évidence, il doit appartenir à la police. Une petite boîte en plastique noir munie de boutons chromés et posée à même le sol attire leur attention : en haut, à gauche, imprimé en majuscules, on peut lire : *TOSHIBA*.

« Qu'est-ce que c'est ? demande Kozuka.

— Une radio, hurle Onoda, une radio japonaise, une Toshiba. C'est cet homme qui l'a laissée, sûrement ; vite, emportons tout cela, on triera après. »

Rentrés « chez eux », ils examinent avec soin leur extraordinaire découverte : d'un modèle assez récent, le transistor, qui possède deux longueurs d'onde, est pourvu d'une antenne et de piles neuves. Kozuka commence à tourner les boutons et les deux hommes se regardent : pour la première fois, ils vont entendre une voix qui ne sera ni la leur ni celle de Shimada ou d'Akatsu. Mais seuls des grésillements emplissent la nuit. Kozuka tourne les boutons et, soudain, à forte puissance, si forte que Kozuka, dans sa surprise, manque lâcher l'appareil, une voix japonaise s'élève : « … Nous vous souhaitons à tous et à toutes une bonne et heureuse année. À l'an prochain. C'était Seienji Koichi, de Radio-Pékin. »

Les deux hommes comprennent alors qu'ils sont le 27 décembre. Par hasard, ils ont capté sur ondes courtes un poste de Chine populaire qui émet en japonais. Toute la nuit, excités comme des enfants, ils passent d'une station à une autre et ne s'endorment qu'au matin, ivres de musique et de bruit. Ils ont renoué avec le monde civilisé.

Dès le lendemain, ils se mettent à l'écoute de plusieurs postes dont la réception est particulièrement bonne. Selon les conditions atmosphériques, ils peuvent capter, relayées par Hong Kong, les émissions en japonais destinées à l'Australie.

Cette brusque incursion de la civilisation dans leur vie ne va pas sans poser des problèmes et Onoda, qui en est conscient, tente de limiter l'utilisation du transistor : « Nous ne devrions l'écouter que pour avoir des nouvelles et, bien entendu, à faible puissance.

— Pourquoi ? Il n'y a personne pour nous entendre ! réplique Kozuka, qui s'amuse beaucoup.

— Il faut économiser les piles : elles ne sont pas éternelles et il n'est pas question d'aller en acheter dans la grande rue de Looc ! »

À l'approche de la saison des pluies, les paysans travaillent parfois la nuit à la lueur de lampes électriques. Les deux Japonais s'approchent alors, leur font peur et ramassent les lampes qu'ils ont laissé tomber dans leur affolement. Bien entendu, les piles des torches ne sont pas du format de celles de leur transistor, mais Onoda a bricolé un système : un tube en plastique fixé à l'intérieur du boîtier et deux fils électriques permettent de les utiliser. Quant aux piles de rechange qui se trouvaient dans l'appareil, ils les ont rangées dans des boîtes de conserve hermétiquement fermées à la cire et espèrent bien les garder plusieurs années.

L'écoute étant très mauvaise pendant la saison des pluies, ils ont mis en place une antenne pour l'améliorer. L'installation, composée d'un seul fil de cuivre de douze mètres, volé à la police et placé à cinq mètres du sol, est rudimentaire mais efficace. L'audition est meilleure le soir que l'après-midi : ils n'écoutent donc la radio, grâce à l'insistance d'Onoda, que quelques heures par jour et la nuit seulement. Ils espèrent toujours capter un message, en provenance de l'état-major, leur annonçant le retour des troupes japonaises aux Philippines, mais ils s'endorment chaque soir déçus, sans comprendre pourquoi on ne parle pas de la guerre. Et Onoda reprend la même antienne : « Encore un piège des Américains qui, sachant que nous possédons un transistor, veulent nous faire croire que les hostilités sont terminées pour nous amener à sortir de la jungle ! »

Bien qu'elle soit muette sur la guerre, la radio n'en a pas moins transformé leur vie : c'est comme une porte ouverte sur le monde extérieur. Ils apprennent ainsi la construction du super express Shinkansen, qui doit relier Tokyo à Osaka en deux heures et demie.

« C'est fantastique, dit Onoda, qui garde encore en mémoire les voyages de six heures dans les petits trains cahotants entre ces deux villes ; grâce à nos victoires dans le Pacifique, nos réalisations dans tous les domaines sont étonnantes ! » Les jeux Olympiques de Tokyo en 1964 les ont bien un peu surpris, mais, « après tout, ont-ils pensé, le sport est le sport et n'a rien à voir avec la guerre ».

Kozuka a la passion des courses de chevaux et, pendant sa longue maladie de 1966 qui le cloue au lit, il écoute quotidiennement toutes les

courses. Onoda proteste un peu, pour la forme.

« Pense aux piles… Kozuka !…

— Oui, mon lieutenant, mais ce n'est déjà pas drôle d'être couché toute la journée ; si, en plus, je dois renoncer à mon unique plaisir… »

Le soir, il enseigne à Onoda toutes les combines auxquelles se livrent les parieurs et ce dernier se montre bon élève. Ils prennent l'habitude de faire des mises fictives : au gagnant revient le droit de prendre l'initiative du lendemain. Kozuka gagne souvent, car il a du flair et il sait choisir le bon cheval. Onoda, quant à lui, s'intéresse à la musique et bien souvent il dépasse le temps d'écoute réglementaire. En fait de musique, ils écoutent surtout les radio-crochets et les chansonnettes de la Nippon Hoso Kyokai (NHK), équivalent de l'ex-ORTF. Ils aiment particulièrement la chanson *Natsu no hi no omoide*[1], de Hino Teruko, mais ils se rendent compte que ces refrains sentimentaux leur sont néfastes et ils finissent par ne plus écouter que de la musique classique.

À partir de cette année-là, les deux hommes ne se sentent plus coupés du monde et peuvent suivre tous les événements mondiaux : lors de son séjour en 1974 à l'hôpital Dai-Ichi de Shinjuku, à Tokyo, Onoda a stupéfié le personnel par sa connaissance du monde moderne. Il n'ignorait rien de l'affaire du Watergate. « Je croyais que Nixon était un homme intègre », dira-t-il avec une certaine mélancolie. Il utilisait fréquemment le terme *kogai*, « pollution », relativement récent au Japon. Il avait suivi la marche sur la Lune en 1969, savait que M. Sato, le prédécesseur de M. Tanaka, battait sa femme, et que le Japon était devenu une grande puissance industrielle.

« À ton avis, Onoda, la guerre va durer encore longtemps ?

— Non, je ne crois pas. La radio, les journaux affirment que le Japon est la troisième puissance du monde.

— C'est vrai. Si le Japon avait perdu, nous n'entendrions plus parler de lui. Nos compatriotes savent ce qu'ils doivent à leur pays et ils se seraient suicidés en cas de défaite. »

Assis au pied d'un manguier, les deux hommes, comme chaque soir, commentent les nouvelles. Ils n'accordent cependant pas une confiance totale aux informations qu'ils reçoivent. Pour eux, le temps s'était arrêté en 1944. Jusqu'en 1954, ils n'avaient rien su de ce qui se passait dans le monde. À partir de cette année-là, ils ont, à l'aide des journaux qu'on déposait dans la jungle à leur intention et de leur imagination, reconstruit le

monde tel qu'ils le souhaitent. Et, bien entendu, leur vision des choses n'a que de lointains rapports avec la réalité.

« Je suis sûr, reprend Onoda, que le grand projet dont on m'a parlé à Futamata s'est réalisé.

— Quel projet ?

— Celui de la Grande Asie, bien sûr, qui doit rassembler sous l'égide du Japon des millions et des millions d'hommes. Nous serons assez forts pour écraser les Occidentaux et à leur tête les États-Unis ! »

Les contradictions émaillent les déclarations d'Onoda. Il en est conscient mais, pour simplifier, il a pris l'habitude de rejeter purement et simplement tout élément qui ne s'intègre pas dans son système.

« Tu penses que notre seule armée a pu réaliser ce projet ?

— Non. Il aura fallu créer une grande force panasiatique. Je suis sûr que les Chinois sont de notre côté. Ils ont dû comprendre, depuis la création du Mandchoukouo, de quel côté souffle le vent de la victoire.

— Et qui, à ton avis, est à la tête de la Chine ?

— Tu te souviens sûrement du leader communiste Mao Tsé-toung dont on parlait beaucoup avant le début de la guerre ? Eh bien, je pense que c'est lui le chef. Le Japon l'a certainement aidé à prendre la direction du pays et à mettre à la porte les Américains et les Anglais qui occupaient l'empire du Milieu ; et, à n'en pas douter, pour nous remercier, Mao a mis à notre disposition l'immense réservoir de matières premières que représente son pays. Nous sommes frères désormais et non plus ennemis. Nous constituons la base de la sphère de coprospérité asiatique. »

Tout cela, bien entendu, Onoda ne l'a pas lu dans les journaux, mais cette interprétation lui convient.

« En URSS aussi, il y a eu des changements. Tu n'as pas oublié les Russes blancs partisans du tsar après la révolution de 1918 ?

— Non !

— À mon avis, ils ont fait sécession pour fonder une république libre. Tu vois, nous avons même des Blancs dans notre camp !

— Et dans le Sud-Est asiatique, tu crois que les mouvements communistes se sont ralliés à nous ?

— Sans aucun doute. Alors que j'étais à Futamata, deux de mes condisciples, les lieutenants Okamoto et Sugiyama, ont été envoyés à Java et à Sumatra pour y déclencher la révolution. Ils ont dû réussir, et à l'heure actuelle Java, Sumatra et Bornéo font partie de la grande fédération

asiatique dont on nous parle sous le nom de sphère de coprospérité. Il y a cependant un pays dont il vaudrait mieux se méfier, car il a un pied dans chaque camp…

— Lequel ?

— L'Inde.

— Ah bon ! Moi je trouve ses habitants assez asiatiques.

— Oh ! ce n'est pas parce que Chandra Bose est devenu président et que l'Inde a coupé ses liens avec la Grande-Bretagne que nous pouvons réellement lui faire confiance. Elle n'est pas entrée dans la Fédération. Nous sommes amis, mais chacun s'observe.

— Oui, c'est probablement comme avec les Australiens, reprend Kozuka que cette discussion sur la politique passionne, ils nous sont favorables, mais sans être complètement dans notre camp. Il faut s'en méfier. D'ailleurs, que peut-on attendre de ces descendants de forçats et d'émigrants de tout poil ? Quant aux Philippins, j'aimerais bien savoir où en sont leurs rapports avec les États-Unis. Les deux pays sont géographiquement éloignés l'un de l'autre, mais l'implantation américaine semblait assez forte avant la guerre.

— À mon avis, ce n'est qu'un bastion avancé des forces américaines dans le Pacifique. Nous l'aurons bientôt balayé.

— Notre camp se renforce de plus en plus. À la radio, tout à l'heure, ils ont annoncé que les États-Unis allaient quitter le Vietnam du Sud. Ils sont vaincus, là-bas ; ils n'ont plus qu'à s'en aller ! Cela nous fait un allié de plus. »

Onoda extrapole très facilement et pour cela se fonde sur ce qu'il a appris à Futamata. Dans cette école, on lui a enseigné qu'il faudrait environ cent ans pour faire la « Grande Asie ». Lorsqu'il a quitté son pays, les conditions de vie y étaient très difficiles et naturellement il conclut que le Japon, s'il est aussi riche qu'on le dit aujourd'hui, a gagné la guerre.

« En tout cas, on ne parle guère de l'armée impériale, dit Kozuka.

— C'est logique, car tu penses bien que les Américains, auteurs de ces émissions, ne cherchent pas à nous remonter le moral. Quant aux véritables postes japonais que nous captons, il est normal qu'ils parlent à mots couverts à cause des Américains. » Aucune contradiction ne gêne Onoda. « D'ailleurs, je pense que notre armée a été restructurée. Elle était très lourde avant le conflit. Il doit exister une armée de métier, très puissante, dont on parle peu mais qui agit avec efficacité et que nous verrons bientôt

ici. Elle est soutenue par toute la population unie, par l'ensemble des forces économiques qui font progresser notre pays et lui permettent de gagner la guerre.

— Ce serait la *Jietai*[2] qui constituerait cette nouvelle armée ?

— Non. À mon avis, ce doit être à la fois une gendarmerie et une police militaire chargée de la sécurité intérieure du pays, pendant que les soldats se battent sur le front du Pacifique. »

Et la nuit tombe tandis que nos deux Japonais refont l'histoire de la Grande Asie.

Chapitre 11
De vaines recherches

Depuis la fin de la guerre, le gouvernement japonais tentait bien entendu de retrouver ses compatriotes cachés dans la jungle de Lubang, et après la mort de Shimada et la découverte de son cadavre, en 1954, les recherches s'étaient intensifiées. Cependant, à cause de traces de sang trouvées dans la forêt à proximité de l'endroit où le caporal avait été abattu, les officiels, réunis en un bref conseil au ministère de la Santé, avaient conclu à la mort des deux derniers combattants. Et dans le petit cimetière du village natal des Onoda fut érigée une tombe qui portait cette inscription : *Ci-gît Onoda Hiroo, décédé dans l'île de Lubang, aux Philippines, le 8 mai 1954, à l'âge de trente-deux ans.* Mais la réalité, nous le savons, était tout autre.

« Onoda, Kozuka, écoutez-moi ! »

Surpris, les deux Japonais lèvent la tête et se regardent : la voix, amplifiée par l'écho que se renvoient les collines, sort d'un haut-parleur.

« Que n'inventeront-ils pas, ces Yankees ! » maugrée Onoda.

« Sous-lieutenant Onoda, première classe Kozuka ! nasille la voix, je suis Sato Katsu, ancien chef d'état-major de l'aéronavale japonaise. Rencontrons-nous près de la ville de Looc, sur la colline la plus élevée. »

« Mais, si je ne m'abuse, s'exclame le sous-lieutenant, nous appartenons à l'armée de terre ! Alors, que vient faire ici l'aéronavale ?

— Tu as raison, ils sont fous ! Et assez naïfs pour espérer que nous allons tomber dans leur piège ! »

Derrière la colline, le haut-parleur répète inlassablement le message et, devant le silence de ceux auxquels il s'adresse, se tait.

Cette insistance de l'« ennemi » renforçait Onoda dans l'idée que Lubang était d'une grande importance stratégique. « Mais de là, pensait-il en souriant intérieurement, à mobiliser toutes les troupes américaines, il y a un pas. » Rendus égocentriques par leur isolement prolongé, les deux hommes s'efforçaient de faire coïncider avec leurs convictions personnelles les faits les plus anodins, dans lesquels ils croyaient d'ailleurs déceler la marque de la perversité des Américains.

Ils aperçoivent un jour un petit drapeau japonais au pied d'un arbre.

« Tiens ! dit Kozuka en se penchant pour le ramasser, il porte des inscriptions. » Des noms avaient en effet été tracés dans la partie blanche autour du rond rouge.

« C'est bizarre, reprend Onoda, c'est plein de fautes. »

Il reconnaît les noms de certains membres de sa famille, mais abrégés : ainsi le prénom de sa belle-sœur, Noriko, est devenu Nori.

« J'ai compris, dit Kozuka, et un large sourire éclaire son visage, les Américains les ont obligés à écrire leurs noms sur ce drapeau, mais pour nous avertir du piège ils ont fait des erreurs volontaires.

— Ah ! ils sont vraiment intelligents, les Japonais ! Et toi, Kozuka, bien que simple soldat, tu as l'étoffe d'un officier de renseignements », conclut Onoda.

Des tracts, toujours semblables, continuent de tomber sur l'île : « Rendez-vous, la guerre est finie ! » « N'ayez pas peur, le Japon et les États-Unis sont désormais amis. » D'autres tracts portent des photographies de la famille des deux Japonais : « Regarde cette photo, Onoda ! Elle est fausse, ce n'est pas ma maison. »

Sur le document, Kozuka reconnaît bien ses parents, mais pas la maison ni le jardin devant lesquels ils ont été photographiés. Comment pourrait-il deviner que la maison familiale a été rasée par les bombardements et que ses parents ont acquis une nouvelle demeure ?

Tout dans ces tracts paraît suspect aux Japonais, y compris la mauvaise qualité du papier, preuve pour eux que ces documents sont imprimés en grand nombre : « C'est de l'intoxication », affirme Onoda.

Tel un gros bourdon, un petit avion qui semble chercher quelque chose les survole.

« Si on lui faisait signe ? » propose Kozuka, lâchant le canon du fusil qu'il est en train de graisser.

— Sûrement pas : c'est encore un piège. Il est venu hier et après son passage j'ai vu des avions à réaction. Ils sont du même camp et leur but est de nous attirer hors de la jungle. »

Ni Onoda ni Kozuka ne pouvaient deviner que les bombardiers en question étaient tout simplement en route vers une autre guerre, celle du Vietnam.

Quelques jours plus tard, après le passage de *jets* assez nombreux, les Japonais perçoivent le bruit de plusieurs explosions. « Ça y est, les voilà ! Je n'aurais jamais pensé qu'ils arriveraient par le nord. Attendons encore un peu. »

Mais le ciel reste désespérément bleu et rien ne semble indiquer l'imminence d'une attaque. Poussés par la curiosité, ils se rendent à Bigo : séparé de la mer par une rangée de cocotiers, le village est calme, paisible. Dépités, ils restent sur leur faim de renseignements. Mais, un peu plus tard, ils s'aperçoivent qu'une carrière a été creusée et en concluent que ces travaux ont des fins militaires.

En 1958, les deux Japonais remarquent une activité insolite dans la partie septentrionale de l'île.

« À ton avis, que font-ils ?

— Je ne sais pas. Pour l'instant, ils construisent une route. Mais ce n'est pas cela qui m'inquiète ; regarde plutôt là-bas. »

Kozuka tourne ses regards vers l'une des collines où visiblement le chantier avance très vite. Autour de baraquements préfabriqués, des soldats et des habitants de l'île travaillent activement.

« Ils ne sont pas loin de l'endroit où nous avons caché le sabre et les munitions. Il faut absolument que nous allions reprendre tout cela cette nuit. »

Ils se mettent en route le soir et arrivent bientôt à proximité de l'anfractuosité rocheuse dans laquelle ils dissimulent leurs armes. Après avoir déplacé silencieusement les branches et les pierres qui en masquent l'entrée, Kozuka s'y glisse pour récupérer le sabre, la dague, un fusil et d'autres menus objets.

Ils ne sont qu'à quelques centaines de mètres du chantier et ils se rendent compte que l'endroit constitue un merveilleux point d'observation. Ils ne comprennent pas pour autant l'ampleur des travaux entrepris. Déçus, ils repartent dans l'ombre, parlant à voix basse, se glissant entre les arbres, évitant de heurter les pierres et de faire craquer les branches. La nuit est

tranquille, douce. Soudain, une forme blanche se dresse à une dizaine de mètres devant eux.

« Tire, mais tire donc ! » ordonne Onoda à son compagnon.

Deux détonations retentissent, suivies d'un long hurlement. Déjà l'alerte est donnée, des voix fusent, des lumières surgissent çà et là, des coups de feu claquent dans la nuit. Tout le monde tire dans tous les sens, à l'aveuglette.

Les Japonais commencent à dévaler la pente pour regagner la profondeur de la jungle à quelques centaines de mètres en contrebas. « Tant pis pour cette mystérieuse route, pense Onoda, nos vies d'abord. » Mais, un instant plus tard, ils aperçoivent au sommet de la colline deux bâtiments ornés de dômes blancs.

« Des radars ! » s'exclame Onoda. Aussitôt le démon de l'espionnage s'empare de lui et il se met à compter les allées et venues des personnes et des véhicules : « Si, avec tous ces renseignements, l'armée impériale ne les dégomme pas en un clin d'œil, c'est qu'elle n'est plus bonne à rien ! » ironise Kozuka.

Ils entendent soudain des voix américaines et s'exclament en chœur : « Ils sont toujours là ! Ils ne partiront donc jamais ! » L'affaire leur paraît claire : les Américains installent aux Philippines des bases qui doivent former une ceinture avancée dans les îles du Pacifique Ouest.

Au cours de l'année 1959, les recherches reprennent. Les haut-parleurs poursuivent les deux hommes jusque dans la forêt, des tracts jonchent la jungle. Cette agitation a du bon : les deux Japonais, qui suivent leurs poursuivants à la trace, recueillent après leur passage des boîtes de conserve, des piles électriques, des mégots de cigarettes, etc. : ils renouvellent ainsi facilement leur stock sans avoir à dévaliser les paysans de Lubang.

De mai à octobre, on continue de les chercher. Un jour, poussé par la curiosité, Onoda suit la ligne des crêtes pour voir où se trouve l'« ennemi ». Une voix qu'il connaît bien, à peine déformée par le haut-parleur, lui parvient brusquement :

« Hiroo, sors de la jungle. C'est ton frère Toshio qui te parle ! Le frère de Kozuka, Fukuji San, est également ici. Nous repartons demain. Alors, je t'en prie, montre-toi. »

La voix a les mêmes intonations distinguées et graves que celle de son frère. « Ce doit être une bande magnétique », pense Onoda qui ne voit pas celui qui parle. Il arrive en rampant à cent cinquante mètres de la crête et voit alors deux hommes ; l'un, qui lui tourne le dos, a un micro à la main, l'autre, un soldat, porte le gros haut-parleur. Le premier ressemble bien, dans cette position, à son frère. « Ou bien il est leur prisonnier, ou bien on l'a menacé de s'attaquer à sa femme s'il ne venait pas ici de lui-même. Des vrais salauds, ces Yankees ! »

Ému, il écoute maintenant Toshio chanter une chanson de lycéen qu'il aimait beaucoup. Mais il surmonte vite son émotion, car il ne doute pas que ce spectacle ne soit qu'une mise en scène destinée à affaiblir sa capacité de résistance. La pluie se met à tomber doucement. Le paysage et les voix s'estompent. Onoda entend encore :

« *Sayonara* [1], Onoda ! *Sayonara*, Kozuka ! »

Puis les deux hommes s'éloignent.

Cette apparition de sa famille – si tant est que l'homme qu'il a entrevu est bien son frère – trouble quelque peu le scepticisme chronique du sous-lieutenant Onoda qui, tout songeur, rejoint Kozuka. Le surlendemain, ils découvrent une pile de journaux et de revues laissée par les membres de l'expédition à leur intention. Le paquet, enveloppé dans une toile cirée, se balance à la branche d'un arbre. Depuis 1952, c'est-à-dire depuis que le journaliste leur a fait parvenir un numéro de l'*Asahi Shimbun*, ils ne savent plus rien du Japon. Il y a là les nouvelles de quatre mois et ils les lisent avec attention pendant plusieurs jours consécutifs. Les informations sont variées ; ils apprennent notamment, et non sans dégoût, qu'au mois d'avril le prince héritier a épousé une roturière. Devant cette abondance de journaux, leur première pensée est que le Japon est toujours vivant.

Cette réaction est parfaitement logique de leur part, dans la mesure où ils ont entendu autour d'eux des civils jurer qu'ils se suicideraient au poison si le Japon était défait, ou encore qu'ils attaqueraient l'ennemi avec des bambous taillés en pointe… « Si le Japon avait été vaincu, il n'y aurait pas de journaux ! Nous tenons la preuve que la guerre continue. »

Au cours de cette même année, les relations entre les *stragglers* [2] japonais et les habitants de l'île deviennent très mauvaises. Les deux hommes sont traqués de tous côtés, par les hurlements des haut-parleurs, les chiens, les patrouilles de *constables*, etc.

« Cela ne peut plus durer, dit un soir Onoda, excédé.

— Manifestons notre présence. Délimitons une zone dans laquelle ils n'oseront pas s'aventurer.

— J'ai mon idée. Mais pour cela il faut attendre la fin de la saison des pluies. »

C'est au mois d'octobre que le riz est coupé et récolté. Le moment venu, les deux Japonais s'installent dans une cabane en ruine d'où ils observent les paysans. Ils s'aperçoivent que ceux-ci posent le riz non décortiqué sur des bottes de paille pour le préserver de l'humidité et qu'ils le recouvrent également de paille pour le faire sécher. Mettre le feu à ces meules est un jeu d'enfant.

Vers la fin de l'après-midi, lorsque les paysans se sont éloignés de leurs champs, ils passent à l'action. Pour provoquer l'incendie, ils ont recours à plusieurs systèmes : une lentille mouillée de salive permettant de concentrer les rayons du soleil – mais le procédé s'est révélé trop lent – ou un morceau de bois frotté sur de l'étoupe. En fin de compte, les allumettes, volées aux indigènes, sont encore le moyen le plus commode.

Ils arrosent les meules d'huile de coprah, grattent une allumette et, très vite, une fumée noire s'élève au-dessus des champs. Dans les quelques minutes qui suivent, les deux hommes ont le plaisir d'entendre les indigènes, sortis précipitamment de leurs maisons, hurler : « Ça brûle, ça brûle ! » et lancer des invectives et des menaces contre les auteurs des incendies.

Ce recours à l'intimidation a deux fins : d'une part, effrayer la population et la tenir à distance ; d'autre part, mobiliser la police et d'hypothétiques forces américaines à leur recherche et, par conséquent – c'est le point de vue d'Onoda –, laisser le champ libre à l'armée japonaise pour une reconquête des Philippines.

Les paysans de Lubang, les seules vraies victimes de la « stratégie » d'Onoda, ne s'aventurent plus dans la forêt autrement qu'en groupes armés. Et encore le nombre de ces braves diminue-t-il chaque fois que l'un d'entre eux est blessé ou tué lors d'un accrochage avec les Japonais. Et, à leur tour, ils se mettent à tendre des pièges aux dangereux *Happons* pour la perte desquels ils prient le dimanche dans la petite église de Tilic.

Ainsi, un jour qu'ils s'apprêtent à incendier de nouvelles meules, Onoda et Kozuka ont l'impression qu'on les guette. En écartant quelques branches, ils voient de nombreux soldats rassemblés près des tas de foin. « Hum !

Nous sommes venus ici l'année dernière à peu près à la même époque et ils en ont conclu que nous allons recommencer. On va les décevoir ! »

Dès lors, ils mettent le feu aux quatre coins de l'île, dans les endroits les plus divers. Mais les Philippins rivalisent de ruse : il leur arrive de retarder d'un mois la coupe du riz sans raison apparente, ou de faire garder leurs récoltes par des hommes armés qui patrouillent sans cesse. Un *statu quo* s'établit ainsi entre les deux camps, dont Onoda et son compagnon sont les principaux bénéficiaires, dans la mesure où les Philippins renoncent à toute incursion dans leur domaine réservé.

Une nouvelle saison des pluies approche et les deux hommes rassemblent les matériaux nécessaires à la construction de la hutte. Ils se trouvent non loin de Bigo, au sud de l'île, où les maisons d'habitation sont plus nombreuses. Soudain, un rire cristallin de femme leur parvient. Poussés par la curiosité, ils dévalent la colline et aperçoivent, à quelques mètres seulement, un garçon et une fille en train d'arroser un champ de légumes. Le soir tombe et Onoda fait remarquer à Kozuka que si ces gens travaillent à cette heure-là, c'est que leur maison est proche.

À pas feutrés, ils suivent les deux jeunes gens qui, leur travail terminé, se dirigent en effet vers une maison abritée par des bananiers. La vue de cette jeune fille souple et gracile remue le cœur des Japonais qui, néanmoins, gardent leur sang-froid : l'heure n'est pas à la rêverie. La Philippine, qui s'est arrêtée devant la maison, parle à une personne assise devant la porte et qui doit être son père.

« On va leur faire peur. »

Ils se glissent près de la hutte et observent pendant quelques instants le père et la fille occupés à passer au tamis une farine grisâtre. De la maison leur parviennent des bruits domestiques qui laissent supposer qu'une troisième personne est en train de préparer le repas. Les Japonais bondissent. En les voyant, la jeune fille, qui en réalité est encore une enfant, pousse un hurlement strident. La peur déforme ses traits. Quant au père, il se contient pour ne pas claquer des dents et l'on voit deux grosses boules se former à la hauteur de ses maxillaires. De toute évidence, c'est un paysan ; près de l'enclos de la basse-cour, il a déposé ses instruments aratoires.

Avec son fusil, Onoda leur fait signe d'entrer dans la maison. À l'intérieur se trouve une femme âgée qui se met aussitôt à hurler : « *Happon ! Happon !* » Elle prononce quelques mots en tagalog puis s'arrête et les regarde d'un air interrogateur. Tandis que Kozuka tient toute

la famille en respect avec son arme, Onoda jette un coup d'œil autour de lui : la pièce est pauvre, misérablement meublée, quelques vêtements de mauvaise qualité traînent çà et là. Il s'empare d'une lampe torche accrochée au mur, appuie sur le bouton, mais constate que les piles sont hors d'usage. L'armoire à provisions ne contient qu'un peu de riz, du tabac et du sucre. Seules des chaussures en toile toutes neuves retiennent son attention. Il va se baisser pour les ramasser lorsque la vieille femme demande par signe la permission d'enlever ce qui est sur le feu : la marmite bouillonne et de l'écume blanche coule sur le foyer. Avec l'assentiment de Kozuka, le père et la fille saisissent la marmite et la posent sur la table. Avec un sourire timide, la fillette s'adresse aux Japonais dans un anglais très hésitant : « Le dîner est prêt, vous ne voulez pas manger avec nous ? » Stupéfaits, les « diables » se consultent du regard, puis acceptent cette offre surprenante.

Kozuka relève son fusil, le décharge discrètement et le pose contre le mur en bois, pendant que la mère et la fille s'affairent près du feu. Une odeur d'huile chaude s'est répandue dans la pièce et les Japonais descendent les marches pour aller prendre l'air. Onoda, dont les sens sont toujours en éveil, crie soudain : « Où est-elle ? » En rentrant dans la maison, ils n'ont plus trouvé que le père et la fille. La mère a disparu. Onoda interroge fébrilement : « Où est-elle ?

— Aux toilettes, peut-être. »

Devant l'attitude sereine et amicale de leurs hôtes, Onoda et Kozuka se calment peu à peu et reprennent confiance.

Au bout d'un moment, assis tous les quatre sur un banc de bois, ils commencent à manger à la lueur de la lampe à pétrole. Le père et la fille devisent paisiblement et essaient de converser avec les deux Japonais. Ceux-ci, très tendus mais impassibles, mangent lentement. Ils continuent à se demander pourquoi l'absence de la mère se prolonge mais le plaisir de manger à une table une nourriture savoureuse l'emporte sur leur inquiétude.

Des pas rapides retentissent soudain sur la route. Onoda se glisse hors du banc, attrape son fusil, recule de quelques pas et se retrouve face au père, à sa fille et à la porte d'entrée. Souriante, la mère entre et leur dit : « N'ayez pas peur, c'est moi ! » Mais son calme est sans effet sur les Japonais : « Vous, venir avec nous dans montagne, tout de suite ! » profèrent-ils avec fureur. À ce moment, la jeune fille pousse un hurlement déchirant et se laisse tomber le long du pilier de l'entrée qu'elle entoure de ses bras pour bien montrer qu'elle ne veut pas quitter la pièce.

D’un air suppliant, le père s’adresse aux deux hommes : « Je vous ai donné à manger, alors soyez gentils…

— Non ! »

Kozuka sort des allumettes et s’apprête à en frotter une. La mère, qui a compris, commence à pleurer. Puis toute la famille se met à parler très vite en tagalog et le mot *amen* résonne dans la petite pièce après un silence.

Soudain, du dehors, parviennent des bruits inquiétants : « On arme des fusils », jette Kozuka. Aussitôt des détonations retentissent autour de la maison. Dès les premiers coups de feu, la mère et la fille se sont jetées à terre.

Deux balles trouent le mur de devant et vont se loger en miaulant dans la charpente. Onoda et Kozuka chargent frénétiquement leurs armes.

Du revers de la main, le mari fait tomber la lampe à pétrole sur le sol et plonge vers la porte en hurlant. Kozuka n’a pas le temps de mettre en joue et de l’abattre. Brutalement le silence se fait : sous la table, les deux femmes ne bougent pas plus que des mortes et à l’extérieur les assaillants invisibles restent muets. Avec précaution, Onoda et Kozuka ouvrent la fenêtre à l’arrière de la cabane.

« On y va ?

— Si l’on tirait un peu d’abord, pour les retarder ?

— Non, on n’a pas assez de balles. »

Courbés en deux, ils se mettent à courir vers la montagne. Derrière eux, éclatent les cris de joie de la mère et de la fille. Le tir recommence, des balles sifflent et de larges flammes rouges strient la nuit.

« Ils tirent mal, heureusement !

— Courons en zigzag, ils auront moins de chance de nous toucher. »

Ils reprennent leur souffle derrière un buisson à environ huit cents mètres de la maison. Là-bas, on ne tire plus mais on voit danser les lueurs de nombreuses lampes électriques. Une fois reposés, ils repartent vers la montagne.

« Tout ça pour ces maudites chaussures ! » grogne Kozuka qui se les était attachées autour du cou. De dépit, il les lance au loin dans l’obscurité.

« Dommage, elles auraient tout de même pu nous servir », dit Onoda à voix basse.

D’un commun accord, ils décident de ne plus se montrer aussi confiants : il serait absurde de se faire prendre alors que la victoire des troupes japonaises est peut-être imminente.

Ce genre d'incident soude encore plus l'amitié entre les deux hommes : ils ne sont plus des militaires de grades différents, mais des frères liés par l'affection face au danger. Leur estime réciproque grandit sans cesse : Kozuka apprécie la force de caractère de son compagnon et Onoda admire la rapidité de décision de Kozuka et la justesse de ses intuitions. Ils se complètent parfaitement et forment une équipe solide. En général, c'est Onoda, à cause de son passage à Futamata, qui met au point les « plans de combat » mais, en cas d'attaque imprévue, ils prennent ensemble leur décision et tombent généralement d'accord.

Un jour qu'ils reviennent d'une tournée de surveillance autour du radar dont les travaux d'installation sont maintenant achevés, leur attention est attirée par des coups de feu. À leur grande surprise, ils découvrent un homme vêtu d'un pantalon noir et d'une chemise bariolée qui tire en direction de la montagne.

« S'il pense nous atteindre ainsi, il est fou !

— Il se passe quelque chose. Allons aux nouvelles. »

Ils se glissent sans bruit dans la forêt, et arrivent à une centaine de mètres du tireur. Le grand nombre de cartouches qui jonchent le sol à ses pieds prouve qu'il tire depuis un certain temps. S'agit-il d'un ranger qui veut tirer les deux Japonais comme des lapins ou d'un soldat philippin à l'entraînement ? « Et si c'était quelqu'un venu là pour nous rencontrer ? » songe Onoda qui aussitôt chasse cette pensée incongrue.

Kozuka fait feu le premier, mais l'homme ne bouge pas et continue à tirer. Surpris, Kozuka fait feu une seconde fois, toujours sans résultat. À son tour, Onoda vise et, cette fois, l'autre, portant la main à son coude et laissant tomber sa carabine, chancelle. Au moment où Onoda s'apprête à tirer encore, cinq hommes en uniforme clair bondissent et emmènent le blessé de l'autre côté du pont, vers la base militaire.

Deux d'entre eux commencent à balayer la jungle à la mitraillette, à l'endroit d'où sont partis les coups de feu. Autour des Japonais, les balles sifflent, les feuilles sont hachées menu, des morceaux d'écorce sautent en tous sens. Ils ont le temps de reculer de quelques pas et de se glisser sur une petite pente, mais leur situation est précaire et les projectiles se rapprochent.

« C'est un piège grossier, mais un piège quand même, commente le sous-lieutenant. Allez, on décroche, et vite !… D'ailleurs je n'ai plus de munitions. »

Il n’a pas tort car il s’agit bel et bien d’une tentative, non couronnée de succès, de l’armée philippine pour les débusquer.

Chapitre 12
Un combat désormais solitaire

Octobre 1972 : il fait chaud, la saison des pluies est terminée et les deux Japonais vont reprendre leurs tournées de reconnaissance dans l'île. Malgré les années qui ont passé – Onoda et Kozuka ont maintenant l'un et l'autre une cinquantaine d'années – et la dure vie qu'ils mènent dans la jungle, leur allure est toujours aussi martiale. Kozuka a conservé sa bonne humeur, mais Onoda s'est empreint de gravité.

Près du petit hameau de Kalamanok, dont les collines proches, en pente douce vers la mer, se découpent délicatement sur le ciel, Onoda observe attentivement des paysans occupés à ramasser du riz.

« Regarde : à ce rythme, ils auront fini avant ce soir.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On met le feu à leur récolte ?

— On passe à l'action tout de suite ; si l'on attend, il sera trop tard.

— Oui, mais le village n'est pas loin et la police peut arriver très vite, en moins de dix minutes !

— Bah ! On a l'habitude, non ? »

Ayant observé minutieusement les lieux, les deux hommes sortent lentement de la forêt. À leur vue, les paysans marquent un temps d'arrêt. Profitant de leur étonnement, Onoda et son compagnon commencent à tirer au-dessus des têtes, puis, prenant leur élan tout en continuant à tirer, ils se rapprochent des paysans qui, revenus de leur surprise, s'enfuient à toutes jambes. Un troisième paysan, caché par un repli du terrain, apparaît soudain et pris de peur à son tour détale en direction de Kalamanok.

« Vite, vite, il faut mettre le feu », ordonne Onoda.

À cause du vent, les balles s'enflamment difficilement et Kozuka doit s'y reprendre à plusieurs fois. Pendant ce temps, Onoda fait l'inventaire du

butin, qui n'est pas négligeable : machettes de brousse, café, allumettes, tabac, etc. Une fumée noire et âcre commence à s'élever : pour les paysans, l'avertissement est clair : « N'approchez pas, sinon… » Satisfaits, les deux Japonais se dirigent vers un grand arbre planté de l'autre côté de la crête. Sur les collines, les arbres sont rares, car les typhons les arrachent les uns après les autres et celui-ci, dans son isolement, donne au paysage une étrangeté presque inquiétante. Un détail frappe aussitôt leurs regards : une marmite pleine d'eau est posée sur un petit foyer et à proximité gît un gros sac de riz. De toute évidence, si les paysans ont mis leur soupe à chauffer, c'est qu'ils ont l'intention de revenir sur les lieux et dans ce cas la police, qui est sur ses gardes, va les accompagner pour les protéger.

« Et si l'on brûlait leur riz ? propose Onoda en ricanant. Ils cesseraient peut-être une bonne fois de venir sur nos terres.

— Pourquoi pas ? Mais il faut de la paille. Je vais en chercher : il y en a un peu plus bas, sur la pente. »

Prestement, Kozuka remonte bientôt avec la paille, lorsque la fusillade se déchaîne. Les assaillants sont à deux pas, car les balles sifflent tout près des deux hommes. Pour mettre le feu au riz, ils ont déposé à l'écart leurs fusils qu'il faut maintenant récupérer à tout prix.

« À ton avis, qu'est-ce qu'ils ont comme armes ?

— Au moins une carabine et un fusil-mitrailleur ; ils vont nous tirer comme des lapins. Filons vite ! »

Ils sont de part et d'autre de l'arbre. Onoda est plus près de l'ennemi invisible derrière les buissons mais protégé par une légère déclivité. Kozuka, quant à lui, posté sur la partie plate du terrain auprès de l'arbre, est une cible facile. Il se contorsionne pour récupérer son fusil et parvient enfin à le saisir. De son côté, Onoda arme fébrilement le sien, mais un bruit de hoquet l'immobilise soudain. Il se retourne. Kozuka, le visage tordu par la douleur, a lâché son arme : « Je suis touché à l'épaule. »

Raidi par la peur, Onoda attrape au vol le fusil de son compagnon, en garnit le magasin et le lui tend, mais Kozuka, malgré tous ses efforts, ne peut le saisir. De sa main valide, il serre son épaule rouge de sang et en regroupant ses jambes tente de se mettre debout. Les balles frappent la terre autour de l'arbre, le riz enflammé dégage une fumée suffocante.

« Descendons par la colline, je vais te couvrir », déclare Onoda qui, visant soigneusement l'endroit d'où partent les coups de feu, tire plusieurs balles. Des buissons, deux silhouettes s'échappent en courant : « C'est la

police », pense le lieutenant qui tire encore trois fois dans la direction de l'ennemi. « J'ai dû en avoir au moins un, jubile-t-il. Allez ! on file. » Il se retourne, ramasse l'arme de Kozuka mais s'aperçoit soudain que son compagnon n'a pas bougé : il est debout, verdâtre, les bras serrés autour de la poitrine. Cette fois, entre les doigts de sa main droite plaquée sur son cœur passent de minces filets de sang.

« On ne peut pas rester ici, Kozuka, c'est trop dangereux.

— Onoda, c'est… c'est la poitrine !

— Tu as reçu deux balles.

— Non, cinq ou six, je crois, j'ai mal… »

Et malgré son courage, il laisse échapper une plainte. Quelques coups de feu claquent encore et Kozuka commence à s'affaisser.

« *Dame da* [1], hurle-t-il. Laisse-moi ici, Onoda ! »

Celui-ci est pétrifié : il n'est pas possible que son ami, son compagnon, meure là, face à cet ennemi invisible. De ses mains tremblantes, il serre de toutes ses forces les deux fusils et contemple, impuissant, fou de rage et de souffrance, Kozuka qui, légèrement penché en arrière, cherche désespérément à se redresser. Déjà ses yeux se révulsent, une écume rougeâtre s'échappe entre ses dents et sa bouche s'agrandit comme pour laisser s'échapper le flot sanglant de la vie. C'est fini. Avec un bruit sourd, le corps est tombé, foudroyé.

Égaré, Onoda tente de vider son arme, mais à la quatrième balle elle s'enraie. Il la jette et saisit la cheville de Kozuka, qu'il secoue de toutes ses forces. En vain. Kozuka est mort.

Les balles continuent de fouetter l'air autour de lui. Il évalue rapidement la distance qui le sépare des fourrés où il peut s'abriter et, d'un bond, un fusil dans chaque main, plonge dans leur direction et se plaque au sol.

Sa rapidité a surpris les assaillants qui ne recommencent à tirer qu'après un instant. Il contemple une dernière fois la silhouette brune allongée sur le sol et, gravement, à mi-voix, s'adresse à elle : « Je me battrai tant que j'aurai des forces, Kozuka, pour toi, pour nous, pour le Japon. » Il recule de quelques mètres, puis fait demi-tour et s'enfonce dans la forêt.

À un kilomètre de là, dans une petite forêt de cocotiers, Onoda s'arrête enfin, hors d'haleine. Il procède au tri des affaires de Kozuka et enterre le superflu. Ce qui reste, c'est-à-dire l'indispensable, représente encore une vingtaine de kilos. Son travail terminé, sans même s'en rendre compte, il dirige ses pas vers ce qu'il va dès lors appeler la « colline Kozuka ».

Caché derrière les arbres, il aperçoit une quinzaine d'hommes. Paysans ? Policiers ? Soldats ? Il est trop loin pour les identifier. Soudain, une folie meurtrière s'empare de lui. Il arme son fusil, mais il se rappelle aussitôt que sa mission n'est pas terminée et qu'il n'a pas le droit de disposer de sa vie. Épuisé, il repart en direction de Tilic et, arrivé à Ohachiyama, il s'allonge au pied d'un arbre et s'endort.

À son réveil, le soleil descend déjà vers l'horizon. Péniblement, il se remet en marche, franchit la rivière Bigo et va se réfugier sur la colline Hebiyama où il s'installe pour la nuit. Sa première nuit de solitaire. Pour combattre son immense tristesse, il démonte lentement, amoureusement, le fusil de Kozuka. « C'est une belle arme, pense-t-il, un peu lourde, mais efficace. » Sa besogne terminée, il va à tâtons cacher le fusil dans la petite grotte qui contient déjà son sabre d'officier et le poignard que lui a donné sa mère. Puis il essaie d'absorber son dîner mais, bien que frugal, celui-ci ne passe pas. Il revoit sans cesse le corps abattu de son ami et, soudain, il sanglote à perdre haleine, comme un enfant perdu dans la terrible solitude de la nuit insulaire.

C'est l'aube. Du regard, par habitude, Onoda cherche Kozuka. Mais sa conscience, elle, sait déjà que l'ami n'est plus et la souffrance renaît aussitôt. Le premier abattement passé, le militaire reprend le dessus et raisonne : « Désormais, ma vie a encore plus de prix. Je suis le dernier combattant de l'île. Je dois vivre pour le Japon et pour la victoire ; pour cette raison, et pour venger la mort de Kozuka, je tuerai le plus grand nombre possible de soldats philippins. Je vaincrai ! »

Quelque temps après, sur la colline d'Hebiyama, il découvre une cabane toute simple, construite sur le modèle de celles de l'île : un toit de paille posé sur des bambous ; pas de murs mais une perche horizontale à mi-hauteur, sur laquelle sont posées de fines branches ; à l'intérieur, une table et des bancs. Des drapeaux japonais sont disposés autour d'elle et sur la porte est accrochée une plaque portant cette inscription : *Cabane Onoda* (il apprit plus tard que c'était son père lui-même qui avait tracé ces mots). Il s'approche et voit qu'une lettre de son père a été épinglée à côté de l'écriteau. « À quelle pression le pauvre homme n'a-t-il pas été soumis pour accepter de m'écrire ?… »

« Sous-lieutenant Onoda ! Montrez-nous que vous êtes en bonne santé. Sortez ! »

Étonné, l'officier lève les yeux et s'aperçoit que la voix sort d'un haut-parleur porté par un hélicoptère philippin sur lequel flotte, ce qui est surprenant, un drapeau japonais.

Attentif, il remarque aussitôt que celui qui s'adresse à lui parle en japonais, un japonais impeccable, et que la prononciation, compte tenu des déformations dues au haut-parleur, est bonne. Le ton employé est mi-militaire, mi-amical. Le tout a quelque chose de si authentique que, pendant un bref instant, Onoda sent toutes ses convictions vaciller. Mais, bien vite, il se raidit, chasse le doute pernicieux et se tient sur ses gardes. Soudain, d'une distance de moins de cent mètres, une voix lui parvient : « Onoda ! Votre vie est protégée. Vous ne serez pas tué. Sortez tout de suite ! Nous sommes des Japonais. » Et, peu à peu, elle se rapproche.

Affolé, Onoda attrape son sac, se laisse glisser jusqu'à la rivière Bigo, la traverse et reprend son souffle sur l'autre rive. De là, il voit passer six personnes qui marchent lentement, comme si elles étaient épuisées. Deux d'entre elles portent les haut-parleurs, une troisième brandit un drapeau japonais. Et la voix répète inlassablement : « Onoda ! La guerre est finie !… »

Excédé, Onoda empoigne son fusil et vise soigneusement l'un de ceux qui portent les haut-parleurs. Alors qu'il va appuyer sur la détente, il s'immobilise, comme paralysé. C'est brutal et inexplicable : sa main n'obéit plus à son cerveau. Lentement, il abaisse le canon de son arme et s'enfuit plus avant dans les terres.

Quelques mois plus tard, lorsqu'il revient sur les lieux de la mort de Kozuka, Onoda reste interdit : près de l'arbre, le seul arbre de la colline, se dresse un poteau taillé en pointe et entouré d'une petite clôture. Sur le devant, une planchette destinée à recevoir les offrandes complète le « monument ». À la nuit, Onoda s'approche et lit l'inscription qui figure sur le poteau : *Soldat de première classe Kozuka Kinshichi.*

Le travail a été fait par des Japonais. Des fleurs fraîches viennent d'être déposées sur la planchette et une odeur d'encens flotte aux alentours. Onoda s'agenouille devant elle, joint les mains à la hauteur de son visage et prie. Il s'adresse ensuite à Kozuka : « La vie a été dure pour nous, Kozuka. Mais tu as été un bon soldat. Rentre au Japon et repose-toi. Ne t'inquiète pas, je te vengerai, je ne faillirai jamais. J'en fais le serment. »

Dans la nuit complètement tombée, la lune rêve. Sur la côte, quelques lumières scintillent et des vagues blanchâtres déferlent mélancoliquement sur la grève. Grave et silencieux, Onoda se dirige vers la forêt. Puis, comme malgré lui, il entonne un chant militaire. Pour se réconforter il chante longtemps jusqu'au cœur de la nuit, de la forêt et de sa solitude. « Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance… Un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproche au ciel est la sagesse même… » Mais Onoda ne connaît pas Alfred de Vigny.

Depuis la mort de Kozuka, les recherches battent leur plein. Il ne se passe guère de jour sans que des tracts ne soient lâchés sur l'île ou que des haut-parleurs nasillards ne troublent son silence.

Un après-midi, le sous-lieutenant est tiré de son assoupissement par une voix cristalline qui emploie des expressions plus recherchées que d'habitude. « Mais, c'est une femme ! » Cette voix, il la connaît, mais à qui appartient-elle ?

« Hiroo, Hiro'*chan*, tu m'avais donné… »

Mais la brise emporte le reste de la phrase. Soudain, il comprend : c'est Chie, sa sœur aînée ! Elle est à Lubang ! Venue, certes, non de son plein gré mais prisonnière de ces barbares…

Il tend encore l'oreille, car maintenant c'est Tadao, son frère aîné, qui s'adresse à lui : « Agis comme un soldat, montre-toi digne des samouraïs. »

« Ma parole ! Toute la famille est là. Écoutons les mensonges qu'on les force à raconter. » Mais le bruit des feuillages secoués par le vent couvre presque entièrement les voix.

Malgré lui, Onoda est troublé. Que son frère soit venu à Lubang est déjà assez incroyable, mais que sa sœur, une simple femme, soit mêlée à une opération de type militaire, voilà qui dépasse l'entendement. Décidément cette guerre n'a que de lointains rapports avec celle dont on lui a enseigné les principes à Futamata.

Soudain, alors qu'il longe la rivière Bigo, son attention est attirée par une tache rouge et blanc : c'est un livre dont la couverture représente le drapeau japonais : « Tiens, un livre ! Et un livre de poésie en plus ! » Amusé, il l'ouvre et déchiffre avec stupéfaction le message suivant sur la page de garde : *N'as-tu pas quelque chose à nous dire ? Si oui, déchire la couverture et écris. Tadao.*

L’écriture est bien celle de Tadao ; de cela, Onoda ne peut douter. Le cœur battant, il meurt d’envie de répondre à cette prière fraternelle, mais une fois de plus il maîtrise ses sentiments et s’éloigne très vite de la tentation en chantant à tue-tête :

Le crépuscule rouge nous brûle,
Mon ami est sous la terre…

Cette nuit-là, Onoda ne trouve pas le sommeil. Il se passe trop de choses insolites autour de lui. Et puis il est seul depuis trois mois, seul avec le souvenir terriblement vivant de son compagnon. Il entend encore Kozuka commenter le derby de Tanabata ou, un téléphone imaginaire à la main, mimer le parieur qui se renseigne sur les courses, l’état des chevaux, du terrain, etc. Cette passion hippique était d’ailleurs solidement ancrée chez Kozuka. Un jour, alors qu’il rapportait sur l’épaule un large quartier de buffle, Onoda avait vu son visage se crisper et changer de couleur : « Vite, j’ai une épine dans le pied, une grosse. Il y a du poison ! »

D’un coup de poignard, Onoda avait élargi la blessure pour faire couler le sang. Son compagnon haletait et avait presque perdu connaissance. Après lui avoir appliqué sur la plante du pied une sorte de crème désinfectante qu’ils avaient « réquisitionnée » chez les indigènes, le sous-lieutenant avait ramené le blessé à la hutte. La jambe s’était mise à enfler, la peau était douloureuse jusqu’à l’aine et le pauvre garçon suppliait Onoda de l’aider. Pendant un mois, la fièvre avait terrassé le robuste soldat que son compagnon soignait de son mieux. Leur moral était très bas et Onoda avait presque perdu l’espoir d’une guérison, lorsque brusquement Kozuka s’était senti mieux. Encore faible, il avait demandé au sous-lieutenant de lui apporter de quoi dessiner. Onoda avait aussitôt volé quelques feuilles de papier dans une hutte et Kozuka s’était mis à dessiner des courses de chevaux, sous le regard étonné et admiratif de son ami… Et ce sont ces mêmes chevaux que, ce soir, Onoda voit passer et repasser sans fin devant ses yeux.

Le matin, il décide de fuir plus loin vers le nord, où il espère trouver le calme nécessaire pour réfléchir à tous les incidents qui troublent maintenant quotidiennement sa vie.

Arrivé près d’Agcawayan, il voit flotter au loin un drapeau japonais qui semble l’inviter à s’approcher. Il l’ignore, mais, le jour suivant, en allant chercher de l’eau, il découvre sur la pente des piles, des journaux, des

tracts, etc. Une preuve supplémentaire que ses poursuivants sont passés là. Perplexe, angoissé, il s'aperçoit alors qu'il ne retrouve plus l'endroit où il a laissé son sac en filet, son précieux fusil et ses munitions. L'affolement s'empare de lui, il cherche en tous sens comme un fou, mais en vain.

Le lendemain seulement, après avoir beaucoup marché, il retrouve son trésor qui n'était qu'à cinquante mètres de lui, mais comme dans la jungle la végétation est loin d'être variée, même un vétéran comme lui peut se perdre. « Avec Kozuka, cette mésaventure ne me serait jamais arrivée ! » conclut-il tristement.

Les journaux laissés par ceux qui le recherchent datent du début du mois de décembre, soit de quelques semaines à peine. Il y est beaucoup question de Kozuka et dans les pages qui lui sont consacrées, un détail trouble Onoda : comme tous les soldats japonais, Kozuka portait un *senninbari*[2], c'est-à-dire un porte-bonheur qui se compose d'un morceau de toile sur lequel sont cousues avec du fil noir ou plutôt, suivant la tradition, avec des poils pubiens de femme, des pièces de monnaie de cinq et de dix sens[3]. Celui de Kozuka était en satin rose et portait au recto un motif figurant un tigre. Cette pièce de tissu, qui avait été amoureusement cousue par toute sa famille et ses amis, Kozuka l'avait enveloppée dans un morceau de nylon noir qu'il serrait autour de sa taille. De cela, Onoda est absolument sûr. Aussi sa surprise est grande lorsqu'il lit dans le journal que les pièces ont été retrouvées dans la poche du mort. Cette anomalie est inexplicable ! Ceux qui ont écrit cela ont-ils voulu transmettre à Onoda un message ou un avertissement ? Décidément, tout devient extrêmement mystérieux et étrange.

À la multiplicité des recherches, Onoda finit par trouver une explication : « Finalement, ces expéditions, ce doit être du camouflage. À mon avis, c'est le gouvernement japonais qui envoie ici des hommes en reconnaissance. Je ne suis que le prétexte. Dans la mesure où les Japonais viennent prendre des photos de l'île, y envoient des missions, c'est que la conquête de Lubang est imminente et par conséquent que ma mission touche à sa fin. » À partir de ce raisonnement, tout s'éclaire : lorsqu'on lui crie « Onoda, sors ! », cela signifie : « Onoda, ne sors pas. Nous savons que tu es là. En te cachant, tu nous rends service, car ainsi tu justifies notre présence dans l'île. Courage ! C'est bientôt fini ! » Onoda, qui sait que les Américains ont perdu la guerre contre le Vietnam, estime normal que le Japon profite de cette occasion pour essayer d'amener les Philippines dans son camp. Évidemment, il sait

aussi que dans l'immédiat après-guerre, les États-Unis et les Philippines étaient amis, mais il a dû se passer un événement qu'il ignore, puisque de toute évidence le Japon et les Philippines sont maintenant dans les meilleurs termes. Selon lui, la stratégie japonaise doit consister à reprendre d'abord Lubang pour reconquérir ensuite le Pacifique. Il est persuadé que l'île de Lubang est d'une importance capitale pour le plan japonais et que sa sortie de la jungle démolirait à coup sûr les plans de l'état-major général. Et à l'idée que cette gigantesque entreprise repose sur ses fragiles épaules, l'émotion le gagne. Il n'y a pas de doute : il a raison en restant muet même aux appels de ses frères et de sa sœur.

Parfois, cependant, des doutes l'assaillent. Et si toute cette mise en scène n'était qu'un piège des Américains pour le faire sortir et le capturer ? Et si son frère et sa sœur étaient en fait des *nissei* grimés pour le tromper ? Et pourquoi les Japonais, qui semblent le chercher, ne lui laissent-ils pas un poste émetteur-récepteur, afin qu'il puisse communiquer avec eux et leur fixer un rendez-vous secret, une nuit, près de Looc ? Il pourrait leur donner toutes les informations qu'il a recueillies depuis vingt-huit ans…

Le jour de l'an 1973, il le passe sur la côte sud de l'île, près de Looc. Puis, bien que seul, il va comme d'habitude s'incliner sur une colline et mange gravement le repas qu'il s'est préparé. Deux jours plus tard, il reprend sa ronde : Agcawayan, Minami, Bonchi, Wakayama Point et Tilic. Le circuit lui est familier et il se cache peu.

Vers la fin du mois, alors qu'il cueille des bananes, il entend soudain de la musique, de la musique militaire bien entendu. Il attend la nuit et repère alors l'endroit où le groupe s'est rassemblé ; à nouveau, la voix de son frère Tadao lui parvient : « Hiroo, c'est moi, Tadao ! Montre-toi, Hiroo, tu ne seras pas tué. Si quelqu'un s'attaquait à toi, je me mettrais devant toi pour te protéger. Tu ne finiras pas comme Kozuka. Mais si tu ne te manifestes pas, nous ne pourrons rien faire. Agis en officier, s'il te plaît. Sans ton aide, nous ne te retrouverons jamais dans cette île. »

Le lendemain soir, Tadao s'adresse encore à lui dans les mêmes termes, mais sans succès. À un moment, il croit reconnaître la voix d'Onoda Tanejiro, mais à la réflexion, il pense s'être trompé : son père a maintenant plus de quatre-vingts ans et il lui serait certainement impossible de se rendre à Lubang.

Au bout de quelques semaines, les recherches diminuent d'intensité, les soldats disparaissent et le calme revient dans l'île. Onoda en conclut qu'on va lui fixer un rendez-vous secret et que l'invasion est imminente. Pourtant, rien ne se produit.

Il scrute l'horizon, espérant voir des navires de guerre en marche vers Lubang, mais devant la vacuité de l'océan, il en vient à se demander si, comme les îles Nauru[4], Lubang n'aurait pas fait sécession et n'aurait pas conclu un pacte avec la Grande Asie.

Il écoute toujours passionnément les informations que diffuse la radio et son esprit enfiévré les interprète de façon aberrante car il lui faut absolument reconstituer le puzzle qu'il a imaginé.

Un matin, alors qu'il part pour sa ronde journalière, Onoda aperçoit un sac militaire et une feuille de papier sur laquelle est tracé un *haïku*, dont l'auteur n'est autre que son père. Ainsi, il ne s'est pas trompé : Tanejiro est bien venu dans l'île. Le poème est empreint d'une profonde tristesse :

> L'été, la montagne ne renvoie rien,
> pas même un écho…

Cette fois, l'émotion est trop forte, et le sous-lieutenant éclate en sanglots. Il pleure longuement puis, calmé, verse le contenu du sac sur le sol : des journaux, des revues, un uniforme neuf et un autre usagé au nom de Gosen Ichiro, son aîné de deux ans à l'école de Kainan. Éberlué par cette avalanche de « cadeaux », Onoda, avec un crayon volé aux habitants de l'île, rédige un reçu au dos d'un tract : *Reçu deux vestes, deux pantalons et une casquette. Encore une fois, je suis ici. Je vous le fais savoir par la présente. Sous-lieutenant Onoda.*

Son sac en filet contenait des draps, une tente, un tapis de sol, une planche pour faire la cuisine, une casserole, un sac de riz, divers aliments, de la braise et de quoi faire du feu, le matériel nécessaire pour nettoyer ses armes. Au total : 60 kilos de chargement lorsqu'il s'est retrouvé seul.

Mais, par précaution, il ne date pas son message. Il le glisse sous une pierre et s'en va lire les journaux à quelques kilomètres de là. Sa lecture lui apprend que les funérailles de Kozuka ont eu lieu à Manille et que les parents du défunt étaient présents. Cette nouvelle lui réchauffe le cœur ; ainsi le vieux compagnon est revenu parmi les siens. En revanche, les journaux ne font pas la moindre allusion à la guerre entre la Grande Asie et

les États-Unis. Pour lui, ce silence est intentionnel : la presse a ordre de ne fournir aucun renseignement utile aux Américains.

La saison des pluies est revenue et, pour la première fois, Onoda construit seul la hutte, une hutte très simplifiée, puisqu'elle n'abritera plus qu'une personne. Néanmoins, ce travail lui prend beaucoup de temps, car, tout en montant la cabane, il doit veiller à sa sécurité.

La pluie semble vouloir tomber éternellement. L'ennui s'installe. Onoda veille et réfléchit. Des questions graves, embarrassantes, le harcèlent : « Combien de temps vais-je pouvoir tenir seul ? Quelle doit être mon attitude si le Japon et les Philippines ont noué de bonnes relations ? J'ai toujours considéré les gens de l'île comme des ennemis, vais-je devoir réviser ma position ? Et comment ? Pour commencer, ne devrais-je pas renoncer aux razzias chez l'habitant ?… »

Perplexe, il lisse sa moustache qui lui descend sur le menton, puis fourrage dans sa barbe qu'il s'est juré de ne pas couper tant que Kozuka ne sera pas vengé.

Depuis qu'il est seul, Onoda se sent traqué et multiplie les précautions pour aller chercher sa nourriture. Au lieu de provoquer les indigènes, comme lorsque Kozuka vivait, il les évite soigneusement. Il « déménage » tous les jours et fait sa cuisine le matin pour éviter qu'on ne voie son feu.

Dans la cabane, près du radar, il trouve en novembre une lettre du ministère de la Santé, selon laquelle une mission a été envoyée à Lubang pour recueillir les ossements des morts. À son intention a été déposée une lettre de son frère Toshio qui lui demande de sortir de l'île ; un petit livre consacré à Lubang et écrit par d'anciens élèves de son école d'espionnage l'accompagne. Onoda y voit la preuve que les siens ont bien trouvé son « reçu ». Mais la lassitude s'empare de lui. Ainsi, il va falloir attendre, attendre encore. Il commence à douter de ses forces et se demande s'il pourra assumer seul cette responsabilité jusqu'au bout.

Au moment même où le sous-lieutenant traverse cette crise de conscience, le général Rancudo, commandant en chef de l'armée de l'air des Philippines, donne l'ordre, depuis son PC de la base de Nichols, dans la banlieue de Manille, à quelques groupes installés à la station radar de l'île de Lubang, de faire une recherche systématique du fugitif japonais. La consigne est la discrétion, nécessaire pour ne pas attirer l'attention d'Onoda

et le capturer vivant. Le colonel Los Baños et le major Kappawan sont chargés de diriger les opérations.

Chapitre 13
La fin du rêve

L'avion de la Philippine Air Lines qui doit se poser à 14 heures sur la piste herbeuse de l'aérodrome de Lubang transporte un passager particulièrement impatient d'atterrir. Cet homme qui est encore un inconnu, c'est Suzuki Norio.

Rien, sinon l'extrême vivacité de son regard, ne distingue ce jeune homme de vingt-quatre ans de n'importe quel employé de bureau japonais. Il a quitté le collège de bonne heure, convaincu que l'expérience acquise sur le terrain valait cent fois plus que des diplômes universitaires. Il sillonne le Moyen-Orient et l'Asie en quête d'une aventure susceptible de lui apporter gloire et fortune. Le retentissement que la mort de Kozuka a eu dans la presse lui a donné l'idée, à son avis géniale, d'aller débusquer le mystérieux Onoda.

Soudain, la voix de l'hôtesse susurre : « Nous allons atterrir à Lubang. Veuillez attacher vos ceintures. » Lubang, nom magique auquel Suzuki rêve depuis des mois. Par le hublot, l'île apparaît : les collines, les rizières, la forêt n'ont rien d'hostile. Décidément, l'affaire se présente bien…

Pendant ce temps, au sol, Onoda continue à tourner en rond dans son territoire. Il se dirige vers son « jardin », cache son fusil et grimpe à un arbre pour s'assurer que la route est libre. Près de la rivière, il distingue quelque chose de blanc et jaune qui ressemble à une tente et d'où s'échappe une fumée. Il regarde plus attentivement et parvient à voir une tête et une moustiquaire : « Encore une patrouille ! » pense-t-il. Il dégringole de l'arbre, attrape son arme et s'approche du campement. Le dos tourné à la rivière, un homme prépare son dîner. Il est seul. Dans la tente il n'y a qu'un lit et aucune arme n'y est visible. « *Hooi*[1] *!* », crie Onoda. Le garçon se

retourne et regarde l'officier, l'œil agrandi par la surprise. La première partie de son plan a réussi puisqu'il est face à Onoda qui l'observe en silence, détaille ses cheveux longs, son blue-jean, sa chemise bariolée et ses *zori* en caoutchouc. Suzuki, qui tente de dominer son émotion, salue militairement à deux reprises.

« Ses genoux tremblent, note Onoda. C'est étrange, il ne fuit pas et salue. Serait-ce l'émissaire que j'attends ? Il a pourtant l'air bien jeune… »

« Je suis japonais », déclare très vite le jeune homme.

« Peut-être, pense Onoda, mais il parle comme un Philippin. Ce doit être la police qui l'envoie. Restons sur nos gardes. »

« Vous venez de la part du gouvernement ?

— Non.

— Vous faites partie des volontaires japonais pour la coopération outre-mer ?

— Non plus. »

Onoda semble décontenancé tandis que Suzuki reprend de l'assurance.

« Alors, que venez-vous faire ici ?

— Je suis un touriste. »

Onoda est de plus en plus perplexe. Un touriste dans cette île ? C'est bizarre, c'est peut-être encore un piège des Américains. Pourtant il a une bonne tête, ce garçon, qui inspire confiance. Et puis, il porte des chaussettes, alors que presque personne n'en possède à Lubang. Suzuki a marqué un point.

« Êtes-vous Onoda Hiroo ?

— Oui.

— Le sous-lieutenant Onoda ? »

Hochement de tête affirmatif.

« Vous savez, la guerre est finie depuis longtemps. Voulez-vous rentrer au Japon avec moi ? »

« Il a sûrement été élevé au Japon car ses formules de politesse sont tout à fait correctes, pense Onoda, mais il fait fausse route s'il s'imagine que je vais regagner ma patrie tout de suite. Ce fichu touriste est peut-être en train de faire échouer une formidable opération militaire. » À cette idée, il frémit de colère :

« Je ne rentre pas. La guerre n'est pas finie. Tu es jeune et tu ignores beaucoup de choses. Pour quitter cette île, j'ai besoin d'un ordre écrit.

— Voulez-vous être enterré ici ?

— Sans ordre, je ne bougerai pas. »

Onoda s'est raidi et regarde maintenant fixement Suzuki qui craint de voir leur conversation se terminer trop vite. Pour détendre l'atmosphère, il offre une Marlboro au sous-lieutenant, qui, méfiant, la refuse, mais reprend :

« Ne restons pas là. Je ne peux pas m'attarder ici car il n'y a pas assez d'arbres. »

Suzuki prend son appareil photo, son flash, empoigne sa machette puis la repose.

« Laissez-moi prendre quelques photos, s'il vous plaît. Sans elles, personne à l'ambassade ne voudra croire que je vous ai rencontré. »

Et, pour désigner son flash, il utilise le terme d'avant guerre : *hatapopo*.

« Ah ! oui, un *furashu*, répond Onoda.

— Quoi ! Vous connaissez ce mot ! » s'exclame, interloqué, Suzuki.

Ils font environ cent mètres et s'assoient sur une petite butte. Le soir tombe mais aucun des deux hommes n'en a cure.

« L'empereur et les Japonais s'inquiètent de vous.

— Tu as apporté un ordre écrit ? lance brutalement Onoda.

— Non, mais le Japon a perdu la guerre, et depuis 1946 c'est la paix.

— J'ai lu les journaux et écouté la radio : personne n'en parle. »

Onoda s'exprime avec autorité mais au fond de lui-même son assurance diminue peu à peu. Et si le garçon disait vrai ? Il sent un gouffre s'ouvrir à ses pieds. Alors, cette résistance de tous les instants, tous ces morts, tout aurait été inutile ?

« Laissez-moi vous photographier.

— Oui », répond distraitement l'officier.

Suzuki se précipite sur son appareil et sur son flash et mitraille Onoda en tous sens.

« Demain, si vous le voulez, j'en prendrai d'autres. L'après-midi, vers 15 heures, ça ira ? Choisissez le lieu. »

Mais Onoda se méfie toujours et, un peu agacé, répond très vite :

« Oh ! On verra cela plus tard. Au fait, j'ai oublié de te demander ton nom.

— Suzuki Norio, d'Ichihara, dans la préfecture de Chiba. »

Ils commencent alors à parler de la vie de tous les jours, de Kozuka, de sa mort. Suzuki est surpris par les connaissances d'Onoda qui n'ignore rien de ce qui se passe au Japon et dans le monde.

« Mais comment savez-vous tout cela ?

— Par la radio. J'ai volé un appareil il y a quelques années. » En disant cela, Onoda observe les réactions de son interlocuteur, mais celui-ci ne semble pas choqué.

À plusieurs reprises, au cours de la conversation qui va durer trois heures, le jeune homme revient à la charge :

« Que faut-il faire pour que vous quittiez la jungle ?

— J'ai besoin de l'ordre écrit du commandant Taniguchi qui m'a chargé de la mission que je remplis ici. Si la guerre est réellement finie, je ne vois pas pourquoi il ne vient pas me dire que je peux quitter l'île. Vous comprenez, ma mission est délicate et, à Futamata, j'ai appris qu'il ne faut faire confiance à personne, sinon à ses supérieurs.

— Si Taniguchi vous donne l'ordre de sortir, obéirez-vous ?

— Oui. Maintenant, nous allons retourner à ton camp. Je ne dormirai pas très loin de toi et demain nous prendrons des photos. »

Pour Suzuki, il est clair qu'Onoda se méfie encore et il juge sage d'acquiescer.

« Allons nous reposer. » Et ils redescendent vers le campement.

Avant de s'endormir, Suzuki se demande s'il reverra l'officier et craint même un moment d'être assassiné. Mais il est jeune et le sommeil chasse bien vite ses frayeurs.

Le lendemain matin, à sa grande surprise, il voit apparaître Onoda, qui a tenu sa promesse. Il ouvre aussitôt une boîte de haricots et apporte une bouteille de gin.

« Vous en voulez un verre ?

— Je ne bois pas, ou plutôt je ne bois plus. Quand j'étais en Chine, je buvais un peu. Depuis que je suis ici, j'ai complètement renoncé à l'alcool.

— C'est dommage, car j'aurais bien aimé que nous discutions en sirotant un verre.

— Pour moi, les haricots feront l'affaire. »

Suzuki se précipite dans la tente d'où il rapporte une cuiller. Quant à Onoda, il va déguster son premier repas « civilisé ». Les haricots lui paraissent tout simplement délicieux. Il commence à trouver que sa rencontre avec Suzuki a du bon.

Ce dernier, allongé sur le sol, boit son gin à petites gorgées et Onoda, qui a finalement accepté une Marlboro, répond à ses questions et lui révèle peu à peu tout de ses techniques de survie, de ses difficultés, etc. Comme ils

n’ont plus de cigarettes, d’un commun accord ils ramassent les mégots et fument ceux qui sont encore assez longs.

Le gin a donné sommeil à Suzuki et Onoda lui dit : « Tu peux dormir si tu en as envie : je reste là. Tu prendras les photos plus tard. » Vexé par le ton protecteur de l’officier, le jeune homme se relève et s’écrie : « Vous me prenez peut-être pour un blanc-bec, mais, vous savez, j’ai beaucoup voyagé, j’ai roulé ma bosse dans une cinquantaine de pays. » Cette fougue plaît à Onoda qui se rappelle le jeune homme qu’il a été autrefois.

« Combien avez-vous de balles ?

— Je ne peux pas te répondre.

— Oh, peu importe. Si l’on faisait à manger ? »

Il prend le seau de toile et part vers la rivière chercher de l’eau. Mais la question a réveillé la méfiance d’Onoda ; de plus, la gamelle ovale de Suzuki est celle de l’armée américaine. « Tiens, tiens, la queue du renard blanc dépasse », pense-t-il.

Pour faire la cuisine, son compagnon plie des feuilles d’arbre au fond de la gamelle. À Onoda, que ce procédé étonne, Suzuki explique que c’est une pratique courante dans l’île. Dépité, l’officier avoue : « Il y a trente ans que je suis à Lubang et je n’en savais rien ! »

La manière dont Suzuki prépare les poissons grillés est assez peu japonaise : c’est plutôt celle des indigènes et cette nouvelle anomalie frappe Onoda. Le repas s’annonce excellent mais l’officier attend que Suzuki ait absorbé la première bouchée pour manger à son tour.

Le vent étant devenu plus fort, Suzuki, tout en préparant le café, ravive le feu avec des feuilles et quelques branches vertes. Une épaisse fumée se dégage et Onoda, qui n’ose pas le dire, craint qu’elle ne signale leur présence.

« Si on allait prendre des photos ? »

Sans répondre, Suzuki sort de son sac un magazine, l’ouvre et met sous les yeux de son compagnon des photos de nus.

« Je connais, mais ça ne m’intéresse pas.

— Vraiment ? »

En riant, Onoda repousse les journaux de la main. « On m’a déjà fait parvenir des revues de ce genre mais je ne les ai même pas regardées. J’ai bien autre chose à faire. »

Ils se mettent en route et, tout en marchant, Onoda regarde le jeune homme auquel il trouve un air très philippin. Puis ils s’assoient sur la pente

d'une petite colline, à un endroit d'où l'on peut voir la rivière. Onoda retrousse sa manche gauche et montre son avant-bras à Suzuki : « Tu vois cette cicatrice : je me suis blessé au kendo avec un *shinai* brisé. Toute la famille la connaît. Si tu en montres une photo à mes parents, ils m'identifieront aussitôt. »

Suzuki recommence à le mitrailler sous tous les angles : debout, assis, avec ou sans son fusil.

« Si je ne peux pas montrer une photo sur laquelle nous figurons ensemble, on pensera à coup sûr qu'il y a un truc. »

Avec l'accord du sous-lieutenant, il met en marche le dispositif de retardement et s'assied à côté d'Onoda.

« Passez-moi votre fusil. » Onoda accepte car il ne considère plus le jeune homme comme un ennemi, il le trouve simplement un peu bizarre.

Les photos terminées, la conversation reprend. Parler japonais est un plaisir auquel Onoda a dû renoncer depuis plus d'un an.

« Vous n'avez pas envie de voir les fleurs de cerisier et le mont Fuji ?

— J'ai cinquante-deux ans mais ma force physique est celle d'un homme de quarante ans. Je fais attention à ma santé et par conséquent je pense vivre assez vieux pour revoir le Japon. »

Il est finalement entendu que si Suzuki réussit à convaincre le commandant Taniguchi de venir, il déposera un message dans l'une des boîtes aux lettres laissées par les équipes de secours près de Hebiyama. Ensuite, on avisera.

« Je reviens très vite avec l'ordre et je vais faire savoir au Japon tout entier qu'il y a toujours à Lubang un valeureux soldat. » Il accompagne ces mots d'un salut militaire qu'Onoda lui rend en hochant la tête car, au fond de lui-même, il ne pense pas revoir le jeune homme. Celui-ci le regarde une dernière fois dans les yeux puis, ayant fait demi-tour, s'élance sur le chemin qui mène à Looc.

De son côté, Onoda se dirige vers Hebiyama. Il n'est plus le même : ce Suzuki qui a fait irruption dans sa vie lui a révélé des choses incroyables, en totale contradiction avec tout ce qu'il a imaginé jusqu'à ce jour. Qui croire ? Que croire ? Le commandant Taniguchi sait qu'il est prisonnier de sa mission et, s'il ne l'a pas encore relevé, c'est que des raisons secrètes l'en empêchent. Il a lu dans un journal que Taniguchi tient une petite librairie à Nichinan, dans le sud de Kyushu, et sa première réaction a été : « Excellente couverture pour un réseau d'espionnage. Avec son grade, il est

sûrement responsable de tout le sud du Japon et d'Okinawa. Il ne peut pas m'avoir oublié. Il est possible aussi qu'il ait reçu une nouvelle affectation et que son successeur n'ait pas encore eu le temps de se mettre au courant. »

Onoda est alors sûr qu'il va recevoir de nouveaux ordres et que sa vie va changer. Mais il est toujours officier de renseignements et, dès son arrivée à Hebiyama, il passe ses munitions en revue.

Pour s'assurer qu'il n'a pas rêvé, Onoda repasse parfois à l'endroit où Suzuki avait établi son campement et contemple les pierres noircies et le morceau de terre brûlée. Aucun doute n'est possible, le campeur n'est pas sorti de son imagination. Son impatience, qui grandit à mesure que le temps passe, le pousse le 7 mars à aller voir si la boîte aux lettres est toujours vide. Le cœur battant, il s'approche : elle contient un sac en plastique. Il s'en empare comme un fou et en sort des photos de lui-même. C'est une révélation car depuis trente ans il n'a vu son visage que dans les reflets des cours d'eau ou déformé par le couvercle d'une boîte de conserve. « Je ne suis pas encore trop vieux », pense-t-il gaiement.

Au fond du sac, il y a des papiers : d'abord une lettre de Suzuki à Onoda ainsi rédigée :

> Au sous-lieutenant Onoda,
>
> Je suis Suzuki Norio. C'est moi qui ai passé la nuit du 20 février 1974 à bavarder avec vous.
>
> Je me suis rendu immédiatement à Manille où j'ai pu entrer en contact avec le commandant Taniguchi par l'intermédiaire de l'ambassade du Japon.
>
> Aujourd'hui, je suis de retour à Lubang avec lui. Il est en possession de l'ordre du général Yamashita ainsi que d'un ordre personnel vous concernant, que je joins à cette lettre.
>
> Nous avons dressé un camp à l'endroit où nous nous étions rencontrés l'autre jour. Le commandant Taniguchi et moi vous y attendons.
>
> Vous trouverez dans cette lettre les photos que j'ai fait développer à Manille.
>
> Le 4 mars, an 49 de l'ère de Showa (1974)
>
> Suzuki Norio.

Puis Onoda, bouleversé, déchiffre la lettre que l'ambassadeur du Japon aux Philippines lui adresse :

> Il y a vingt-huit ans que la guerre est terminée. Les combats ont cessé le 15 août 1945. Le Japon a perdu la guerre. Notre pays est maintenant une nation pacifique. Aujourd'hui, l'économie japonaise est en pleine prospérité. Nous sommes devenus un des pays les plus puissants du monde après les États-Unis et l'URSS. Les Philippines sont indépendantes depuis la fin de la guerre. M. Ferdinand E. Marcos est président de la République.
>
> Pendant presque trente années vous avez fait montre d'un esprit militaire sans exemple dans l'histoire du monde. Les Japonais et tous les peuples de la Terre sont profondément bouleversés par votre conduite, qui fait de vous un modèle de courage. Le président Marcos vous considère

comme un officier exemplaire et vous accueillera avec honneur. Il a promis de prendre toutes les mesures nécessaires pour votre retour au Japon.

Nous vous prions de bien vouloir sortir de la jungle la tête haute. Nous savons que vous êtes en bonne santé. Vos supérieurs, vos camarades de guerre, vos parents, vos frères et la nation japonaise attendent avec joie et impatience votre retour.

Le commandant Taniguchi et M. Suzuki vous donneront tous les renseignements complémentaires que vous pouvez désirer.

Le 3 mars 1974, jour de la fête des Pêches.

Urabe Toshio.

Ainsi, loin de l'avoir trahi, le jeune homme a tenu sa promesse : il est revenu le chercher et Onoda a un peu honte de sa méfiance. Il continue à examiner les papiers qui sont au fond du sac et découvre d'une part l'ordre du général Yamashita de capituler sans condition et d'autre part une note dans laquelle le commandant Taniguchi en personne lui enjoint de cesser le combat. Le message est signé mais Onoda ne se soumettra à l'ordre que lorsqu'il l'aura entendu de la bouche de son supérieur direct.

Le rendez-vous a été fixé à « Wakayama Point », que dix kilomètres à vol d'oiseau séparent de Hebiyama. Mais Onoda doit passer par la jungle et il y a neuf heures de marche. En outre, pour ne pas rencontrer les indigènes, il ne peut marcher que le soir et le matin. Pour plus de sécurité, il décide de faire le trajet en deux jours.

Tout en marchant, il réfléchit : « Taniguchi va peut-être m'ordonner de continuer le combat, mais ailleurs. Il y a tellement d'îles dans le Pacifique ! »

Dans son cerveau enfiévré, l'espoir et la confiance alternent avec la méfiance. Tout est arrivé si vite, si brutalement…

Le 9 mars au matin, il est presque à Wakayama Point, mais il attend le soir pour se rendre au rendez-vous, car si on lui a tendu un piège, il pourra toujours, pense-t-il, profiter de la nuit pour s'enfuir. Le moment venu, il se remet en marche et, vers 16 heures, il arrive à trois cents mètres de Wakayama Point. Il va se poster sur une petite colline d'où il peut surveiller le lieu du rendez-vous.

Le soleil commence à décliner sur l'horizon et, tendu, silencieux, le sous-lieutenant commence à franchir la courte distance qui le sépare du campement. Il s'arrête derrière un arbre et aperçoit une tente jaune, plus grande que celle qu'avait dressée Suzuki quelques semaines plus tôt. Un drapeau japonais pend à l'un des tendeurs. Tout est calme aux alentours et Onoda, qui vérifie une dernière fois son fusil, fait quelques pas. Un buisson le sépare du campement. *Yôshi*[2] *!* Brusquement, le torse bombé, il bondit

vers la tente. Alerté par le bruit des feuilles froissées, Suzuki, qui prépare le dîner au bord de la rivière, se relève, agite le bras en direction d'Onoda et s'écrie : « Taniguchi San, c'est le sous-lieutenant Onoda ! » Puis il se précipite vers Onoda dont il serre les mains avec émotion. « Sous-lieutenant Onoda, attendez. » Au son de cette voix qu'il a immédiatement identifiée comme étant celle du commandant Taniguchi, Onoda se met au garde-à-vous. Suzuki a déjà armé son appareil photo. Taniguchi passe alors la tête hors de la tente et avec un sourire : « Une seconde, je finis de m'habiller ! »

Quelques instants plus tard, il apparaît vêtu d'une veste grise, d'un pantalon kaki et coiffé d'un chapeau de brousse orange. À la main, il tient une grande enveloppe. Le cœur d'Onoda, lequel est toujours au garde-à-vous, bat à se rompre. « Sous-lieutenant Onoda, vous avez bien accompli votre devoir. Nous sommes fiers de vous. » En disant cela, le commandant tape amicalement sur l'épaule de son sous-lieutenant, plonge la main dans l'enveloppe et en sort une petite boîte blanche. Il la tend à Onoda qui l'ouvre et découvre, ébloui, une cigarette marquée du chrysanthème de la famille impériale : c'est la récompense que l'empire accorde à ses vaillants soldats. « Maintenant, continue Taniguchi, je vais vous lire l'ordre que vous attendez. » Suzuki prend photo sur photo. Taniguchi commence par lire l'ordre de reddition du général Yamashita :

À toutes les troupes

29 août 1945, 17 heures,
Yamato (Japon)

Confirmation de l'ordre verbal du 20 août 1945,
15 heures

1° Dès réception de cet ordre impérial, tous les combats doivent cesser immédiatement.

J'ordonne à la 14e armée de déposer les armes dès le 25 août 1945.

2° Tous les généraux de brigade, de division, de corps d'armée et d'armée, le commandant de l'air et le commandant Yuguchi doivent annuler les ordres d'attaque que j'avais donnés.

Tous les généraux et commandants d'unité doivent cesser immédiatement toute utilisation de l'armement et remettre impérativement les armes et les munitions au commandement supérieur de l'armée des États-Unis d'Amérique.

D'autres instructions détaillées suivront.

3° Les escadres de la marine impériale placées sous mon commandement en opération dans les mers du Sud-Ouest doivent regagner leurs bases sans délai.

Des ordres complémentaires seront communiqués par l'état-major du grand quartier général impérial.

Le général commandant la 14e armée impériale

Yamashita Tomoyuki.

Puis il donne à Onoda, qui est toujours au garde-à-vous, lecture de l'ordre qu'il a lui-même adressé à ses hommes :

Ordre à la « compagnie détachée » de l'état-major Bagabac,

le 19 septembre 1945, 19 heures

1° Par ordre impérial, toutes les compagnies doivent cesser le combat immédiatement.

2° La « compagnie détachée » est déchargée de toutes les missions en cours selon l'ordre n° 2003 de l'état-major de la 14e armée impériale.

3° Les unités appartenant à la « compagnie détachée » ainsi que celles qui sont en rapport avec elle doivent sans délai mettre un terme aux actions stratégiques en cours. Chaque officier doit entrer en contact avec son commandement supérieur direct le plus proche.

En cas d'impossibilité, les officiers doivent se mettre directement en rapport avec l'armée des États-Unis d'Amérique ou de la République des Philippines et se conformer à leurs instructions.

Un silence s'établit. Onoda attend que Taniguchi lui donne un nouvel ordre, une nouvelle mission, mais le commandant se tait, étonné par l'attitude de son subordonné. Et, soudain, en l'espace d'un éclair, Onoda reprend pied dans la réalité : la guerre est perdue, tout est fini. Une folle envie d'aller se cacher dans la jungle s'empare de lui, il se sent trahi. Puis, tout doucement, comme un malade dont le délire se dissipe, il se calme et, tristement, enlève une à une les balles de son fusil. Il laisse glisser son sac à ses pieds et pose son fusil par-dessus. « Vous devez être bien fatigué… » murmure Taniguchi qui entraîne Onoda sous la tente.

« Lorsque les forces américaines arrivèrent à Leyte… » Onoda continue son rapport toute la nuit. De temps à autre, Taniguchi, qui est heureux de voir que l'enseignement de Futamata était bon, marque son approbation devant la précision des renseignements que donne l'officier. À l'évocation de la mort de Shimada et de celle de Kozuka, la même émotion serre la gorge des deux hommes. Cependant Suzuki, qui a bu beaucoup de whisky, s'est mis à ronfler et l'atmosphère se détend. Taniguchi et Onoda sourient silencieusement. À l'aube, Onoda a terminé son rapport. « Dormons un peu », dit Taniguchi, qui plonge à son tour très vite dans le sommeil. Onoda reste éveillé. Il est certes moins tendu, mais après cette longue conversation et cette soirée qui marque le départ de sa troisième vie, il a besoin de réfléchir. Le soleil brille déjà quand les deux autres se réveillent. Très excité, Suzuki demande à Taniguchi : « On les prévient ?

— Non, attendons encore. Nous allons nous laver puis manger un peu. Ne touchez pas à votre barbe. Le président Marcos veut vous voir tel que vous étiez dans la jungle.

— Le président ?

— Oui, lui-même. Il désire vous rencontrer. »

Le commandant lui coupe alors un peu les cheveux sur la nuque et lui présente un flacon d'eau de Cologne. Onoda flaire avec curiosité ce parfum

qui lui rappelle son lointain séjour en Chine.

« Quand vous serez rentré au Japon, tout le monde voudra vous voir. Vous irez dans le monde entier. Alors il faut que vous fassiez connaissance avec les produits de beauté », glisse Taniguchi malicieusement.

Onoda est éberlué. « Dans le monde entier !… Mais pourquoi ? » Vêtu de son seul *fundoshi*, il lave ses vêtements dans la rivière. Pendant que son uniforme sèche – il fait déjà très chaud –, l'officier reste debout au soleil. « Comme c'est étrange, pense-t-il ; hier encore, j'aurais dû prendre une foule de précautions si je m'étais ainsi arrêté au bord d'une rivière. » Il ose à peine songer à son avenir. « Depuis trente ans, j'ai consacré toutes mes pensées, toute mon énergie à la réussite de ma mission et voilà que, d'un coup, ces efforts sont annulés. Pourrai-je me réintégrer au monde, pourrai-je réapprendre à m'intéresser à mes parents, à ma famille, à ma terre natale ? Et si, comme Tadao, j'allais m'installer au Brésil ? Après tout, j'ai l'habitude de la jungle. »

Il essore ses vêtements et, toujours en *fundoshi*, retourne à la tente. Même dans cette tenue, il conserve son allure militaire, les bras tendus, le torse bombé. Il est si comique que ses deux compagnons, attendris, sourient discrètement. « Tenez, lui dit Taniguchi, en lui tendant un slip, ma femme pense à tout ; c'est pour vous. » Onoda s'habille rapidement puis dévore le petit déjeuner préparé par Suzuki : riz, poisson, *oden*[3]. Le seul goût du riz lui met les larmes aux yeux.

Après le repas, qui a été très gai, Suzuki envoie aux autorités philippines les signaux convenus : il allume un fumigène et agite un drapeau japonais. Pour Onoda, la guerre vient de finir.

Chapitre 14
Le retour à la civilisation

Dès que les signaux sont reçus, une grande agitation s'empare de toutes les personnes rassemblées au village de Burol, et, à son arrivée, Suzuki est assailli de questions. Deux des envoyés du ministère de la Santé, Inoue Shigeji et Hontao Kazuaki, envoient aussitôt au quartier général des recherches installé à la base radar, un message radio priant M. Kashiwai Akihisa et Toshio, le frère d'Onoda, de les rejoindre à Burol au plus vite. Ceux-ci arrivent à 11 heures et, peu de temps après, la petite troupe se remet en marche.

Le groupe des Japonais est conduit par M. Kashiwai, directeur de département au ministère de la Santé, envoyé officiel du gouvernement, à qui incombe la responsabilité de l'opération. Quelques militaires philippins, à la tête desquels se trouve le colonel Los Baños, commandant la base radar de Lubang, les entourent, ainsi que le major Kappawan, qui dirige les démarches de Suzuki depuis le jour où celui-ci a réussi à entrer en contact avec Onoda.

Onoda, qui bavarde avec Taniguchi, sursaute : il vient d'entendre des voix japonaises. Cette fois, ce n'est plus la peur qui l'habite, mais une très grande impatience.

« Ce sont eux, n'est-ce pas ? »

Pour accueillir ses compatriotes, il a revêtu un pantalon beige et un tee-shirt.

Soudain, Toshio et M. Kashiwai apparaissent derrière un buisson. Les deux frères se saluent aussitôt et Toshio, les mains posées sur les épaules d'Onoda, contemple longuement le rescapé :

« Tu as l'air en bonne santé.

— Toi aussi.

— Viens ici, que je t'examine. »

Toshio, qui n'a pas oublié d'apporter de quoi ausculter son frère, se montre satisfait : malgré sa maigreur, Onoda est en bonne santé : « Bon pour le service ! » conclut le médecin en souriant.

À son tour, le colonel Los Baños, après un rapide salut militaire, serre chaleureusement la main du sous-lieutenant.

« Savez-vous que vous nous avez coûté beaucoup d'efforts ? Je vais vous présenter les lieutenants Asansa et Pincen que vous avez blessés mais qui sont maintenant en pleine forme. En outre, je suis chargé de vous annoncer la venue du général Rancudo et de l'ambassadeur du Japon, M. Urabe. »

Puis c'est M. Kashiwai qui s'adresse à Onoda :

« Alors, êtes-vous prêt à retourner à la civilisation ?

— Oui.

— Vous savez, tout le monde vous attend. Les journalistes vont arriver, ils sont déjà en route pour l'île. Vous êtes en passe de devenir une célébrité nationale. L'empereur lui-même s'est inquiété de vous. »

La stupéfaction d'Onoda est visible : il ne comprend pas en quoi le fait d'avoir rempli sa mission lui vaut toute cette gloire.

Puis la petite troupe se dirige vers Burol, dans la plaine. Onoda est en tête, entre Los Baños et Kappawan ; Taniguchi et Suzuki suivent. Quant à Kashiwai, il se tient un peu à l'écart, l'air songeur.

Le chemin est étroit, deux personnes seulement peuvent y marcher de front, et cependant les deux Philippins encadrent étroitement Onoda qui s'aperçoit rapidement que les deux hommes surveillent les alentours pour s'assurer que les paysans, pour se venger, n'ont pas tendu une embuscade. Il en ressent un léger malaise qui s'aggrave lorsque la petite troupe arrive à Burol. En effet, de chaque côté de la route, tous les dix mètres, est posté un soldat, pistolet-mitrailleur au côté. Onoda trouve ces précautions un peu excessives car les paysans massés sur son chemin ont l'air plus curieux qu'hostiles. Il ne retrouve un peu d'aisance que lorsqu'on le fait entrer chez le maire. C'est là que des véhicules vont venir prendre Onoda et ceux qui l'accompagnent. Il y fait frais et on lui offre des jus de fruits. De l'extérieur parvient le murmure de la foule qui attend la sortie du Japonais. Onoda sent renaître ses craintes, craintes que Toshio semble d'ailleurs partager. L'attente se prolonge… Enfin Kappawan annonce qu'ils vont pouvoir partir.

« Oui, mais, auparavant, il va falloir aller chercher mon sabre, ma dague et le fusil de Kozuka, dit Onoda.

— Où sont-ils ? lui demande-t-on avec surprise.

— Cachés dans une anfractuosité, près de la base.

— Bien. Nous passerons les prendre en nous rendant à la station. »

Quelques centaines d'indigènes rassemblés devant la maison observent Onoda. Soudain, quelqu'un lance une phrase en tagalog : ce doit être une plaisanterie, car aussitôt tout le monde se tord de rire. Détendu lui aussi, le Japonais salue à plusieurs reprises ces Philippins qui ne sont désormais plus des ennemis.

Kashiwai et le colonel Los Baños montent dans une Jeep et Toshio et son frère s'installent dans le camion à côté du chauffeur. La petite colonne démarre en direction de Tilic.

Le long de la route, des paysans qui ont quitté leurs champs regardent passer en silence celui qui les a si longtemps terrorisés. Quelques-uns esquissent même un geste pour attirer son attention.

Lorsqu'ils sont à proximité de l'endroit où sont cachées les armes, Onoda fait arrêter les véhicules. Tout le monde descend et Onoda ouvre la marche. Mais son allure est si rapide qu'il distance les autres, qui lui crient en vain de les attendre. Taniguchi lui-même renonce à suivre son ancien subordonné.

« C'est une vraie gazelle ! » lance un journaliste.

De l'anfractuosité où il les a dissimulés, Onoda sort religieusement son sabre, enveloppé de linges blancs, comme le veut la tradition. Il extirpe ensuite le fusil de Kozuka, et enfin son propre poignard, celui que sa mère lui avait remis avant son départ et qu'il glisse dans sa ceinture.

Aux alentours de la base, tout est illuminé, car la nuit est tombée et, des deux côtés de la route goudronnée qui relie le portail aux bâtiments, des soldats en armes rendent les honneurs : « Je ne suis pas accueilli comme un prisonnier, pense Onoda, mais plutôt comme un général vainqueur se rendant à l'état-major du camp adverse… »

L'ambassadeur du Japon aux Philippines, Urabe Toshio, un homme corpulent dont le visage rond respire la bonté, est là pour recevoir celui dont la présence à Lubang n'a pas facilité les rapports nippo-philippins : « Je suis très heureux de vous rencontrer enfin, Onoda San ! Le général Rancudo nous attend derrière la base. »

La lune, qui s'est levée, ajoute à la solennité de la scène. Un groupe composé d'une centaine de personnes, principalement de journalistes japonais et philippins, de militaires et de paysans, attend en silence. Flanqué de l'ambassadeur et de M. Kashiwai, Onoda apparaît, dans son vieil uniforme qui détonne au milieu des tenues impeccables des Philippins. Il se présente devant le commandant en chef de l'armée de l'air philippine, le général Rancudo, et les généraux Alvarez et Villanueva. Les flashes crépitent.

Après avoir salué militairement, Onoda déclare gravement : « Mon général, je me rends. » Puis il tend son sabre, dont la poignée est encore enveloppée du linge blanc, au général qui lui serre longuement la main : « Au nom de mon gouvernement et de mon général en chef, le président Ferdinand Marcos, j'accepte votre reddition. Conformément à la tradition militaire, je vous rends votre sabre pour vous montrer combien nous apprécions votre courage et votre sens du *bushido*[1]. Vous êtes le vivant exemple du soldat fidèle à sa parole, à son unité et à son drapeau. »

Spontanément, l'assistance applaudit. Un jeune officier américain, le lieutenant Warren Ducote, s'approche alors, la main tendue : « C'est un honneur pour moi de vous rencontrer », déclare-t-il à Onoda qui a peine à mesurer que cet Américain qui lui offre sa bague, souvenir du collège de Caroline du Sud où il a fait ses études, n'est pas un ennemi.

Puis Kashiwai prend à part le Japonais et lui dit : « Les journalistes voudraient vous voir et vous poser quelques questions. Nous avons préparé une petite conférence de presse », et il l'entraîne vers la base où une petite table et des bancs ont été dressés à la hâte devant l'une des baraques. Une forêt de micros est déjà installée. Sans perdre un instant, les journalistes mitraillent de questions Onoda, assis entre l'ambassadeur Urabe et le général Rancudo :

« Si vous n'aviez pas reçu l'ordre du commandant Taniguchi, combien de temps encore seriez-vous resté à Lubang ?

— Jusqu'à la fin de ma vie.

— Quelle a été pendant ces trente ans votre plus douloureuse expérience ?

— La mort de mes compagnons, le caporal Shimada et le première classe Kozuka.

— Avez-vous connu des moments heureux ?

— Non, pas un seul… jusqu'aujourd'hui.

— De quoi vous nourrissiez-vous ?

— De bananes – vous savez que ce fruit est très riche en calories – et de noix de coco.

— Que pensez-vous de la défaite du Japon ?

— Je n'ai rien à dire sur ce point. Je sais seulement que j'ai accompli mon devoir du mieux que j'ai pu.

— Quand avez-vous appris la défaite ?

— Hier, de la bouche du commandant Taniguchi.

— Voulez-vous dire par là que, jusqu'à ce moment, vous pensiez que la guerre durait toujours ?

— Oui.

— Saviez-vous que des bombes atomiques ont tué des milliers de gens à Hiroshima et à Nagasaki ?

— Oui. Ce sont des tracts qui me l'ont appris.

— Avez-vous reconnu facilement le commandant Taniguchi ?

— Bien sûr.

— Étiez-vous au courant des recherches faites à Lubang pour vous convaincre de sortir ?

— Oui, mais je croyais que c'était une ruse de l'ennemi.

— En tant que membre de l'armée impériale, quelle a été votre impression en voyant de récentes photos de l'empereur et de la famille impériale ?

— Dans les journaux, j'ai lu des articles sur le mariage du prince héritier en 1954. Il y avait une photo de Sa Majesté en civil. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi l'empereur ne portait pas son uniforme militaire. Je ne le comprends toujours pas.

— Vous êtes-vous parfois senti seul ? »

La question semble troubler Onoda :

« Non, je ne me suis jamais senti seul. »

À ce moment, M. Kashiwai intervient : « Je crois que nous allons nous arrêter là. Le lieutenant Onoda est fatigué, et l'émotion de ces derniers jours a été considérable. »

Et tout le groupe, précédé par le général Rancudo, se dirige vers le mess. Depuis longtemps, la base n'a pas connu un repas aussi joyeux. Chacun veut parler au héros de la fête. Au cours de la soirée, Onoda dessine une carte de l'île sur laquelle il indique les endroits où sont encore cachés des

balles, des vêtements et du matériel. Puis, mélancoliquement, il conclut : « Mais le rêve est fini, bien fini. »

Un jeune officier philippin fait alors remarquer qu'en ce jour il y a deux anniversaires à souhaiter.

« Lesquels ?

— Le vôtre, lieutenant Onoda, car vous avez cinquante-deux ans, et celui de la fondation de l'armée impériale japonaise. »

L'intervention n'est pas du meilleur goût et, pendant un instant, chacun redoute la réaction d'Onoda qui se contente de répondre : « C'est vrai, j'avais oublié. »

L'atmosphère se détend aussitôt et les « Joyeux anniversaire ! » éclatent.

Plus tard, dans la petite chambre de la base qu'il partage avec son frère, Onoda ne trouve pas le sommeil. Toshio non plus, d'ailleurs. « C'est trop calme ici, et je n'arrive pas à réaliser que je suis de retour dans le monde. »

La conversation roule sur la famille, les amis, tous ceux qu'Hiroo a connus autrefois et que maintenant il brûle du désir de revoir.

« Prends ces comprimés, cela te fera dormir.

— Il y a si longtemps que je n'ai pris aucun médicament. Tu crois que c'est sans danger ?

— Sûr. Ne t'inquiète pas. »

Le lendemain, Onoda, qui a finalement bien dormi, se prépare à affronter une nouvelle journée d'homme civilisé. Accompagné par l'ambassadeur, Toshio et Kashiwai, il monte dans l'hélicoptère qui doit le conduire au monument dédié à Kozuka. Il a beaucoup insisté pour faire ce détour, et le général Rancudo a dû céder.

Par la vitre, il contemple maintenant cette île où il a tant souffert. Soudain, il aperçoit l'unique arbre de la « colline Kozuka » et son cœur se serre. L'hélicoptère se pose enfin et, accompagné par le général Rancudo, quelques militaires et M. Tatad, le ministre de l'Information, il se dirige vers l'humble tombe. Il enlève sa casquette, s'incline profondément et se met à prier, longuement, intensément, puis, réconforté par cette silencieuse communion avec son ami, il donne lui-même le signal du départ.

L'hélicoptère vole maintenant au ras de la forêt, des villages. Surpris, les habitants sortent de leurs maisons et font de grands signes d'adieu au

« diable des collines ». Puis, après un dernier virage de l'hélicoptère, l'île s'éloigne à l'horizon.

La mer a remplacé la verdure et le vol se poursuit sans histoire. La côte de Luçon apparaît. Onoda, qui scrute le paysage, ne reconnaît rien : tout est transformé.

« Nichols Air Base », annonce le pilote.

L'appareil se pose sur la piste près de la petite aérogare militaire. Après avoir traversé la salle d'attente, Onoda s'apprête à sortir lorsqu'il aperçoit une rangée de jeunes filles de l'armée de l'air, vêtues de leur uniforme rose, qui l'attendent avec un panneau où est écrit en caractères japonais : « Bienvenue, sous-lieutenant Onoda ». Stupéfait, ému, le sous-lieutenant a toutes les peines du monde à avancer au milieu de la foule des journalistes et des photographes déchaînés. Un peu effrayé, il parvient enfin, aidé par la police militaire, à monter, toujours en compagnie de l'ambassadeur, dans une grosse voiture noire qui les emmène au palais de Malacañang. Là, ils sont introduits dans le bureau, envahi par les journalistes, du président Ferdinand Marcos. Celui-ci, vêtu d'un *barong*[2] blanc, se tient droit derrière son lourd bureau d'acajou. Son épouse, Imelda, aussi belle et rayonnante qu'à l'accoutumée, contemple d'un regard souverain les bruyants photographes.

Le sous-lieutenant hésite imperceptiblement puis, d'un pas martial, se dirige vers le président dont il serre la main en s'inclinant légèrement. Puis, la tête toujours baissée, il lève son sabre et le pose sur le bureau en signe de reddition. Le visage grave, le président lui déclare : « Sous-lieutenant Onoda, je vous remets votre sabre en signe de pardon total pour les fautes que vous avez pu commettre sur notre sol pendant et après la guerre. Que ce sabre soit le symbole de l'espoir que nous avons de voir le monde bannir les guerres, et une fraternité s'établir entre les nations, spécialement celles d'Asie. » Puis il prend le sabre, le remet solennellement à Onoda et ajoute : « Gardez-le en souvenir de votre courage et de notre admiration. »

L'atmosphère se détend, les formalités officielles sont terminées et le président dit combien il est heureux de voir le Japonais en bonne santé. « J'ai moi-même combattu les Japonais pendant quatre ans. Je sais que ce sont des soldats courageux et bien entraînés. Sous-lieutenant Onoda, vous symbolisez à mes yeux le vaillant soldat japonais qui se bat pour son empereur et sa patrie. »

À son tour, la femme du président félicite Onoda et l'invite même à venir s'installer aux Philippines s'il en a le désir. Des reporters de la NHK japonaise lui demandent alors une déclaration en direct pour le Japon. Un peu désemparé, il reste d'abord muet, puis parvient à articuler : « Pendant longtemps, j'ai été, à cause d'une erreur de jugement de ma part, l'objet de recherches… Dès que je serai de retour au Japon, je veux me consacrer à renforcer les relations entre les Philippines et mon pays. J'exprime toute ma gratitude au peuple philippin et à son président et les remercie très sincèrement de leur bonté à mon égard. »

Après chacune de ses brèves interventions, Onoda s'incline profondément, et ce geste le fait paraître encore plus petit dans le vaste bureau. En guise d'adieu, le président lui dit : « Un combattant qui est capable de survivre dans la jungle pendant trente ans en se jouant de la police et de l'armée est sans aucun doute un soldat hors du commun. »

Ému et gêné, le Japonais, dans son uniforme tout rapiécé, sort du bureau accompagné de Kashiwai et de son frère. Le soir même, vêtu d'un costume sombre à rayures, d'une cravate bleu et blanc, il préside un dîner à la résidence de l'ambassadeur du Japon. M. Urabe a tenu à lui offrir son premier vrai repas japonais. Les yeux écarquillés, Onoda voit apparaître sur un plateau en laque noire un *sashimi* de poissons crus artistement présenté avec un assortiment de légumes. Les coupes de saké ne désemplissent pas, mais Hiroo ne touche guère à la sienne. Au-delà du bruit des conversations mondaines, des coupes qui se heurtent, il croit entendre les feuilles des arbres bruire dans la jungle de Lubang. Il lui semble que son cœur est resté dans l'île…

Le lendemain matin, encadré par le commandant Taniguchi et le général Rancudo, il va s'incliner devant le monument dédié aux soldats inconnus philippins et japonais. Un bataillon rend les honneurs et Onoda, après avoir déposé une gerbe, recule de quelques pas et se met au garde-à-vous. Une question, grave et difficile, lui vient à l'esprit : « Qu'est-ce qui a le plus de sens et de valeur : mourir au combat ou résister dans la jungle pendant trente ans dans l'attente, hypothétique, d'un ordre ? » La réponse est encore plus embarrassante que la question.

Tokyo, 18 h 30. Sur l'aéroport d'Haneda, une activité fébrile règne. L'avion spécial de la Japan Air Lines, le DC 8 JA 8016, piloté par le

commandant Kanagaki, en provenance de Manille, est annoncé. Près de la piste, la foule des personnalités attend. Une jeune femme, vêtue de noir, porte dans un cadre entouré d'un crêpe la photographie d'un soldat en uniforme de l'armée impériale. À un journaliste qui lui demande qui est ce soldat, elle répond : « Mon père, le caporal Shimada.

— Shimada ?

— Oui, reprend un autre journaliste. Il a été tué à Lubang il y a quelques années. »

Dans l'aéroport noir de monde, de larges banderoles flottent partout : « Bon retour au pays, Onoda, héros de la guerre », « Merci d'avoir servi l'empereur si longtemps et si fidèlement ». Soudain, la foule frémit : l'avion, qui vient d'atterrir, se rapproche. Les photographes ont l'arme au poing. Derrière un hublot, Onoda vient d'apparaître. Calme, souriant, il agite la main.

L'appareil s'immobilise. On avance l'échelle, la porte s'ouvre et le héros, que la foule acclame, commence à descendre. Derrière lui, Suzuki Norio n'en croit pas ses yeux : cet accueil dépasse toutes ses espérances. Le commandant Taniguchi, toujours coiffé de son chapeau orange, se tient en retrait avec M. Kashiwai. Sur la piste, l'agitation des photographes tourne au délire et à la bataille rangée. Onoda, vibrant d'émotion, est maintenant au bas de l'échelle et le vice-ministre de la Qualité de la Vie, M. Ishimoto Shigeru, l'accueille par ces simples mots : « Merci pour ces nombreuses années de persévérance. » Onoda, au garde-à-vous, répond : « Désolé de vous avoir causé tant d'ennuis pendant si longtemps. »

Des députés de la Diète, MM. Suzuki Zenko, Bo Hideo et Yamashita Harue, en quête de voix pour les élections de juillet, se précipitent à leur tour sur Onoda éberlué et remplissent ses poches de cartes, d'enveloppes, etc. Ils pensent qu'une photographie en compagnie d'Onoda vaut des mois de campagne.

Avant de pouvoir embrasser ses parents que l'empressement des députés a repoussés à l'arrière-plan, Onoda s'incline devant Kozuka Fukuji, le frère de son camarade décédé en 1972, et devant la fille du caporal Shimada. Enfin, il aperçoit sa famille.

Sa mère, Tamae, qui est âgée de quatre-vingt-huit ans, se déplace dans un fauteuil roulant. Tout son amour maternel, elle l'a concentré dans son regard car, au Japon, on ne serre pas son fils dans ses bras en public. Tanejiro, qui s'appuie sur une canne – il a quatre-vingt-sept ans –, contient

difficilement ses larmes. Avec son costume bleu et son petit béret, il a l'air d'un vieil instituteur. Derrière eux, Shigeo, le frère cadet, regarde ce rescapé qu'il reconnaît à peine. Autour d'eux, les « *banzai* » éclatent. Hiroo, qui s'est incliné vers ses parents, murmure, la voix brisée : « Il y a longtemps… si longtemps… », mais la presse les entoure, les bouscule et met un terme à leurs discrètes effusions.

M. Kashiwai annonce alors à Onoda qu'une conférence de presse est prévue à l'hôtel Haneda Tokyu. On fait monter dans une grosse limousine noire Hiroo et les siens, enfin seuls pour quelques brefs instants. La portière claque. Le silence se fait. Rapide, la voiture emporte le héros désemparé vers une autre jungle, peut-être plus terrifiante que celle de Lubang : le monde moderne…

En guise de conclusion

Tokyo, le 15 juin 1974, 12 h 30.

Dans l'ascenseur qui nous mène au quatrième étage de l'immeuble Mikasa, où nous avons réservé une salle à manger privée, nous nous sentons brusquement saisis d'appréhension. Et si cette rencontre avec Onoda Hiroo, obtenue après des semaines de tractations, d'efforts, d'espoirs et de déconvenues, allait mal se passer, ou nous décevoir, ou si encore le héros du jour allait se montrer désagréable ? Derrière ses paupières à demi fermées, M. Sato, le représentant de Kodansha, l'éditeur japonais d'Onoda, nous observe et, sous ce regard attentif, nous ne nous sentons guère à l'aise. Mais nous sommes arrivés.

Devant nous apparaît un homme de petite taille, râblé, l'air détendu, vêtu d'un pantalon clair et d'une chemise à manches courtes ; en un mot, un Japonais comme les autres.

Pour nous recevoir, Onoda retire ses grosses lunettes à monture noire, s'approche et nous tend la main avec une certaine raideur. De toute évidence, le geste ne lui est pas familier et, comme pour nous rassurer et donner plus de chaleur à son accueil, il presse nos mains dans les siennes. Et soudain, mystérieusement, un courant de sympathie réciproque s'établit : les yeux noirs qui nous ont examinés en silence nous font comprendre que nous sommes acceptés.

Les présentations faites, nous nous asseyons autour de la table et, à notre tour, nous observons ce visage et le comparons à l'image que nous nous en étions faite. Nous notons quelques différences : Onoda n'a plus le crâne rasé comme un moine et ses cheveux très noirs qui, ayant poussé, dégagent un large front, ont transformé sa physionomie. En outre, il paraît un peu plus âgé que nous le pensions. Nous avions imaginé un soldat dur, brusque, nerveux et nous avons en face de nous un quinquagénaire calme, attentif,

posé, sans rapport avec la « vedette » dont les journalistes nous avaient parlé.

Nous avons apporté quelques cadeaux, notamment une cravate d'une grande marque française, car on nous a dit que, depuis son retour au Japon, Onoda manifeste un certain goût pour la toilette, bien compréhensible après les trente années qu'il a passées en uniforme ; et puis, n'a-t-il pas été, dans sa lointaine jeunesse en Chine, un jeune homme élégant et soucieux de plaire ? En tout cas, il semble apprécier notre attention.

M. Sato prend alors la parole : « Messieurs, vous pouvez commencer à poser des questions à M. Onoda, mais je vous demande de parler assez fort car son ouïe ne s'est pas encore complètement réadaptée aux bruits de la civilisation. » La conversation s'engage pendant qu'on nous sert à déjeuner. À notre grande stupéfaction, Onoda manie avec dextérité ses baguettes et décortique habilement une crevette grillée : visiblement, il n'a eu aucune peine à retrouver les bonnes manières à table…

Il commence son récit : « Alors que je descendais de la montagne pour rejoindre le commandant Taniguchi et le jeune Suzuki, j'avais très peur… » D'une voix forte, en détachant ses mots, il parle un japonais assez archaïque et difficile à comprendre. Heureusement, M. Sato est là pour préciser le sens de ce qui nous échappe.

Depuis que nous « épluchons » la presse consacrée à Onoda – et elle est abondante – nous avons remarqué que pas une seule fois le problème de sa vie sexuelle n'a été abordé. Nous sommes d'autant plus intrigués que personne n'a mentionné le moindre viol à Lubang. Prenant notre courage à deux mains, nous commençons : « Monsieur Onoda, nous savons que le sujet qui nous intéresse est particulièrement intime, néanmoins nous aimerions savoir comment vous avez résolu les problèmes posés par la sexualité pendant le temps que vous avez passé à Lubang. » Immédiatement, l'ambiance, jusque-là fort courtoise, change. Onoda se contracte, se tasse sur lui-même, tandis que son visage devient totalement inexpressif. Un silence interminable s'installe. Enfin, d'une voix embarrassée, M. Sato prend la parole : « Cette question est trop délicate pour que M. Onoda y réponde lui-même ; c'est pourquoi je vais essayer de vous donner quelques éléments d'explication. Toutefois, vous n'ignorez pas que les Japonais, et M. Onoda plus que tout autre, sont très réservés sur ce point ; aussi, quand j'en aurai fini, je souhaiterais que nous n'y revenions pas. Je vous le rappelle, le sous-lieutenant Onoda a été envoyé à Lubang

pour accomplir une mission précise qui requérait toute son attention et toute son intelligence. Et pendant ces trente années, il a mis sa personne au service de la tâche qu'on lui avait assignée, de telle sorte qu'il a résolument écarté de ses préoccupations tout ce qui n'avait pas trait à son combat : songez donc qu'il a même rayé de ses pensées sa propre famille ! Cela explique que sa sexualité se soit en quelque sorte endormie. D'autre part, c'était un homme traqué, dont les conditions de vie dans l'île, fort éprouvantes, n'étaient pas du tout favorables à un épanouissement sexuel. Pour toutes ces raisons, le problème s'est trouvé simplifié, je dirai même qu'il n'a pas existé. Messieurs, je crois que c'est assez sur ce sujet. Si vous le voulez bien, passons à autre chose. »

Impassible, Onoda a gardé un silence un peu méfiant pendant ce court exposé. Pour se donner une contenance, il allume une cigarette. L'entretien reprend mais nous savons désormais que certains sujets sont tabous et que nous devrons choisir nos questions avec circonspection.

« Monsieur Onoda, étiez-vous heureux à Lubang ? »

La réponse vient sans hésitation : « Je n'ai pas connu une seule journée de bonheur en trente ans. Seule l'idée que j'accomplissais mon devoir me soutenait et préservait ma sérénité.

— Votre mission vous a-t-elle paru quelquefois inutile ou stupide ? »

Cette fois, Onoda sourit : « Qu'est-ce qui est utile ? Qu'est-ce qui est inutile ? Croyez-vous que celui qui se rend tous les jours à son bureau ou à son atelier pour effectuer un travail toujours identique, que parfois même il n'aime pas, se sent utile ?

— Quels étaient les sentiments de l'aspirant Onoda face à la guerre en 1942 ?

— Je l'ai acceptée sans enthousiasme mais aussi sans révolte.

— Que pensez-vous de S. M. Hirohito ? »

Aussitôt après l'avoir posée, nous sentons que la question ne plaît pas à Onoda. Son visage se ferme et, une fois encore, M. Sato intervient : « M. Onoda ne veut pas répondre à cette question mais je puis vous dire qu'il respecte l'empereur en tant que symbole de l'unité nationale. » Nous savons en effet qu'Onoda, qui avait pourtant appris à Futamata à ne pas considérer l'empereur comme un dieu, est allé s'incliner devant le palais impérial dès son retour au Japon.

« Qu'avez-vous ressenti à la mort de Kozuka ?

— J'étais bouleversé. Je souhaitais le venger. J'ai souvent rêvé de lui et il m'arrivait de l'appeler comme s'il était encore vivant. Mais au réveil, je me sentais très seul.

— Aviez-vous parfois envie de rentrer au Japon ?

— Oui, bien sûr, mais j'attendais un ordre de mes supérieurs. S'il n'était pas venu, j'aurais combattu pendant trente autres années.

— Une dernière question, monsieur Onoda : qu'est-ce qui vous a soutenu pendant ces trente années ? »

Nette, spontanée, la réponse arrive : « Moi-même. »

Après cet entretien, nous avons médité et une question, celle même que nous nous posions au début de notre enquête, nous est venue à l'esprit : qui est donc Onoda ? Un officier plus courageux que les autres ou un dangereux fanatique, produit d'une éducation rigide et victime d'un entraînement trop intensif ? La réponse n'est pas simple car, au fond, avons-nous la moindre idée du comportement que nous aurions si nous nous trouvions dans les circonstances exceptionnelles où Onoda, à peine sorti de l'adolescence, a été plongé ?

Le devenir d'un individu ne dépend pas uniquement de sa nature et de son milieu. Les événements, les « accidents » de la vie mettent parfois brusquement au jour des dispositions naturelles jusque-là enfouies au tréfonds du moi et dont personne ne soupçonnait l'existence. C'est par ce processus assez simple qu'Onoda, que rien ne prédisposait particulièrement à l'héroïsme – nous espérons que le récit objectif que nous avons donné de son enfance et de sa jeunesse le prouve amplement –, est devenu ce combattant farouche, obstiné, dont l'intelligence et l'affectivité étaient au service de sa seule mission.

Le déclic ayant eu lieu – vraisemblablement au moment où Onoda, face à une situation grave, ne peut plus recourir aux ordres et aux conseils de ses supérieurs, en un mot lorsqu'il s'aperçoit que lui incombe la responsabilité des décisions –, le mécanisme se met en marche et va fonctionner sans solution de continuité pendant trente ans. Onoda a élaboré un système, un monde, dans lequel, de gré ou de force, les événements qui vont survenir devront s'intégrer. Aberrante au premier abord, sa démarche témoigne au contraire, lorsqu'on l'analyse de plus près, d'une étonnante cohérence. Grâce à son transistor, il n'ignore rien de ce qui se passe aussi bien au Japon que partout ailleurs mais les informations qu'il recueille sont loin d'ébranler

ses certitudes, car il les soumet à une interprétation unilatérale au profit de sa thèse. L'égocentrisme puissant qui préside à tout son comportement s'accompagne d'ailleurs d'une vie intérieure qui, si elle n'a plus de liens avec son passé, n'en est pas moins profonde et intense : son attachement pour Kozuka, le dernier compagnon, et sa douleur lorsqu'il le perd le prouvent, nous semble-t-il, largement. Et quand, en 1974, il reprend contact avec ce que nous appellerons la « vraie » réalité, celle de la défaite du Japon en 1945, celle aussi de la fin de sa mission, il se réinscrit dans le monde avec une fermeté et une aisance qui sont, à nos yeux du moins, le signe d'une solidité mentale tout à fait remarquable.

Nous aurions pu pousser plus loin l'analyse du « cas Onoda », nous aurions pu, en faisant appel à la psychanalyse, la panacée du XX^{e} siècle, tenter de donner des explications brillantes et audacieuses. Nous avons préféré nous en tenir aux faits, laisser au lecteur le choix de son interprétation et, finalement, aider ce « héros malgré lui » à réaliser un vœu qu'il tient secret : se faire oublier.

ANNEXES

Le récit de la vie d'Onoda forme à nos yeux un tout cohérent, auquel nous voulons néanmoins ajouter certaines précisions, à notre avis indispensables à la compréhension globale du problème.

Nous avons pensé que le lecteur aimerait, en particulier, connaître les réactions que le retour d'Onoda a provoquées tant au Japon que parmi les Philippins et dans le monde, ainsi que la manière dont les recherches ont été menées à Lubang et leur coût. Nous avons également cru bon de donner quelques indications sur la situation des Japonais qui n'ont pas regagné leur pays après la guerre et, pour faire prendre conscience au lecteur que l'aventure d'Onoda n'est pas unique mais qu'elle s'explique peut-être plutôt comme une sorte de phénomène national, de raconter assez brièvement la vie qu'ont menée deux de ses compatriotes, Yamamoto et Yokoi, deux « soldats perdus » comme lui. Enfin, il nous a semblé utile de brosser un tableau rapide mais précis de la fameuse école d'espionnage de Nakano à laquelle nous avons fait de fréquentes allusions dans notre ouvrage.

Les réactions suscitées par l'« affaire Onoda »

Grosso modo, ces réactions ont été de trois sortes en 1974 : pour les uns, Onoda symbolise le héros type, auquel on doit un respect illimité pour son sens du devoir ; pour d'autres, son image a quelque chose d'effrayant dans la mesure où elle stigmatise de façon exemplaire l'aberrante emprise militariste qu'a subie toute une génération ; pour les jeunes enfin, Onoda n'est qu'un *chikkoi oyaji* (un petit pépère), l'image grotesque et révolue du pauvre type auquel éducation et formation ont ôté tout jugement personnel, toute capacité de réflexion et de décision sans le recours aux ordres.

Plus prosaïquement, dans le peuple, on s'est interrogé sur la nécessité qu'il y avait réellement de dépenser des sommes aussi importantes pour retrouver un seul individu, et l'on s'est étonné que son retour au Japon ait donné lieu à de telles festivités. À ce propos, une femme de gauche, qui travaille à l'Assistance publique, a confié à la presse : « Mon mari, qui était adjudant-chef, a été tué à la guerre, à Bataan. À sa mort, j'avais vingt-trois ans et notre fille deux mois seulement. Je ne peux pas exprimer le chagrin que j'ai ressenti. J'ai travaillé dans la boue des rizières avec mon bébé sur le dos, puis dix ans en usine, et, le soir, dans les champs. Quand j'étais trop triste, je parlais à la photo de mon mari qui orne l'autel bouddhiste de ma maison. J'ai perdu également deux frères aux Philippines, l'un à Leyte, l'autre à Saipan. En février 1974 je suis allée en pèlerinage à Corregidor. Je connais donc bien la vie qu'Onoda a menée. Je me réjouis à l'idée qu'il est revenu vivant, mais je ne comprends pas pourquoi on le traite en héros national. Mon mari et mes deux frères ont reçu leur ordre de mobilisation sur une carte postale rouge et ils sont morts. Depuis la guerre, personne n'a rien fait pour moi. Tout le monde veut oublier cette horrible guerre, malheureusement les victimes restent… »

Quant à certains intellectuels, ils ne voient dans toute cette affaire qu'une immense farce dont Onoda est la victime. Un agrégatif de l'université Todai s'explique : « Onoda était un soldat de l'empereur. C'est donc celui-ci qui

aurait dû aller le chercher en personne et s'adresser directement à lui. Qui est responsable de la lutte solitaire d'Onoda ? Hirohito. Malheureusement, selon l'actuelle Constitution, il n'est plus qu'un symbole sans pouvoir réel. Une démocratie ne peut confier à un homme une mission l'obligeant à rester trente ans dans la jungle ! L'ordre de cesser le combat donné par le commandant Taniguchi est sans valeur au regard de la loi actuelle, l'armée impériale n'existant plus. Onoda a été trompé. C'est une bouffonnerie. Il fallait le laisser libre de choisir son destin… »

Plus réaliste, le parti libéral démocrate, le Jiminto, qui voit son électorat fortement ébranlé depuis que la crise mondiale de l'énergie fait reculer le Japon sur l'échiquier international, a compris d'emblée que cette réapparition du rescapé de Lubang pouvait servir sa cause. En effet, l'électorat dont il attend des voix a participé à la dernière guerre et il convenait donc de sensibiliser ces électeurs potentiels à l'image de ce héros patriote, pour qui l'ordre et la loi sont des mots-clefs. La presse écrite et la presse parlée ont favorisé ce rassemblement autour du symbole Onoda : plus de soixante revues ont consacré des dizaines de pages au récit de l'aventure du héros et les différentes chaînes de télévision l'ont interviewé sans fin. Néanmoins, la présence trop voyante des parlementaires à la descente d'avion d'Onoda, leur empressement à se faire photographier à ses côtés et la façon on ne peut plus cavalière dont ils ont repoussé à l'arrière-plan la propre famille Onoda n'ont pas emporté l'adhésion de l'opinion publique qui leur a adressé de très violentes critiques.

Quant aux Philippins, sur le territoire desquels l'affaire Onoda s'est déroulée, il semble qu'on les ait quelque peu oubliés. Chez ce peuple qui, plus que tout autre peut-être, a souffert de la guerre, les plaies sont mal refermées et quelques courants antijaponais se font encore parfois sentir. On pouvait donc craindre que l'affaire ne ravive les passions, mais c'est le contraire qui s'est passé et il se peut même qu'elle marque un tournant dans les relations de ce pays avec le Japon.

Le président Marcos lui-même, nous l'avons vu, a accordé un pardon total à Onoda. Cette indulgence ne laisse pas de surprendre car, enfin, au cours des trente années que le Japonais a passées dans l'île, quelques dizaines de personnes ont été tuées et à peu près autant blessées à des degrés divers. Il semble donc qu'étant asiatiques eux-mêmes, les Philippins aient compris l'état d'esprit d'Onoda.

Le 26 juin 1974, le général Rancudo, commandant en chef de l'armée de l'air philippine, nous a déclaré : « Nous, Philippins, avons réellement pardonné à Onoda. Vous savez, nous avons combattu durement lors de la dernière guerre, mais à l'heure de la victoire les Philippins deviennent magnanimes. Après la guerre, les massacres doivent être oubliés, les Japonais sont maintenant nos amis… » Le ministre de l'Information, M. Francisco Tadad, qui, avant d'entrer au gouvernement, était un éminent journaliste, a confirmé les propos du général et insisté sur le fait que le gouvernement philippin comprenait parfaitement la position asiatique et les contradictions dans lesquelles le sous-lieutenant Onoda s'était trouvé. Les habitants de l'île eux-mêmes n'ont pas gardé rancune au « diable de la montagne » ; un fermier de Lubang nous a exposé le sentiment général : « Il y a quelques années, un de mes amis a été tué par Onoda, mais maintenant je n'ai plus aucune haine envers lui, je l'ai chassé de ma mémoire. »

Mais, là aussi, les intellectuels voient le problème sous un angle différent. Un écrivain connu nous a déclaré : « J'ai écouté les nouvelles du retour d'Onoda avec une angoisse grandissante, car cet homme symbolise à mes yeux le militarisme japonais qui a ruiné notre pays. Qu'il ait pu survivre pendant près de trente ans en effrayant les habitants de l'île est proprement stupéfiant… Si l'on examine de près le comportement récent des Japonais, on s'aperçoit qu'ils sont en train de recommencer, face au problème des matières premières, ce qu'ils ont fait naguère pour d'autres objectifs… »

Pour Ben F. Rodriguez, rédacteur en chef du quotidien philippin *Bulletin Today*, c'est l'aspect sportif de l'exploit réalisé par Onoda qui est intéressant : « Si Onoda écrivait un manuel de survie dans la jungle, son livre deviendrait, à n'en pas douter, la bible des armées dans le monde entier… »

D'une manière générale, quand ils n'accordent pas à Onoda un pardon explicite, les Philippins gardent une attitude réservée à son égard, en somme une sorte de neutralité. Le propos que nous avons entendu si souvent : « Nous pardonnons, mais nous n'oublions pas », résume parfaitement, nous semble-t-il, l'état d'esprit de ce peuple meurtri.

Sur le plan officiel, les Philippins ont voulu donner une preuve tangible de leur magnanimité. Le président Marcos a en effet refusé les 300 millions de yens que le gouvernement japonais offrait aux Philippins pour les remercier de leur coopération et de leur compréhension. Au cours d'un entretien avec l'ambassadeur extraordinaire Suzuki, le président a déclaré :

« Aucune considération financière ne devait entacher l'accueil fraternel que nous avons accordé à M. Onoda. Notre sensibilité serait blessée si ce que nous avons fait pour lui devait être évalué en termes d'argent. »

Lorsque l'on connaît la situation économique des Philippines à l'heure actuelle, le geste prend toute sa valeur.

Ailleurs, dans le monde, les réactions ont été diverses. En France, les commentaires ont été de deux sortes : « C'est grâce à son idéologie qu'il a survécu », et « Cet homme est un robot. Son aventure est impensable en Occident ». Quant aux Américains, ils trouvent Onoda bizarre, un peu fou, mais ils se refusent à voir dans son exemple le signe d'une résurgence du militarisme.

Nombre et coût des expéditions lancées à la recherche du sous-lieutenant Onoda

Depuis qu'Akatsu s'était rendu à l'armée philippine et était rentré au Japon, c'est-à-dire depuis les années 1950-1951, la preuve était faite qu'Onoda et ses compagnons étaient vivants.

En 1952, un habitant de Lubang est tué par des Japonais auxquels l'armée lance des tracts pour les inviter à se rendre, mais en vain. Au mois de juillet de la même année, le gouvernement japonais demande aux Philippins l'autorisation de rechercher ces soldats avec le concours de leur famille mais se heurte à un refus. Le 8 mai 1954, le caporal Shimada est tué par la Philippin Scout Legion, force révolutionnaire communiste en lutte contre le gouvernement légal. Une première expédition est alors mise sur pied par le ministère de la Santé japonais ; Onoda Toshio et le frère de Kozuka participent à ce voyage. Le 22 mai, le corps de Shimada est découvert et ses cendres, transférées au Japon, sont rendues à la famille.

Le gouvernement japonais envoie aux Philippines une mission chargée de recueillir les restes des soldats japonais tués là-bas ; elle tente également de retrouver Onoda. Mais des incidents surviennent : un soldat japonais met le feu à la maison d'un Philippin et, en janvier 1959, un bûcheron est blessé. Le gouvernement philippin ordonne alors à la troupe de tuer tous les Japonais qui ne se sont pas encore rendus.

Cette décision inquiète vivement les parents d'Onoda qui, avec des camarades de leur fils, vont manifester devant la gare d'Osaka pour alerter l'opinion. Le 27 février 1959, le cas Onoda est évoqué à l'Assemblée nationale et deux ministères, celui des Affaires étrangères et celui de la Santé, décident d'envoyer à Lubang une deuxième expédition. Le 16 mars, Onoda et Kozuka tirent sur les forces de police à leur recherche. En mai, le ministère de la Santé décide d'envoyer à Lubang quatre fonctionnaires, la famille et quelques camarades d'Onoda qui resteront sur place jusqu'au

2 décembre 1959. Des boîtes destinées à recevoir les messages des parents sont déposées dans la jungle : Onoda et son camarade s'emparent des lettres mais restent introuvables. Deux autres expéditions quittent le Japon en octobre et en décembre de la même année, MM. Itagaki et Kashiwai, du ministère de la Santé, y participent, ainsi que Toshio et le frère de Kozuka pour la seconde fois, Akatsu et Fujita. L'armée, la police et les habitants de Lubang prêtent leur concours. Pendant quarante jours, une centaine de personnes vont fouiller l'île sans succès. En huit mois, 8 millions de yens, c'est-à-dire environ 165 000 francs de 1974, soit un peu plus de 125 000 euros [1], sont dépensés. Finalement, les recherches sont interrompues et les autorités concluent à la mort des deux hommes. Sans conviction, la famille s'incline devant cette décision.

Le 19 octobre 1972, un soldat japonais est tué, au cours d'une escarmouche, par des Philippins, son compagnon s'est enfui. Le mort est identifié, c'est Kozuka. Il est donc certain qu'Onoda est vivant. Toute la famille va se rendre à Lubang : Toshio, accompagné par le frère de Kozuka, repart le 22 octobre ; le 24, Shigeo, le plus jeune frère d'Onoda, les rejoint ainsi que la femme de Toshio ; le 25 c'est le tour de la sœur d'Onoda, puis de ses camarades de combat. Des forces de police japonaises spécialisées dans ces recherches, des interprètes et des fonctionnaires du ministère de la Santé se rendent sur les lieux. Le frère d'Onoda, qui vit au Brésil, rejoint la famille.

Une cinquième expédition quitte Tokyo le 22 janvier 1973 [2] ; cette fois, des médecins, des psychiatres et des psychanalystes, ainsi que M. Onoda père, qui est âgé de quatre-vingt-six ans, en font partie. La jungle est fouillée une nouvelle fois du 30 janvier au 7 avril par soixante-quatre personnes. Les recherches se poursuivent mais c'est un nouvel échec. En avril 1973, le ministère de la Santé japonais informe ses collègues en conseil que, malgré tous les efforts entrepris, le sous-lieutenant Onoda reste introuvable. La famille renonce alors définitivement à toutes recherches.

De 1954 à 1972, trente types de tracts ont été rédigés et imprimés, au total à 130 000 exemplaires. Quant aux expéditions, elles ont respectivement coûté :

En 1954	1 000 000 de yens, soit	45 000 €
En 1960	20 000 000 de yens, soit	280 000 €

En 1972-1973	96 000 000 de yens, soit	1 200 000 €
En 1974	8 000 000 de yens environ,	soit 230 000 €

Ce qui représente une somme totale de 125 millions de yens, soit 1 800 000 euros, dans laquelle n'est bien entendu pas inclus l'argent dépensé par le gouvernement philippin et les familles des fugitifs.

De son côté, la famille Onoda a reçu 39 680 yens en décembre 1960 à l'annonce de l'un des « décès » de son fils. Quant à Onoda lui-même, il a reçu 20 000 yens comme indemnité de rapatriement et 1 500 yens de frais de voyage. D'autre part, il touchera annuellement une pension de 177 000 yens, soit environ 2 300 euros.

Des soldats perdus

Au cours de la Seconde Guerre mondiale, le Japon a mobilisé plus de 5 500 000 hommes ; 3 100 000 d'entre eux ont été rapatriés à la fin des hostilités, 2 400 000 sont morts ou portés disparus.

En 1974, les statistiques officielles faisaient état de 3 498 militaires et civils japonais identifiés séjournant hors du Japon. Dans ce nombre, il y aurait eu une dizaine d'anciens élèves de l'école de Nakano.

2 867 Japonais étaient en Chine communiste. Depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre les deux pays, ils pouvaient correspondre avec leur famille et certains d'entre eux pourraient même rentrer au Japon. L'URSS retenait toujours trois cent cinquante soldats japonais, principalement dans les îles Sakhaline et Kouriles. Cent huit Japonais étaient encore en Corée du Nord mais on ignore s'ils y étaient restés de leur plein gré. Enfin, dans le sud de l'Asie, aux Philippines, cent soixante-trois hommes vivaient encore le plus souvent en solitaires. Les familles qui attendaient ces hommes souhaitaient que les recherches soient interrompues afin de percevoir une pension. Certaines femmes, en particulier, désiraient se remarier et régulariser leur situation. De leur côté, ces hommes, qui vivaient loin de leur famille depuis trente ans, étaient peu enthousiastes à l'idée de regagner le Japon car ils avaient des doutes quant à l'accueil qui leur serait réservé ; d'autre part, ils avaient acquis une nouvelle identité, contracté de nouveaux mariages, etc.

On a recensé cinq soldats japonais dans les îles de la Sonde, un dans les Moluques et quatre-vingt-seize dans diverses îles de la Malaisie. Par peur d'être faits prisonniers ou pendus par les Hollandais, ces hommes étaient restés cachés dans la jungle, puis ont participé à la lutte de l'Indonésie pour son indépendance. Le cas de Shida Yasuo est connu : ancien instructeur dans l'armée japonaise, il est devenu lieutenant dans l'armée indonésienne sous le nom de Subaguio.

Au Vietnam, nous avons rencontré plusieurs anciens officiers japonais, probablement formés à Nakano ou à Futamata comme Onoda et qui combattaient aux côtés du Vietminh. On ignore tout du sort de ces hommes. Au Laos, on a retrouvé un jour dans la jungle un soldat japonais très bien armé et protégé par des indigènes qui ne voulaient donner aucun renseignement à son sujet. Un autre Japonais, Matsuzaki, soldat de deuxième classe envoyé en 1943 au Vietnam du Sud, n'a pu regagner le Japon une fois la guerre terminée. Il a changé plusieurs fois d'identité, de profession, de domicile, a épousé une Vietnamienne puis est devenu cultivateur. À cause du conflit vietnamien, c'est en 1974 seulement qu'il a pu passer un mois au Japon.

Cinq ans environ avant la première édition de ce livre, un avion civil qui survolait la Nouvelle-Guinée a eu une panne de moteur. S'étant dérouté pour trouver un terrain de secours, le pilote eut la surprise de découvrir un village qui ne figurait pas sur la carte. Le type de culture qui y était pratiqué n'était pas celui des indigènes, mais celui traditionnellement utilisé au Japon. Les recherches entreprises par la suite ne permirent pas de retrouver le mystérieux village : il avait disparu.

Par une étrange ironie du sort, les Japonais, chez qui le patriotisme est pourtant particulièrement vif, ont été parfois amenés, en raison des circonstances, à renier leur nationalité.

Yamamoto

Le 25 janvier 1945, le sous-lieutenant Yamamoto débarque avec trente-cinq hommes sur la plage de Caraban, au nord de l'île de Mindoro. Yamamoto est un camarade de promotion d'Onoda : à Futamata, les deux hommes ont fraternisé. Ils sont du même âge et de la même région. En arrivant à Manille, Yamamoto est affecté au régiment Fujishige avec Fujimoto et Moriguchi. Le commandant Nakanishi, de l'état-major des services de renseignements, leur a assigné comme objectif la destruction de l'aéroport de San José occupé par les Américains. Mais Caraban est isolée et la position, solidement établie, ne peut être attaquée de front. Yamamoto et sa section doivent donc d'abord s'emparer de l'école afin d'y installer leur PC et marcher ensuite à travers la jungle sur San José. La première partie de sa mission répugne à Yamamoto qui, avant d'être appelé dans l'armée, enseignait au lycée technique agricole de Gobo.

L'attaque de San José sera un échec. Alors que le commando progresse dans la nuit, il est très vite localisé par les projecteurs ennemis, pilonné au mortier et dispersé. L'étau se resserre. Yamamoto et une quinzaine d'hommes parviennent à s'échapper. Le combat est désespéré. Pendant trois jours, les Américains, aidés par les Philippins, fouillent le secteur mais ne retrouvent pas les Japonais. Les recherches ayant pris fin, Yamamoto tente de mettre un plan au point avec ses soldats, mais ceux-ci, traumatisés et heureux d'avoir échappé à la mort, rient sans cesse. Leur attitude provoque l'indignation d'un sous-officier qui conseille à Yamamoto de les frapper pour les ramener à la raison. Mais ce dernier, compréhensif, préfère laisser ses hommes tranquilles.

Une longue errance commence alors, dans des conditions épouvantables. Sans même pouvoir s'arrêter pour dormir, Yamamoto et ses hommes marchent pendant des semaines à travers les marais et la jungle. Sous la voûte des arbres qui culminent à trente mètres de hauteur, le soleil ne pénètre jamais, seule une lumière diffuse jette une lueur étrange sur les

choses et les êtres, le sol exhale une odeur fétide. Des orages d'une violence inouïe s'abattent sur la forêt, brisant des arbres de plusieurs tonnes dans un fracas terrifiant. La pluie torrentielle entraîne tout sur son passage. Dans la boue jusqu'aux genoux, les hommes avancent très lentement. De plus, les sangsues se collent à leurs jambes et celles qui sont sur les branches des arbres leur tombent sur la tête. Ils sont également la proie des insectes et des serpents. À l'aveuglette, les quinze hommes tentent de retrouver la compagnie Nishiya. Mais ils ne l'atteindront jamais car – ils l'ignorent – elle a été décimée.

Enfin, épuisés, les soldats de Yamamoto débouchent sur un plateau : en face, ils aperçoivent les positions ennemies. Pris d'une violente colère, ils se mettent à hurler des injures en direction du camp américain. Dans l'état où ils sont, lancer un assaut est une véritable folie, mais ces hommes désespérés éprouvent soudain l'irrésistible besoin de donner leur vie glorieusement.

Comme à San José, l'attaque échoue. Ils subissent un nouveau tir de mortiers et un bombardement aérien. La fuite recommence. Au fil des semaines, les rangs de la petite troupe s'éclaircissent. Pour survivre, les soldats sont obligés de piller les indigènes, voire de les tuer.

En novembre de la même année, ayant découvert près d'un village un tract rédigé en japonais annonçant que la capitulation est signée, Yamamoto réunit ses hommes pour décider s'il convient de se rendre ou de continuer la lutte. Les hommes s'interrogent ; attentif, Yamamoto les écoute longuement puis intervient : « Si la guerre est finie et que nous continuons à voler et à tuer les habitants, alors nous ne sommes plus des soldats mais des bandits. Jusqu'à ce jour je croyais vivre loyalement pour le Japon, mais j'ai réfléchi et me suis aperçu qu'en réalité nous sommes devenus des malfaiteurs. »

Troublés, les hommes baissent la tête et restent silencieux. Ému, Yamamoto regarde avec pitié ces malheureux dont il est toujours le chef.

Finalement, la décision de ne pas se rendre est prise. En fait, les Japonais ne croient pas vraiment à la capitulation. Ils pensent que c'est un piège que les Philippins leur tendent pour se venger du mal qu'ils ont fait aux habitants de l'île et ils redoutent, sans se l'avouer, le sort qui leur serait réservé s'ils se rendaient. Devant le spectacle lamentable qu'offre sa petite troupe malade, sale, maculée de boue, Yamamoto doit se rendre à l'évidence : l'armée impériale a vécu. Ayant oublié la mission qui leur a été confiée, les hommes n'ont plus qu'une idée : survivre. Et pour cela, il faut

que cesse cette fuite interminable qui finit par les rendre fous. Une vie communautaire s'organise. La hiérarchie est morte. Le sous-lieutenant Yamamoto vient de renoncer à son grade. Pendant les huit années qui vont suivre, il ne sera plus que l'ami de ses hommes.

Le 15 janvier 1946, Yamamoto rencontre un camarade de Futamata, le sous-lieutenant Fujimoto, qui erre dans la jungle comme un fantôme. Le malheureux est à demi fou. Il a eu la mâchoire inférieure emportée par une balle, le maxillaire pend, les chairs sont déchiquetées, les dents arrachées. Avec beaucoup de tendresse, Yamamoto soigne Fujimoto qui, d'une voix monocorde, raconte que sa mission consistait à transmettre à l'état-major de Manille tous les renseignements qu'il pouvait recueillir sur San José. Jusqu'au 9 février 1945, il avait pu émettre, mais sans que jamais l'état-major n'accuse réception de ses messages. De désespoir il a détruit son émetteur. Dans la nuit du 7 juillet 1946, le malheureux meurt, emporté par une crise de malaria.

Au cours d'une marche, Yamamoto et ses compagnons rencontrent des Mangyan, indigènes primitifs qui vivent dans la montagne, presque nus, de la chasse qu'ils pratiquent avec des arcs rudimentaires. Affolé, l'un des soldats exige qu'on tue ces hommes qui pourraient les dénoncer aux Américains. Ses camarades sont de son avis ; seul Yamamoto s'oppose à ce projet.

Quelques jours plus tard, les montagnards font comprendre aux Japonais qu'ils les invitent à venir se ravitailler dans leur village. L'offre est tentante. Affamés et poussés par la curiosité, quelques soldats finissent par descendre jusqu'au village. Le piège se referme aussitôt. La police philippine les encercle et tue l'un d'entre eux. Cette section, spécialement entraînée à pourchasser les fuyards dans la jungle, sera la hantise de Yamamoto et de ses compagnons pendant plus de deux ans.

Le 6 juin 1949, les Japonais rencontrent deux soldats ayant appartenu à la compagnie du sous-lieutenant Moriguchi. Ce sont les derniers survivants de l'attaque de l'aéroport de San José. Blessé, Moriguchi s'est suicidé avec une grenade, afin de ne pas tomber vivant entre les mains de l'ennemi.

Les hommes décident alors de se séparer en deux groupes de huit : celui de Yamamoto s'installe au cœur de la montagne du Ayametan. Tous sont las de se nourrir d'insectes, de têtards, de serpents, de limaces et souhaitent retrouver un semblant d'existence humaine.

La métamorphose a lieu : de soldats, les Japonais deviennent cultivateurs. Ils se mettent à labourer, à tisser, à élever du bétail. Le temps est venu d'oublier la guerre, de panser les blessures, de soigner les malades, de poser pour un moment les fusils et les grenades et de construire enfin un toit pour s'abriter.

À la suite de négociations difficiles et dangereuses avec les indigènes, les soldats japonais reçoivent vingt ares de terrain sur le flanc de la montagne, à environ mille mètres d'altitude, plus une hutte où, pour la première fois, les huit hommes peuvent dormir dans une relative sécurité. Avec une ardeur de pionniers, ils défrichent le terrain, arrachent et brûlent les souches, plantent du maïs, des patates douces, des bananiers, des ananas et du tabac. Contre deux slips et un maillot de corps en lambeaux, les paysans leur donnent un cochon et une marmite en terre ; contre deux montres, deux poules et un coq. À cause des rats, un chat est nécessaire, et les Japonais l'obtiennent en échange d'un fusil. Malgré ce semblant de relations « économiques », l'entente entre les Japonais et les Philippins est loin d'être parfaite. Les incidents se multiplient, faisant des blessés de part et d'autre et, finalement, les relations sont rompues. Yamamoto et ses camarades sont privés de sel, ce qui pour eux est très gênant.

La malchance les poursuit ; malgré la présence du chat, les rats dévorent tout. En outre, le riz est malade et les repas se composent essentiellement de patates douces. Les uniformes militaires étant bien entendu depuis longtemps inutilisables, les hommes se mettent à tisser des cache-sexes avec de la fibre de bananier. Plus rien, désormais, ne les distingue des indigènes ; ils vivent presque nus, leurs longs cheveux tombant sur leurs épaules ou retenus avec une liane. Ils abattent les arbres avec des machettes et retournent la terre avec un bâton pointu et recourbé. Sales, couverts de sueur, de terre, ils ont le regard d'un fauve qui a peur. Conscients de leur apparence, ils s'appellent entre eux les « monstres de Mindoro ».

Peu à peu, grâce à leurs efforts, leur situation s'améliore. Les hommes ont fini par s'habituer à la jungle, à cette nature hostile, à un climat physiquement et moralement très éprouvant et à la vie communautaire. Ils fabriquent de l'alcool de maïs et de banane. Le soir, après le travail, autour du feu, chacun raconte une histoire et parfois dans la nuit s'élève un chant.

Comparée à Guam ou à Lubang, Mindoro est loin d'être un paradis. En janvier 1949, Yamamoto est terrassé par un violent accès de malaria. Pendant un mois il reste couché dans la hutte, en proie à la fièvre, au délire.

Pour mettre fin à ses souffrances, il pense même à se suicider, se traîne jusqu'au coffre contenant les grenades et en cache une sous son oreiller. Par chance, le soldat qui le soigne la découvre et Yamamoto finit par guérir. En 1953, trois de ses compagnons meurent de la malaria.

Des avions survolent l'île de plus en plus fréquemment, mais Yamamoto, qui les observe à la jumelle, ne parvient pas à distinguer s'ils sont américains ou japonais, civils ou militaires. Le bruit des combats a cessé depuis des années, les bateaux naviguent tous feux allumés et Yamamoto est convaincu que la guerre est terminée.

En automne 1955, les relations reprennent entre les cinq Japonais survivants, qui ont le plus urgent besoin de renouveler leur matériel agricole et leurs ustensiles de cuisine, et les indigènes qui manquent de cochons et de poules. Le sel refait son apparition. La vie devient presque confortable. Chaque année, ils renouvellent le toit des huttes. À l'intérieur de celles-ci se dresse un autel shintoïste et l'aménagement permet d'être à l'abri des insectes. Ils ont vingt cochons et soixante-dix poules. Malgré cette « abondance », leur mal du pays ne fait que grandir. L'un d'entre eux meurt, et les quatre survivants se sentent de plus en plus solitaires.

En octobre 1956, un chercheur d'or philippin qui opérait dans la région entend parler par les indigènes de ces soldats japonais. Il les observe discrètement, les photographie, les filme et remet ses documents au gouvernement philippin et à l'ambassade du Japon.

Le 3 novembre, vers midi, un jeune garçon de la tribu Mangyan apporte à Yamamoto un message de l'ambassadeur du Japon, S. E. M. Asakai, qui lui annonce que la guerre est terminée, que le Japon et les Philippines ont signé un traité de paix et que lui et ses hommes peuvent se rendre en toute sécurité. Un émissaire attend sa réponse. Encore sur ses gardes, il accepte de rencontrer celui-ci et comprend rapidement que ses intentions sont pacifiques. Pour les rassurer, l'envoyé de l'ambassadeur dîne avec eux et passe la nuit sous leur toit. Le lendemain matin, Yamamoto et ses trois compagnons déposent leurs armes et descendent de la montagne. Leur premier contact avec la civilisation est assez décevant : les habitants leur lancent des pierres et les injurient. Ils sont ensuite interrogés puis soignés. Au total, les quatre hommes ont passé douze ans dans la jungle.

En 1958, Yamamoto s'est marié et il est devenu père de deux fillettes. Avec bonheur, il a retrouvé l'enseignement, le seul métier qui lui convienne.

Yokoi

Le 24 janvier 1974, deux pêcheurs de l'île de Guam aperçoivent dans la nuit la silhouette d'un homme occupé à faire du feu en frottant deux baguettes l'une contre l'autre. Ils se dirigent vers l'inconnu qui, surpris, se rue sur eux. Mais ils n'ont aucun mal à le maîtriser car il est squelettique et sans forces. Ils l'emmènent chez eux et le nourrissent. L'inconnu n'est autre que le sergent Yokoi Shoichi qui vient de passer vingt-huit ans dans la jungle.

Yokoi, qui est né en mars 1914, passe une enfance malheureuse et quitte l'école très tôt pour devenir apprenti tailleur. Incorporé en 1938, il est envoyé en Chine et, son temps terminé, il retourne chez lui. Mais le Japon se prépare à la guerre dans le Pacifique et, en août 1941, Yokoi est rappelé et renvoyé en Chine. En février 1944, il reçoit l'ordre de partir pour le Pacifique Sud. Après avoir traversé la Mandchourie et la Corée, le convoi de trois mille hommes dont il fait partie s'embarque pour une destination inconnue. La mer est agitée, les bateaux vétustes, les hommes malades. L'alerte est permanente et tout le monde a peur. Au cours d'une attaque de l'ennemi, le *Sakidomaru* est touché de plein fouet et une quinzaine d'hommes sont affreusement mutilés. Le bateau est la proie des flammes et, bien qu'il sombre, son capitaine refuse de quitter le bord. Quelques rescapés seulement seront recueillis. Au bout d'un mois de tribulations, le convoi arrive à Guam.

Après une telle traversée, l'île apparaît comme une sorte de paradis aux yeux des Japonais. Ancienne colonie espagnole, Guam est alors placée sous mandat américain et habitée par quelques familles japonaises. Le but des Américains est d'en faire une base de départ pour attaquer l'archipel nippon. Conscients du danger, les Japonais, de leur côté, sont décidés à la défendre à tout prix. Mais, pour l'instant, l'île est épargnée par la guerre. Peu occupés, les soldats se baignent souvent, se familiarisent avec la jungle et, accessoirement, mettent en place le dispositif de défense. Au cours du

mois d'avril, des chars, des munitions et des canons sont débarqués dans l'île ; vingt mille soldats arrivent en renfort avec du ravitaillement pour trois ans.

Yokoi reçoit l'ordre de partir pour Fine Gayan afin d'y surveiller les travaux de construction d'une piste d'envol nécessaire pour recevoir les trois cents avions de combat attendus. Ceux-ci n'arriveront jamais : les Américains les ont détruits. Fin mai 1944, Guam est bombardée sans répit. Le 10 juillet, les Japonais découvrent avec stupeur que la flotte qu'ils aperçoivent à l'horizon n'est pas celle qui amène les renforts espérés mais qu'il s'agit de navires américains. Le 18, l'île est encerclée. Conscient qu'il ne pourra repousser l'ennemi, le colonel japonais réunit ses hommes et leur demande de lutter jusqu'à la mort. Le 21, les Américains bombardent Guam tandis que les péniches de débarquement l'inondent de troupes et de matériel. Les Japonais ripostent mais en vain : deux mille hommes seulement, parmi lesquels Yokoi, sur vingt mille se réfugient dans la jungle pour échapper au massacre, mais, encerclés par l'ennemi, nombre d'entre eux se suicident.

En 1945, après la capitulation, les Américains s'efforcent de convaincre les survivants japonais cachés dans l'île de déposer les armes, mais ni les tracts ni les haut-parleurs n'auront raison de l'entêtement des fugitifs.

Avec trois compagnons, Yokoi mène alors une vie errante dans la jungle. Cette existence précaire va durer sept années, au bout desquelles Yokoi découvre que, pour échapper à ceux qui les recherchent, le seul moyen est de vivre sous terre. Avec des outils quasi préhistoriques, ils se mettent alors à creuser un tunnel, mais la rudimentarité de leurs moyens rend le travail extrêmement difficile. De plus, l'eau entraînée par les typhons envahit constamment les galeries qui sont menacées d'éboulement. Ils construisent alors un véritable abri souterrain avec puits perdu, toilettes, sanitaire à écoulement direct dans une canalisation qui aboutit à la rivière proche.

Malgré cette sécurité et ce confort relatifs, la vie en commun devient insupportable et, en 1963, les trois hommes décident de se séparer. Yokoi reste seul. Pour le Nouvel An, ses amis lui rendent visite mais, une année, ne les voyant pas venir, il part à leur recherche et les retrouve morts. Dans sa solitude désormais totale, il garde au fond du cœur l'espoir que l'armée japonaise viendra le délivrer. Pour tromper l'ennui, il reprend son ancien métier : avec de la fibre de coco qu'il a patiemment filée, il se confectionne

une veste. Les années passent ainsi, monotones et tristes, jusqu'en 1974, date de son retour à la vie civilisée.

Rentré au Japon, il s'est marié et, pour gagner la vie du couple, il parcourt le pays en contant son histoire. Pour chaque conférence, il perçoit l'équivalent de 1 200 euros et ses Mémoires ont connu un très grand succès. Pour le récompenser de vingt-huit années de bons et loyaux services, l'État lui a alloué pour solde de tout compte 50 170 yens (environ 600 euros). Plus généreux, ses compatriotes lui ont versé par souscription 24 millions de yens, c'est-à-dire 300 000 euros.

Yokoi s'est lancé dans la vie politique, mais aux élections sénatoriales de 1974, il n'a recueilli que deux cent mille voix, celles du cœur en somme…

Nakano

Au Japon, lorsqu'on parle d'espionnage militaire, c'est toujours le nom de l'école de Nakano qui vient à l'esprit.

L'école fut créée en 1938. La Chine posait alors des problèmes politiques complexes, que les victoires sur les champs de bataille ne résolvaient pas entièrement. En particulier, les provinces de l'intérieur opposaient une très forte résistance qui rendait nécessaire la pratique de la guérilla. Les ambassades japonaises recueillaient bien des renseignements utiles dans les domaines économique, social, voire scientifique, mais il se révélait que seul un réseau d'espionnage parfaitement structuré pouvait fournir à l'état-major des informations militaires sérieuses.

Premier en date des espions ainsi formés, le colonel Akaishi Genjiro joua un rôle primordial dans le conflit russo-japonais. À l'époque, la victoire de ce petit pays sur le géant russe stupéfia l'opinion qui ignorait à peu près tout des activités des réseaux d'espionnage, dont le secret est la première condition de réussite. Dans toutes les batailles qui se sont terminées par une victoire du Japon, l'action des services d'espionnage a été décisive. Par exemple, en février 1942, l'état-major lança une attaque contre Palembang, dans l'île de Sumatra, pour s'emparer des installations pétrolières dont il avait le plus urgent besoin pour ravitailler ses troupes du Pacifique : le commando qui fut envoyé sur place devait à tout prix éviter que l'ennemi ne détruise ces installations au moment de l'attaque. Ce fut grâce à la présence, dans la raffinerie convoitée, d'officiers de renseignements formés à l'usine Kawasaki, au Japon, que l'opération connut un succès total.

D'emblée, les colonels Fukumoto, Akikusa et Iwahaze, auxquels avait été confiée la direction de l'école, avaient compris que le recrutement des futurs élèves devait s'effectuer exclusivement parmi les officiers de réserve, surnommés les « paysans » par les officiers de carrière. Les premiers étaient en général, de par leurs activités dans la vie civile, en contact direct avec la population, alors que les seconds, bien que considérés comme l'élite

militaire, étaient, en raison de leurs préjugés, inaptes à suivre l'enseignement dispensé à Nakano. La formation qu'ils avaient reçue, fondée essentiellement sur le respect aveugle des fameux « règlements de l'armée », annihilait en effet totalement leur faculté de prendre une initiative ou une décision personnelles.

Lors de la sélection des candidats à Nakano, la *Kempeitai* procédait à une enquête très poussée sur le postulant, sa famille, ses idées, son caractère. Ceux qui franchissaient ce premier barrage étaient ensuite envoyés à Tokyo pour y subir un examen assez déroutant. Une série de questions, apparemment saugrenues, leur était posée :

« Vous venez de prendre l'ascenseur pour arriver ici. Faites-nous part de vos premières impressions. Avez-vous remarqué ou ressenti quelque chose de particulier ? »

« Si vous aimiez une femme, accepteriez-vous de mourir pour elle si elle vous le demandait ? »
« Si vous désirez passer la soirée avec une compagne, comment l'abordez-vous dans la rue ? »
« Comment vous vengeriez-vous d'une maîtresse qui vous aurait trahi ? »
« Quels films aimez-vous ? Japonais ? Occidentaux ? »
« Devant une scène érotique, que ressentez-vous ? »
« Où se trouve l'île de Hai-nan [3] ? Quelle est son importance ? »
« Que pensez-vous des communistes ? »
« Citez cinq points qui différencient le Japon des États-Unis. »

On présentait également au candidat une carte sur laquelle on lui demandait d'indiquer par exemple l'emplacement de l'île de Guam [4] : la carte était fausse et l'île de Guam n'y figurait pas. Pendant presque trois heures, le futur élève devait répondre ainsi à une foule de questions relatives à la géographie, à l'économie, à la politique, à la sociologie, à l'amour, à la sexualité, etc. À première vue ridicules ou naïves, ces questions avaient toutes pour but d'amener le candidat à révéler le fond de sa personnalité.

Sur les vingt aspirants recrutés pour la première promotion, dix-huit effectuèrent le cycle complet des études en deux ans. La première année était consacrée à l'étude des langues étrangères, la seconde aux différentes techniques de renseignement.

Quand la guerre éclata dans le Pacifique, les consignes de discrétion de l'école devinrent encore plus draconiennes : il était interdit de prononcer même le nom de Nakano. À la porte de l'école fut apposée une plaque qui portait : « Institut de recherches sur les communications ». L'État lui-même ne désignait pas autrement l'école que sous le nom de « Département

d'enquêtes militaires », ou encore de « 33e compagnie de l'Est ». Pour circuler dans l'enceinte de l'école, où le port de l'uniforme était interdit, élèves et instructeurs portaient une plaque d'identification : au verso figurait le numéro matricule, sur le recto étaient incrustées sept pierres rouges, symboles des sept vies de la religion bouddhiste. Quand le stagiaire quittait les bâtiments de l'école, il déposait son insigne au bureau de contrôle et le reprenait au retour. Les voisins de Nakano avaient surnommé l'école l'« Université des fous » en raison de l'habitude que les élèves avaient de se travestir pour participer à un exercice…

Les jeunes officiers menaient à l'école une existence aussi peu militaire que possible. Vers 7 heures du matin, ils allaient se dégourdir les jambes dans le quartier de Kanda, puis, à 8 heures, prenaient leur petit déjeuner à la cantine où le système des tickets était déjà en vigueur. En attendant le commencement des cours à 10 heures, les étudiants s'entraînaient aux arts martiaux : judo, kendo, karaté, aïkido.

Une part importante du programme consistait à effacer chez le futur agent de renseignements tout indice ou toute particularité qui, à l'étranger, aurait permis de reconnaître en lui un Japonais. Ainsi les instructeurs s'efforçaient de faire perdre à leurs élèves l'habitude qu'ont les Japonais, quand ils parlent une langue étrangère, d'ajouter à la fin des mots qui se terminent par une consonne les sons « eu », « ou » ou « o ». Ils les entraînaient également à renoncer à l'emploi de l'expression *so desu ka*[5] qui revient sans cesse dans la bouche des Japonais. Il fallait aussi veiller à une série de détails qui revêtent en réalité une grande importance : ainsi, dans certains pays d'Asie, on se sert uniquement de sa main droite (la « main du riz ») pour manger et celui qui utilise ses deux mains, ou la gauche, se trahit immédiatement. Bien entendu, les étudiants devaient connaître une foule d'anecdotes concernant les pays dans lesquels ils pourraient être envoyés : la connaissance d'un détail local permet souvent, plus encore que le maniement parfait d'une langue, d'endormir la méfiance d'un interlocuteur. En dernier recours, ils pouvaient toujours faire appel à des sujets inépuisables et anodins tels que les femmes, l'état des récoltes, etc.

L'entraînement physique était lui aussi intensif. Les élèves apprenaient à marcher dans le fond d'une rivière ou d'un lac, ou même à y séjourner en respirant à l'aide d'un long bambou, à grimper le long des murs, à se tenir au plafond, à vivre une semaine entière dans la forêt sans autres vivres que

les plantes et les animaux comestibles, à y effacer toute trace de leur passage, y compris celle de leurs excréments. Pour tuer, les espions n'avaient pas recours aux armes traditionnelles, mais à un matériel très particulier : pièces de métal hérissées de pointes que l'on cache dans le creux de sa main et qui, lancées d'un seul doigt, peuvent trancher une carotide, clous à trois têtes, boomerangs de poche, pistolets au cyanure, etc. De nos jours, cette panoplie paraît plus pittoresque qu'efficace : l'électronique et la miniaturisation ont résolu presque tous les problèmes qui se posent à l'espion moderne. Dès cette époque, d'ailleurs, les élèves de Nakano apprenaient à se servir des premiers microphones.

Ils devaient également savoir s'introduire comme des cambrioleurs dans des lieux protégés par des systèmes d'alarme ou des chiens policiers, ouvrir n'importe quel coffre-fort, savoir aussi bien faire sauter un bateau, un dépôt d'armes, un pont ou un barrage, piloter un avion pour être en mesure de prendre la fuite si besoin était, combattre à main nue, à la mitraillette ou au couteau, que manier avec dextérité le poison.

Mais l'entraînement revêtait parfois des formes plus agréables. Ainsi les jeunes gens, qui devaient savoir boire beaucoup tout en gardant leur lucidité, séduire les femmes sans succomber à leurs attraits, étaient amenés à fréquenter souvent les bars et les dancings des quartiers populaires de Tokyo. À la fin de leur stage à Nakano, les aspirants n'avaient apparemment plus rien de militaire. Ils étaient devenus des hommes du monde élégants, d'excellents danseurs, en un mot des hommes modernes parfaitement occidentalisés.

Quant aux professeurs, ils étaient en général recrutés parmi les fonctionnaires ayant occupé un poste dans une ambassade. D'autres étaient choisis pour leurs talents dans un domaine particulier et propre à l'espionnage : c'était le cas de Fujita Geiko. Passé maître dans tous les arts martiaux, cet homme qui savait se débarrasser, en disjoignant ses articulations, des liens les plus solides, briser un verre et en manger les morceaux sans être incommodé, était le descendant de ceux qui, au Moyen Âge déjà, enseignaient le *ninjutsu*, c'est-à-dire l'art de se rendre invisible, technique d'espionnage propre au Japon et qui n'a cessé pendant des siècles de se perfectionner.

D'une façon générale, l'enseignement donné à Nakano tendait à faire des futurs agents de renseignements des hommes libérés des préjugés susceptibles d'entraver la bonne marche des missions qui pourraient leur

être confiées. Ainsi, pour eux, l'empereur, le Tenno, que tous les militaires considéraient comme un dieu, n'était que le premier citoyen du pays. Toute autre attitude à son égard, comme à celui d'une entité autre que le Japon, c'est-à-dire la patrie, était dangereuse dans la mesure où elle faussait le sens du combat de l'agent. Dans le cadre de cette idéologie, le suicide lui-même prenait l'allure d'une lâcheté. Vivre et résister, tels étaient les mots d'ordre qu'on inculquait aux jeunes recrues.

Onoda Hiroo fut un bon élève : dans son esprit, les concepts d'empereur, de famille et de défaite furent abolis au seul profit de son amour pour le Japon et de la poursuite de sa mission.

BIBLIOGRAPHIE

DAVID BERGAMINI : *La Conspiration d'Hiro-Hito*, Fayard, 1973.
DANIELLE ET VADIME ELISSEEFF : *La Civilisation japonaise*, Arthaud, 1974.
LIDDELL HART : *Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, Fayard.
JEAN LEQUILLER : *Le Japon*, Sirey, 1966.
FOSCO MARAINI : *Japon*, Arthaud, 1959.
JEAN PERRIN : *L'Inconnu japonais*, Stock, 1974.
RICHARD STORY : *Histoire du Japon moderne*, Fayard, 1963.

Revues et journaux japonais

Shukan Gendai
Shukan Yomiuri
Shukan Asahi
Asahi Graph
Asahi Shimbun
Shukan Post
Shukan Sankei
The Manichi Graphic
Bungei Shinshu

Ouvrages japonais

OKA SHOMEI : *Nobi* (Tuttle).

ONODA « BONJI » TANEJIRO : *Lubang no Kaiso Hiroo o matta 30 nen* (Mémoires de Lubang, 30 ans d'attente de Hiroo) (Rouman).
OYAMAUCHI HIROSHI : *Rikugun Nakano Gakko Nyumon* (Introduction à l'école de Nakano) (Nippon Bungeisha).
YOKOI SHOICHI : *Asu he no michi* (Vers l'avenir) (Bungei Shinshu).

Sur le même sujet

ONODA HIRO, *Au nom du Japon*, Manufacture de livres, 2020.

REMERCIEMENTS

Partir sur les traces du sous-lieutenant Onoda, sorti de la jungle des Philippines en mars 1974, n'a pas été de tout repos. La réussite de cette entreprise, qui nous a menés au cœur de la province japonaise, aux Philippines et dans la petite île de Lubang, et le livre qui en est résulté n'auraient pas été possibles sans le concours de personnes qui ont bien voulu non seulement nous donner des conseils mais nous faire part d'informations inédites.

Nous voudrions tout d'abord remercier le principal intéressé, le sous-lieutenant Onoda Hiroo, qui a accepté de très bonne grâce de répondre aux questions parfois indiscrètes que nous lui avons posées. L'éditeur Kodansha, qui avait organisé la rencontre, voudra bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance. Nous désirons également remercier M. Shimatani Kenji, grâce auquel nous avons saisi – du moins nous l'espérons – la subtilité des rendez-vous au Japon ; Mme Guelluy, du service de presse de l'ambassade de France à Tokyo, et M. Jean Lanzi, ainsi que le bureau de représentation de l'ORTF qui, en nous ouvrant largement leurs dossiers, ont facilité nos recherches.

Nous voulons dire toute notre reconnaissance à MM. Sato Hiromi, du ministère des Affaires étrangères, Kashiwai et Ozawa, du ministère de la Santé, qui nous ont fait connaître le point de vue officiel sur l'affaire Onoda.

Nous voudrions également exprimer notre gratitude à la famille du sous-lieutenant Onoda : à son père, qui nous a reçus si agréablement dans sa petite maison de Wakayama, au pied d'un sanctuaire shintoïste ; à son frère Toshio, qui nous a fourni de précieux renseignements d'ordre médical sur la

survie dans la jungle. Nous n'oublions évidemment pas les anciens compagnons d'armes d'Onoda, le caporal Akatsu et le commandant Taniguchi : les conversations que nous avons eues avec eux nous ont permis de mieux connaître l'état d'esprit de l'armée japonaise pendant la guerre du Pacifique.
Aux Philippines, nous tenons avant tout à remercier M. Jean-Marc Simon, de l'ambassade de France, qui a eu l'amabilité d'organiser nos rencontres avec les autorités philippines. Nous avons une grande dette envers M. Ben F. Rodriguez, rédacteur en chef du plus grand quotidien de Manille : le *Bulletin Today*, ainsi qu'envers M. Francisco Tatad, ministre de l'Information, grâce à qui nous avons pu avoir une vue plus claire du problème des *stragglers* aux Philippines depuis la fin de la guerre. Les militaires philippins, sans lesquels il nous aurait été difficile de fouler le sol de Lubang, ont droit à toute notre reconnaissance. En premier lieu le général Rancudo, qui nous a donné son opinion de militaire sur le spécialiste de la guérilla qu'était le sous-lieutenant Onoda ; également le major Diano, notre mentor pendant notre expédition à l'île de Lubang, et enfin le major Kappawan, qui est sans doute celui qui connaît le plus à fond l'affaire Onoda.
Nous terminerons en exprimant notre gratitude à nos deux compagnons de voyage : M. Kodaira Tsunayoshi, interprète et traducteur, sans qui nous n'aurions pu interviewer Onoda de manière aussi approfondie, et M. Fred Santamaria, photographe.

TABLE

Préface
Avertissement de 1974

Chapitre 1 - L'heure de la reddition
Chapitre 2 - « Et ils s'enfoncèrent dans la jungle… »
Chapitre 3 - La disparition d'Akatsu
Chapitre 4 - Le temps des cerfs-volants
Chapitre 5 - La mort du caporal
Chapitre 6 - Un descendant des ninjas
Chapitre 7 - Une mission impossible
Chapitre 8 - L'invasion américaine
Chapitre 9 - Une existence bien remplie
Chapitre 10 - À l'écoute du monde
Chapitre 11 - De vaines recherches
Chapitre 12 - Un combat désormais solitaire
Chapitre 13 - La fin du rêve
Chapitre 14 - Le retour à la civilisation
En guise de conclusion

Annexes
Bibliographie
Remerciements

Notes

1. L’empereur Hirohito.

▲ Retour au texte

1. « Eh bien. »

▲ Retour au texte

2. Japonais dont les parents ont émigré aux États-Unis et qui ont reçu une éducation mi-japonaise, mi-américaine.

▲ Retour au texte

1. Wakayama est le nom de la contrée natale d’Onoda.

▲ Retour au texte

2. Actuellement, le *Mainichi Shimbun*.

▲ Retour au texte

1. Onoda signifie en japonais : « la rizière dans la petite plaine ».

▲ Retour au texte

2. Armure de protection du torse.

▲ Retour au texte

3. Sabre de bambou utilisé pour la pratique du kendo.

▲ Retour au texte

4. Soit 90 000 yens actuels environ (2019).

▲ Retour au texte

5. La situation n’a guère changé : il faut toujours avoir travaillé trois ans pour obtenir quinze jours de vacances. Et encore hésite-t-on à les prendre !

▲ Retour au texte

6. Expression japonaise qui signifie « jeter l’argent par les fenêtres ».

▲ Retour au texte

1. Bonne année !

▲ Retour au texte

2. Repas de cérémonie composé de riz et de haricots rouges.

▲ Retour au texte

3. Glutamate de sodium.

▲ Retour au texte

4. « Après la pluie, le beau temps. »

▲ Retour au texte

5. « Ce n’est pas possible. »

▲ Retour au texte

6. *Omiai* : coutume japonaise qui permet d'arranger un mariage. L'homme et la femme sont mis en rapport par une tierce personne, le *nakodo*.

▲ Retour au texte

1. Gendarmerie japonaise dont le rôle au cours de la dernière guerre est comparable à celui de la Gestapo en Europe.

▲ Retour au texte

2. Sanctuaire dédié aux soldats morts pour la patrie.

▲ Retour au texte

3. Officier de renseignements dans le jargon militaire japonais.

▲ Retour au texte

1. *Landing craft tanks.*

▲ Retour au texte

1. Langue nationale des Philippines.

▲ Retour au texte

2. Petits animaux mythologiques qui sont censés vivre dans les montagnes japonaises et faire peur à tous ceux qui les approchent.

▲ Retour au texte

3. Vidangeurs des petites villes qui vident les fosses d’aisance à l’aide de seaux dont ils répandent le contenu dans les champs, sur lesquels plane pendant quelques jours une odeur nauséabonde.

▲ Retour au texte

1. « Souvenir d’un été ».

▲ Retour au texte

2. Force d’autodéfense.

▲ Retour au texte

1. « Au revoir ! »

▲ Retour au texte

2. Ce terme désigne en anglais les soldats japonais qui ne se sont pas rendus à la fin de la Seconde Guerre mondiale et qui continuent toujours le combat.

▲ Retour au texte

1. « Je suis fichu. »

▲ Retour au texte

2. Traditionnellement, ces morceaux d'étoffe doivent être cousus d'une seule aiguillée de fil rouge noué par « mille femmes », d'où le nom *senninbari*.

▲ Retour au texte

3. Les pièces de cinq sens signifient : « Reviens sain et sauf ! » Celles de dix : « Reviens-nous vite ! »

▲ Retour au texte

4. Atoll situé au nord-ouest de l'Australie et indépendant depuis 1968. Sa superficie est de 21 km^2 et sa population de 10 000 habitants. C'est le cinquième producteur mondial en phosphates.

▲ Retour au texte

1. « Hé là ! »

▲ Retour au texte

2. « Bon, allons-y. »

▲ Retour au texte

3. Pâté composé d’un mélange de poisson bouilli et de légumes.

▲ Retour au texte

1. Code d’honneur des samouraïs.

▲ Retour au texte

2. Chemise traditionnelle des Philippins.

▲ Retour au texte

1. Équivalence en 2015, selon le convertisseur de l’Insee.

▲ Retour au texte

2. Le film de l’expédition tourné par la télévision japonaise a été retransmis par l’ORTF le 1er novembre 1974.

▲ Retour au texte

3. Île chinoise située dans le golfe du Tonkin.

▲ Retour au texte

4. L’une des îles Mariannes.

▲ Retour au texte

5. « Ah, bon ! »

▲ Retour au texte